24432

24432



24432

QUATRIÈME SÉRIE (Année 1910, 2e Semestre et 1911)


administration prolongée
de
GAÏACOL INODORE
à hautes doses
sans aucun inconvénient
par le THIOCOL "ROCHE"
Uniquement sous forme de
SIROP "ROCHE"
COMPRIMÉS "ROCHE"
CACHETS "ROCHE"
échantillon et littérature
F HOFFMANN-LA ROCHE & Cie
21 Place des Vosges.
PARIS
Sirop Roche
Ch. Weiss
CACHETS ROCHE DE THIOCOL
COMPRIMÉS ROCHE

LE RICTUS



TOME IV (1910, 2e Semestre - 1911)


OPIUM
Inconvénients
Origine, Composition
Tirage très variables.
Action infidèle;
Insolubilité absolue.
PANTOPON "ROCHE"
Origine, Composition, Titrage constants;
Solubilité parfaite, Action toujours identique;
Ni sidération, Ni accoutumance :
Nom inconnu du public.
MORPHINE
Inconvénients
Sidère les malades;
Effraie leur entourage;
Provoque des vomissements;
Détermine l'accoutumance.
PANTOPON "ROCHE"
SIROP
Enfants: 1 à 4 cuillérées à café par jour
Adultes: 1 à 4 cuillerées à soupe par jour
Prix: le flacon 2f50
PANTOPON "ROCHE"
COMPRIMÉS
Adultes: 1 à 4 par jour
Prix: le flacon 2f
PANTOPON
"ROCHE"
Opium total injectable.
PANTOPON "ROCHE"
AMPOULES
1cc = 0.02 centigr. Pantopon
Prix: Boite de 3 amp. 1f75
Boite de 6 amp. 3f
Boite de 12 amp. 5f
LIRE
Soc. Thérap. Paris, 15 Avril 1910.
Thèses Paris, Lyon, Nancy (1910, 1911, 1912) etc.
Echantillon et Littérature
Produits
F. HOFFMANN-LA ROCHE & Cie
21, Place des Vosges,
PARIS.


TAMPOL "ROCHE"
PANSEMENT GYNÉCOLOGIQUE
IDÉAL
au
THIGÉNOL "ROCHE"
ou à tous autres médicaments
le Tampol "Roche" etant en place, les secretions vaginales dissolvent la gelatine et la laine decomprimee s'echappe dans tous les sens realisant un tamponnement parfait
le Tampol "Roche" est constitue par un ovule medicamenteux derrière lequel est comprimee une certaine quantite de laine aseptique contenue dans une capsule de gelatine
la Boite de 6 frs 6
Echantillon F. Hoffmann-La Roche & Cie
21 Place des Vosges Paris

ALBUM DU "RICTUS"

QUATRIÈME SÉRIE

ANNÉES 1910 (Deuxième Semestre) & 1911.

Amis Lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez-vous de toute affection.
Et, le lisans, ne vous scandalisez,
Il ne contient mal ne infection....
Voyant le deuil qui vous mine et consomme :
Mieulx est de Ris que de Larmes escrire,
Pour ce que Rire est le propre de l'Homme !

Vivez joyeux.

F. RABELAIS.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS



24432

BUREAUX DU "RICTUS"

PARIS — 4, RUE MALEBRANCHE, 4 — PARIS

1912

BIOGRAPHIES ET PORTRAITS

contenus dans les

ALBUMS DU RICTUS

Tome I (1905-1906)

Professeur Brouardel.
Docteur G. Clémenceau.
Professeur Debove.
— Landouzy.
— Guyon
— Bouchard.
— Lannelongue.
— Pinard.
— Budin.
— Fournier.
— Dieulafoy.
— Grancher.

Professeur Pozzi.
— Berger.
— Hayem.
— Segond.
— Chantemesse.
— Charrin.
— A. Robin.
— Gilbert.
— Poirier.
Docteur Doyen.
— Lancereaux.
— Lucas-Championnière.

Docteur Huchard.
— Richelot.
— Auvard.
— Doléris.
— Paul Mounet.
— Jean Charcot.
— Vallon.
— Socquet.
— Bilhaut.
— Bérillon.
— Abel Deval.
— C. de la Carrière.

Docteur Ramonat.
— Courtault.
— P. Archambaud.
— Guillemonat.
— Paul Delbet.
— Barlerin.
— Piguet.
— A. Gardette.
— F. de Courmelles.
— Depasse.
— Pégot.

Tome II (1907-1908)

Professeur Arm. Gautier.
Docteur Roux.
— Léon Labbé.
— Bucquoy.
Professeur Déjerine.
— Gilbert Ballet.
— Pouchet.
Docteur Tuffier.
— Castex.
Professeur Stéph. Leduc.
Docteur Marcel Baudouin.
— M. Labbé.
Professeur Monprofit.

Docteur H. Delagenière.
Professeur F. Villar.
Docteur Moure.
— Duchastelet.
— Valude.
— Mencière.
— Jayle.
— J. Besançon.
— Vaucaire.
— Jeanton.
— Cathelin.
— Leredde.
— Dauriac.

Docteur G. Lyon.
— Sapelier.
— Cazin.
— Delaunay.
— Witkowski.
— G. Rosenthal.
— De Keating-Hart.
— Juge.
— Blondel.
— Marage.
— Pauchet.
— G. Petit.
— Monnet.

Docteur Mme Edwards-Pilliet.
— Mme Pelletier.
— G. Montoya.
— S. Bernheim.
— Ed. Terrier.
— Ropiteau.
— H. Didsbury.
— Cornet.
— Le Fur.
— Le Filliâtre.
— Gouel.
— Quidet.

Tome III (1909-1910, Premier Semestre)

Professeur Ed. Kirmisson.
— C. M. Gariel.
— V. Hutinel.
— E Gaucher.
— R. Blanchard.
Docteur H. Hallopeau.
Professeur J. Albarran.
— H. Hartmann.
— Pierre Delbet.
Docteur Ed. Jeanselme.
— P. Sebileau.
— M. F. Lejars.

Professeur L.-H. Debayle.
Docteur Aug. Broca.
— Arnold Netter.
— H. Vaquez.
— V. H. Chaput.
— J.-L. Faure.
— H. Morestin.
— J. P. Langlois.
— A. L. Ricard.
— F. Bezançon.
— H Triboulet.
— Em. Reymond.

Docteur A. Routier.
— G. Variot.
— A. Zimmern.
— A. Gouget.
— Edgard Hirtz.
— Danlos.
— V. Balthazard.
— Dartigues.
— P. Guillon.
— M. de Fleury.
— Cabanès.
— F. Calot.

Docteur E. Albert-Weil.
— H. Dominici.
— A. Cayla.
— G. Luys.
— H. Labonne.
— P. Dignat.
— L. Butte.
— Ad. Leray.
— Guisez.
— M. Savariaud.
— L. Derecq.
— J.-A. Rivière.

Tome IV (1910, Deuxième Semestre-1911)

Professeur Farabeuf.
Docteur Duguet.
Professeur Thoinot.
— Ribemont-Dessaignes.
— de Lapersonne.
— Pierre-Marie.
— Fernand Widal.
— Chauffard.
Docteur Ch. Nélaton.
— Champetier de Ribes.
— Babinski.

Docteur Galippe.
— Mosny.
— Kermorgant.
— Pierre Bazy.
Professeur Joannès Chatin.
— F. Legueu.
Docteur Picqué.
— Brindeau.
— Bernard Cunéo.
— M. Lermoyez.
— Chassevant.

Docteur L. Ombrédanne.
— Henri Claude.
— Castaigne.
— Lequeux.
— Funck-Brentano.
— A. Mouchet.
— Ange Guépin.
— Ed. Enriquez.
— A. Malherbe.
— Th. de Martel.
— Cl. Chauveau.

Docteur P. Descoust.
— Lucien Leudet.
— Paul Sollier.
— E. Emery.
— Ch. Levassort.
— R. Raimondi.
— Balencie.
— Guelpa.
— Baldet.
— S.-M. Poulalion.



JOURNAL HUMORISTIQUE MENSUEL *(Ad usum Medicorum)* Em MARIN

ABONNEMENT :	DIRECTEUR :	Pour tous renseignements,
Paris et Départements : **3 fr.** par an	**Edmond D. BERNARD**	S'adresser : AUX BUREAUX DU JOURNAL
Étranger . . . . **4 fr.** —	4, Rue Malebranche	**4, Rue Malebranche (Ve)**
	PARIS	PARIS

LE QUATRIÈME ALBUM DU " RICTUS "

Voici, en ces pages, la quatrième série des portraits-charges et biographies du « *Rictus* ». Et la collection de ces célébrités médicales va continuer à s'enrichir ! D'autres *fournées* de *victimes* attendent leur tour.

Sans vouloir faire parade de prétentions exagérées, nous osons dire ici que les membres du Corps médical seront nombreux encore à passer sous nos fourches caudines.

Caudines ? Non — Car nous sommes loin de Caudium, et nos fourches sont prudemment cotonnées à leurs pointes, représentées, en l'espèce, par les stylos de nos biographes et les crayons de nos artistes. Aucun d'eux n'a la sévérité de Pontius Hérennius.

Comment pourrait il en être autrement ? L'Administration et la Rédaction du « *Rictus* » ne sont-elles pas exclusivement composées de galants gentilshommes qui savent offrir les fleurs ? S'ils laissent quelques épines, ce ne sont point celles qui peuvent meurtrir.

A ce sujet, il y eut quelque chose de changé dans la façon de présenter ces documents « *historiques* » publiés chaque mois et réunis ici dans notre « Quatrième Album ». Il convient donc de nous montrer reconnaissant envers ceux qui ont bien voulu prêter leur plume à notre humble journal : au Dr Dartigues, qui, non content d'être un chirurgien très habile, démontra dans ses « biographies » qu'il sait être, à l'occasion, un poète délicat et tendre.

Au Dr Chapon, qui se refuse au panégyrique systématique. Nous savons cependant, et il ne s'en cache guère, qu'il aime les maîtres ! Pour lui, il n'existe pas de fossé entre les « praticiens » et les « officiels ». N'empêche qu'à ces derniers il en fout, révérence parler, pour leur grade.

Au Dr Flamaide, qui, sans doute parcequ'il est de Plombières, met quelques grains de plomb dans son oiseau imaginatif, afin que celui-ci ne prenne pas trop de libertés à l'égard du portrait exécuté.

Aux autres collaborateurs, dont la... collaboration fut moins active, mais aussi précieuse, merci également.

A tous, la tâche fut difficile de parler, parfois cavalièrement, de maîtres toujours respectés et souvent admirés. Ils s'en acquittèrent avec tact et habileté. C'est pourquoi notre gratitude est grande.

Espérons que les séries futures du « *Rictus* » continueront à être aussi passionnantes ! Pour l'instant, laissons au lecteur le doux plaisir de feuilleter ces pages... en attendant.

E. D. B.

ABONNEMENT AU " RICTUS "

LE RICTUS, journal humoristique, *ad usum Medicorum*, paraît tous les mois et contient des biographies et portraits de Médecins connus.

Le RICTUS contient, en outre, des Nouvelles et Fantaisies se rapportant au Monde Médical.

Le prix de l'abonnement annuel au RICTUS est de :

France : TROIS Francs. — Etranger : QUATRE Francs.

LE RICTUS, 4 rue Malebranche, PARIS

Biographie du Professeur Louis Hubert Farabeuf (1)

Le professeur FARABEUF est, depuis quelques années déjà, à la retraite. Et il peut paraître extraordinaire que *le Rictus* ose *s'amuser* aujourd'hui aux dépens du grand Maître qui se repose et ne songe à rien moins qu'aux petits échos du Quartier latin ! Mais, voulant une galerie de vivants complète, il nous a bien fallu songer au passé glorieux.

D'ailleurs, qui ne connaît le grand professeur, le grand "Enseigneur", comme on disait jadis! Je sais bien que l'Anatomie qu'il enseigna — vraiment pratique — n'est guère de mode à l'étranger, parce que trop connue et pas assez *up to date.* Mais qu'importe ? A des médecins, il ne faut pas d'Anatomie Zoologique : il faudra toujours une Anatomie spécialement cuisinée, assaisonnée à la sauce topographique. En haut lieu, on a eu tort de l'oublier.

Farabeuf est plus qu'Anatomiste chirurgical, plus qu'un maître ! C'est un *homme*, un vrai, à l'esprit nettement original et d'une indépendance de caractère admirable. Ce qui, d'ailleurs, fit son malheur mondain. On ne peut pas tout avoir. Son nom vivra dans toutes les mémoires, à l'état de tradition orale, et cela si vivement que, plus tard, la renommée de sa légende effacera même celle de ses meilleurs élèves. C'est ainsi que se créent les héros légendaires.

Louis Hubert Farabeuf, né à la Conquillie-Bannost (Seine-et-Marne) le 6 mai 1841, fit ses études médicales à Paris. Interne des hôpitaux (1864), aide d'anatomie à la Faculté (1868), Docteur en 1871, il était prosecteur en 1872, et chef des Travaux Anatomiques en 1878, après avoir été nommé agrégé en 1875 et lauréat de l'Institut en 1876. Il est membre de la Société de Chirurgie depuis 1877.

Il est indiscutable que c'est à lui qu'on doit l'organisation de l'Ecole Pratique en ce qui concerne l'Anatomie. Il est inutile d'insister sur un point de notoriété universelle, auquel, du reste, notre dessin fait allusion.

On lui doit, en dehors de travaux imprégnés des méthodes classiques, nombre de mémoires, dont les principaux sont : *De l'Epiderme et des Epitheliums* (1872), le *Système séreux* (1875), etc. C'est en 1887 qu'au départ du Pr Sappey, il fut nommé titulaire de la Chaire d'Anatomie. Il la conserva jusqu'au moment où sa santé s'altéra et où certaine ambition de successeur l'obligea à prendre une retraite prématurée. Depuis qu'il est remplacé par M. le Pr Nicolas, successeur lui-même du puissant et sémillant Poirier, sa vigueur est revenue, et son esprit est plus étincelant que jamais.

La gloire de Farabeuf, c'est son *Précis de Manuel Opératoire* (5e Ed. 1909) ; son *Introduction aux Accouchements* avec Varnier (1891) ; ses *Vaisseaux du Bassin* (pelvis, périnée, etc)... Ce sont là vraiment des livres originaux de Chef d'Ecole.

Farabeuf est officier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie de Médecine. C'est un *Chirurgien* d'avant l'asepsie, ayant eu une *passion* pour l'*anatomie* humaine ; ce titre-là l'empêchera d'entrer jamais à l'Académie des Sciences, dans la section d'*Anatomie Zoologique*. Il a eu tant d'esprit et de verve, qu'il peut se passer de ce fauteuil, et se contenter de sa chaise... curule, auréolée de gloire impérissable.

Et, pour terminer cet article, citons, à notre *poétique* (!) façon, les paroles prononcées par deux de ses élèves, les Prs Segond et Delbet, à l'occasion de l'ouverture de leurs cours respectifs :

Quand vous le rencontrez, saluez-le bien bas ;
Car c'est là celui que nul dépassera.

(1) Le Pr FARABEUF est mort le 14 août 1910, quelques jours après la publication de cette biographie.





SON ŒUVRE

Biographie du Docteur Jean-Baptiste Duguet

Jean-Baptiste Duguet est né, le 12 mai 1837, à Chamery (Marne), petit village à quelques kilomètres de Reims. Ses père et mère étaient vignerons et cultivateurs. Ses ancêtres paternels, originaires de Wasigny et d'Herbigny, près de Rethel (Ardennes), formaient une famille seigneuriale. Ils écrivaient leur nom en deux mots : Du Guet; en 1789, ils crurent bon, plus prudent sans doute, de réunir les deux mots en un seul, Duguet, et les descendants ont continué.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, le jeune Duguet suit l'école de son village. Il est ensuite envoyé en pension à Reims où il fait toutes ses classes, et, ses études terminées, il entre à l'Ecole de Médecine de Reims, où il prend ses premières inscriptions. Pendant trois ans, il suit assidûment les services de l'Hôtel-Dieu, les cours de l'Ecole, les salles de dissection.

Nous sommes à la fin de 1860... Le jeune étudiant vient à Paris concourir pour l'externat : il est reçu, dès son premier concours. L'année suivante, il se présente à l'internat : même succès.

Pendant ses quatre années d'internat, il a comme chefs : Moreau (de Tours), Alphonse Guérin, Moutard-Martin, Boucher de la Ville-Jossy, Puche, Bouchut.

En février 1866, il passe sa thèse de doctorat sur *la hernie diaphragmatique congénitale* : une observation recueillie à l'Hôtel-Dieu de Reims lui sert de document pour ce premier travail. Il s'installe à Paris : ses parents sont venus l'aider dans son installation. Le choléra règne alors et fait de nombreuses victimes. En moins de huit jours, il les frappe tous deux d'une façon foudroyante. Seul et désemparé, le jeune docteur liquide tant bien que mal son patrimoine, y compris la maison qui l'a vu naître.

En 1867, le concours pour le clinicat en médecine étant rétabli à la Faculté, il s'y présente. Les candidats sont nombreux. Il y est reçu en même temps que son ami Damaschino. Le concours terminé, Axenfeld, un de ses juges, le prend à part et lui dit : — « Jeune homme, vous ferez votre chemin. » Désigné pour être le chef de clinique de Grisolle, il en ressent une vive joie. A peine est-il nommé, que Grisolle est frappé d'une attaque d'apoplexie et meurt quelque temps après. Il a comme chefs de service, la première année de son clinicat à l'Hôtel-Dieu, les agrégés Bucquoy, resté toujours son ami, et l'année suivante, à la Pitié, Peter.

En 1869, il contracte une fièvre typhoïde des plus graves ; pendant plusieurs jours, on le croit perdu. Grâce aux soins dévoués de son maître Moutard-Martin et de quelques bons amis, il finit par se rétablir. Il se remet au travail, quand tout à coup éclate la guerre de 1870. Quoique faible encore, il s'engage comme médecin militaire, avec son ami Le Dentu, le 14 août, et le 18, jour de Saint-Privat, il tombe entre les mains des Prussiens. Il est gardé à vue avec ses camarades et consigné dans un champ de luzerne, à l'entrée de Gravelotte, jusqu'au 31 août. Les Prussiens se méfiaient de ce qu'ils appelaient *des officiers français déguisés en médecins*. Il parvient à s'échapper, gagne le Luxembourg, et, de là, Sedan, où il arrive au moment de la débâcle. Il revient ensuite à l'armée de la Loire, puis à Blois, et, une fois l'armistice signé, il rentre à Paris pour assister aux tristes scènes de la Commune...

Le calme se rétablit un peu partout. Duguet peut se remettre fiévreusement au travail. Deux concours sont en perspective : agrégation et bureau central. Nous sommes en 1872. Il vient d'être nommé agrégé à son premier concours. Le souvenir de sa thèse d'agrégation sur *l'apoplexie pulmonaire* est toujours vivace. Aujourd'hui encore ce travail intéressant n'a rien perdu de sa valeur, et se trouve entre les mains de tous les candidats à l'externat.

L'année suivante, il est nommé médecin des hôpitaux en compagnie de ses amis Rigal et Audhoui, aujourd'hui disparus de la scène parisienne. Ce concours est resté légendaire. Après une épreuve clinique remarquable, dans laquelle le candidat réforme complètement le diagnostic du jury, on le met dans l'impossibilité de passer les épreuves définitives. Le malade, sur lequel avait porté l'examen, meurt avant la fin des épreuves cliniques. L'autopsie est faite. Elle démontre péremptoirement que le candidat a raison. Le jury, pièces en mains, reconnaît son erreur de diagnostic, s'exécute à contre-cœur pour réhabiliter le candidat, qui peut ainsi continuer le concours avec plein succès. Agrégé et médecin des hôpitaux en moins de deux ans, Duguet va pouvoir se livrer à ses travaux et à ses recherches. Comme agrégé, il remplace, pendant un an, Axenfeld, qui vient de mourir. Ses cours sont très suivis et très appréciés. Sa période d'agrégation terminée, il a acquis assez de titres pour briguer le professorat. Survient la vacance de la chaire de pathologie interne. Il s'y présente; mais... il n'avait pas été l'élève de Charcot, et un autre fut élu à sa place...

Le lendemain du vote, Potain lui-même écrivait à Duguet, qui n'avait pas été son élève : — « Mon cher ami, dans votre échec d'hier, la Faculté perd plus que vous. »

A peu de temps de là, en 1892, une vacance a lieu à l'Académie de Médecine, dans la section de pathologie médicale. Duguet se présente. Il est élu à une belle majorité : témoignage bien légitime, rendu à une vie toute de travail, de science et de dévouement... Comme médecin d'hôpital, après quelques remplacements, il devient titulaire à Tenon, où il passe peu de temps ; va de là à Saint-Antoine, puis à Lariboisière, où il reste chef de service pendant vingt et un ans, de 1881 à 1902.

Entre temps, il ne néglige aucune des sociétés savantes où il peut avoir accès : société anatomique, société de biologie, société médicale des hôpitaux. Dans toutes, il présente des observations, des rapports, ou des mémoires très intéressants. Mais l'hôpital est pour lui l'atelier de sa pensée, de ses recherches, de ses travaux. C'est là qu'il passe le meilleur de son temps; toutes ses matinées, les dimanches et fêtes même, unissant dans un même amour ses malades et ses élèves; soucieux de donner chaque jour aux uns tous les soins qu'ils réclament, et aux autres une partie de lui-même, une parcelle de sa science... Il fait des leçons cliniques. Il sait créer autour de lui toute une pépinière de jeunes médecins qu'il prépare aux concours. Heureux efforts couronnés de succès ! La plupart sont devenus ses collègues dans les hôpitaux. Il fait son service d'hôpital jusqu'au dernier jour et, quand il franchit pour la dernière fois la porte de Lariboisière, il voit, avec grande satisfaction, ses élèves venus nombreux pour le saluer et lui témoigner encore toute leur reconnaissance.

Pendant cette longue étape, considérables sont ses recherches scientifiques et pratiques.

En 1862, il est interne à la Salpêtrière, quand Charcot et Vulpian croient tenir, avec le nitrate d'argent, le traitement spécifique du tabès. Il découvre le *liseré bleu violet*, formé à la sertissure des gencives et analogue au liseré saturnin. Il en fait le signe de saturation de l'économie par le nitrate d'argent. C'était condamner une méthode qui vouait fatalement les malades à la teinte violette et ineffaçable de toute la surface du



LES VACANCES D'UN PLEURÉTIQUE ou LE VOYAGE EN « PERCE »

corps. En 1880, à Saint-Antoine, il démontre l'origine parasitaire des *taches bleues*, jusque-là considérées comme appartenant à la fièvre typhoïde ou à la fièvre synoque, en se livrant à une série d'expériences inoffensives, aussi instructives qu'amusantes. Il fait de ses salles de malades des modèles d'hygiène hospitalière.

Au cours d'une épidémie de fièvre typhoïde, à Lariboisière, il démontre que l'*angine pultacée* de cette maladie n'est autre qu'un *muguet confluent*. En même temps, il observe chez un grand nombre de typhiques *l'angine ulcéreuse particulière* qu'il est le premier à décrire. Il applique avec succès aux goitres charnus ou kystiques la méthode de son maître LUTON, de Reims : méthode des injections interstitielles de teinture d'iode. Il invente un *catheter œsophagien, un siphon spécial* pour les épanchements pleurétiques et *le masticateur de table*. Le siphon a été décrit dans la thèse d'un de ses élèves, le Dr DECOURT, en 1892, intitulée *de la thoracentèse par siphon*. Il a ceci d'avantageux qu'il est peu coûteux, d'un maniement facile et d'une grande simplicité. La canule adaptée au trocart, présente, près de son extrémité, un œil latéral qui permet l'écoulement du liquide, quand la plèvre ou une fausse membrane vient buter contre l'extrémité. Cet œil latéral, il l'a adapté également à la canule, qui sert à la paracentèse : de la sorte, il est facile d'évacuer tout le liquide ascitique, quand bien même la paroi intestinale voudrait fermer l'extrémité de la canule ; cela permet aussi de supprimer les mouvements de latéralité de la canule.

L'histoire du masticateur vaut la peine d'être contée. Il y a vingt-cinq ans environ, un de ses amis de Dôle vient le voir. Il est maigre, décharné, souffre abominablement de l'estomac, épuisé par des drogues de toute espèce. Il ne présente aucune maladie organique ; par contre, il n'a plus une dent : — « Tout votre mal est là, lui dit DUGUET, il vous faut un dentier. » — « Il m'est impossible de le supporter, répond le malade, trouvez-moi autre chose. » — « Eh bien ! j'ai votre affaire, répond DUGUET (en qui se montre le fils du cultivateur, comme le fils du vigneron s'était révélé dans l'application du siphon) ; vous allez faire confectionner un instrument, de la dimension d'un sécateur ; vous adapterez aux deux branches le système de hachepaille employé chez les cultivateurs, mais les mors en seront plats au lieu d'être incurvés. » — « Un de mes amis de Dôle, dit le malade, GÉRARD, va pouvoir nous le confectionner. » Ainsi naquit le *masticateur à six lames*, semblable à un sécateur de jardin. Grâce à lui, le malade fut complètement guéri. Dans sa reconnaissance, il prie DUGUET de donner son nom au masticateur, et de le présenter à l'Académie. C'est en vain. DUGUET ne veut point associer son nom à une affaire commerciale, et se contente, pour prix de son invention, d'un masticateur d'honneur. Depuis, l'affaire est devenue très prospère, et c'est par milliers, à l'heure actuelle, que le masticateur GÉRARD est répandu dans le monde entier. Il était bon de rappeler ce fait, insuffisamment connu, et surtout le noble désintéressement de M. DUGUET, dût sa modestie en souffrir !...
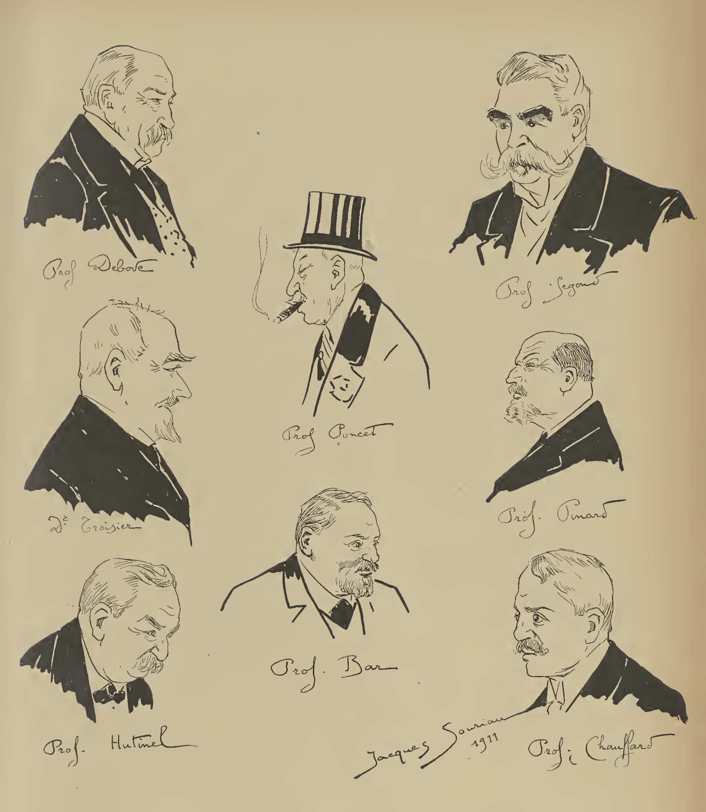
Nous voici en 1902. L'heure de la retraite a sonné pour le médecin d'hôpital. Le chercheur infatigable ne désarme pas. Membre du Conseil d'hygiène et de salubrité, il fait partie de diverses commissions, se fait remarquer par ses rapports, entre autres celui de la *pelade*, dans lequel il démontre que cette maladie n'est nullement parasitaire, ni contagieuse, ce qui fait réformer complètement les règlements qui la concernent dans les écoles, les lycées, les casernes.

Sa valeur comme praticien est suffisamment connue. Nombreux sont les médecins qui ont fait et font appel à sa sagacité et à ses lumières : aussi l'a-t-on appelé « *le médecin des médecins* ». Les grands services qu'il a rendus, ses mérites hautement appréciés lui ont valu, comme couronnement d'une carrière si bien remplie, la nomination de commandeur de la Légion d'honneur.

Telle est la vie d'un maître cher entre tous, dévoué autant que bon, d'un abord accueillant et sympathique. Aussi l'avons-nous voulu décrire le plus complètement possible ! Ce n'est pas toutefois sans une légère inquiétude. En interrogeant la vie de ceux qui furent nos guides, nos maîtres, nous pouvons craindre une déception, quelque chose aussi qui amoindrisse la figure de celui que nous voulons peindre. Puissent toutefois ces lignes n'avoir d'autre but que de rappeler à des élèves, à des amis, des souvenirs qui leur sont chers ! Puissent-elles aussi, aux jeunes de la profession, servir de réconfort et d'espoir ! Malgré quelques rudes coups du sort, malgré bien des luttes, on peut dire que le Dr DUGUET est arrivé à une situation des plus enviables. Il fut un homme dans toute l'acception du mot, d'une ténacité peu commune. Aussi a-t-il la plus belle récompense qu'il soit possible à un médecin de souhaiter : l'estime de tous ceux qui le connaissent, l'admiration et la reconnaissance de ses nombreux malades, devant tant de dévouement, de conscience et de loyauté !...

Dr E. HAMAIDE (de Plombières).





QUELQUES TÊTES

Instantanés par Jacques Souriau.

Biographie du Professeur Henri Thoinot

M. le Professeur Léon Henri Thoinot est un parisien. Il est né le 12 octobre 1858. C'est donc un maître encore relativement jeune, qui nous promet un avenir séduisant.

Interne des hôpitaux de Paris en 1882, docteur de 1886, il était médecin des hôpitaux en 1889. Dès 1906, il était nommé professeur de Médecine légale, au départ de son maître habile, le Pr Brouardel. — Il est vrai qu'il était auditeur au Comité consultatif d'Hygiène de France —, échelon indispensable désormais —, depuis fort longtemps déjà.

Héritier légitime de toutes les propriétés de M. Brouardel, M. L. H. Thoinot est expert près le Tribunal de la Seine et jouit, dans ce milieu, d'une notoriété bien méritée. Il est aujourd'hui un des plus précieux auxiliaires du Palais de Justice. Ses amis, dont nous sommes, ne pourront jamais s'en plaindre. Si je l'assassinais, je suis sûr qu'il pourrait me faire acquitter, après sa mort ! M. Thoinot est, bien entendu, Chevalier de la Légion d'honneur ; mais l'ombre du grand maître ne peut lui pardonner de n'être pas déjà Commandeur ! — Il est, on le pense bien, membre de l'Académie de Médecine, où il joue un rôle capital. M. Thoinot a fait de nombreuses leçons çà et là, même au personnel des hôpitaux (1890), qu'il a été chargé de « désinfecter » ; je veux dire d'éclairer sur les pratiques de la désinfection ! — Il n'est pas de petite besogne sociale...

Auteur principal, et influent, dans le *Nouveau Traité de Médecine et de Thérapeutique* de Brouardel et Gilbert, il a, dans son bagage scientifique, des études sur toutes les questions d'*hygiène*. C'est un véritable Maître dans cette branche.

Dès 1884, et dans sa thèse en 1886, il mit la fièvre typhoïde en mauvaise posture, en dévoilant le rôle que jouait pour elle la vulgaire eau potable. Il s'attaqua, d'ailleurs avec une énergie d'ingénieur, à tous les canaux transportant des eaux sales, et même aux ponts et chaussées, leurs voisins ! — Il ne dédaigna pas de s'en prendre à la diphtérie, déjà malmenée par les Roux ; à cette rareté qu'on appelle la *Suette Miliaire !* On lui doit : un *Précis de Microbie* (1889) ; un *Cours d'Hygiène*, pour les instituteurs (il adore les humbles) ; des travaux sur les *accidents du travail* et le *typhus vrai*, etc. ; même « *des attentats aux mœurs et perversions du sens génital* (1908) » ! Mais ceci n'est qu'un livre. — Il ne faut pas confondre.





— « Nous aussi, nous jouons au PUZZLE; n'est-ce pas Riquet ? »

Biographie du Professeur Alban Ribemont-Dessaignes

Si, sortant des *chirurgiens* et des *praticiens*, nous parlions un peu d'une catégorie d'*artistes* qui ne sont pas du tout quantité négligeable : les *accoucheurs*. Il me semble qu'ils ont bien leur place dans le " *Rictus* ", ceux qui, pour nous faire une bonne farce, nous aident à faire notre entrée dans le monde.

Et commençons de suite par un maître incontesté dans cette branche, le professeur RIBEMONT-DESSAIGNES.

Alban Ribemont-Dessaignes fit, lui, ses débuts dans la vie à Vendôme (Loir-et-Cher), le 27 novembre 1847.

Ce n'est donc point un *jeune*. — A 22 ans, en 1869, avant la guerre, il est externe des hôpitaux et les évènements lui font attendre son internat jusqu'en 1873. Il n'est nommé chef de clinique d'accouchements qu'en 1880, trois ans après sa sortie des salles de garde : l'automobile et l'arrivisme sont de plus récentes inventions.

Accoucheur des Hôpitaux en 1882, **A. R.-D.** est agrégé en 1883 ; puis ensuite titulaire de la 3me chaire, chaire créée en 1898, en vue d'améliorer l'éducation des sages-femmes ; nul ne peut contester l'importance et l'utilité de cet enseignement, que Ribemont-Dessaignes pratiquait déjà, officieusement, depuis de longues années.

Actuellement, accoucheur en chef de la Maternité de l'Hôpital Beaujon, professeur de clinique obstétricale à la Faculté de Paris, membre de l'Académie de Médecine, Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique, ce maître a tous les honneurs souhaitables.

On lui doit un très grand nombre de travaux techniques, qui ont justifié, depuis longtemps, sa valeur comme spécialiste et établi sa situation de clientèle. Citons seulement les principaux : *Anatomie topographique du fœtus* (thèse 1877) ; *Précis d'Obstétrique*, extrêmement connu, plusieurs éditions parues déjà.

N'oublions pas une mention toute particulière à l'*Iconographie obstétricale,* grand ouvrage en 10 fascicules, dont le 5e va paraître. C'est la publication *en couleurs* de tout ce que le Profr Ribemont-Dessaignes a pu observer d'étrange en obstétrique depuis plus de 30 ans. Qu'une telle œuvre a donc dû coûter de travail et d'argent ! !

Comme instruments, mentionnons un *Insufflateur* et un *Embryotome,* tous deux devenus classiques.

Au début de cet article, nous avons prononcé le mot : *artiste*. C'est que, dans le cas particulier du Pr Ribemont-Dessaignes, nous nous trouvons en présence d'un artiste, dans toute l'acception du terme : il est peintre, dessinateur et sculpteur de grand talent ; aussi a-t-il tenu à illustrer lui-même son *Traité d'Accouchements* ; bien peu de professionnels pourraient exécuter un tel travail d'une main aussi sûre. Dirons-nous qu'il a collaboré, avec notre artiste, à la confection du dessin ci-contre ? Cela ne vous regarde pas, et le secret de Polichinelle — pardon : professionnel — serait violé. (*Encore une histoire de satyre* !)

En outre, musicien *di primo cartello,* nous sommes tenté de croire que Ribemont-Dessaignes en profite dans les cas difficiles : il commence avec ardeur et virtuosité un solo de clarinette ou de hautbois, le gosse, charmé, met la tête à la fenêtre, et la sortie définitive n'est plus qu'un jeu pour l'accoucheur.

C'est un opérateur très apprécié dans le monde. Les jeunes français qui lui doivent le jour ne lui sont peut-être pas tous reconnaissants du service rendu ; mais le Maître ne s'arrête pas pour cela sur la route où il chemine sans relâche. Métaphoriquement parlant, sa *boutique de poupées* est fort bien achalandée : ample provision de défenseurs de la Patrie peut ici être faite, ainsi que notre dessin y fait allusion :

Pour suivre les conseils du brav' sénateur Piot,
Allez à la cabane, bâtie en fort *beaux joncs :*
Vous y verrez, Madame qui voulez un loupiot,
Un bel assortiment de gros et gras poupons.





— « Il grandira, car il est... Français. »

Biographie du Professeur Félix de Lapersonne

M. le Pr de LAPERSONNE est un type unique à la Faculté de Médecine de Paris. Il est, en effet, le professeur qui, venu de province, sans passer par la porte sacrée de l'Agrégation parisienne, est entré, *le premier*, dans l'arche sacro-sainte de la Capitale. C'est l'Ophtalmologie qui a ouvert la voie, où se sont avancées plus tard l'Anatomie et l'Histologie. Ce médecin était né avec le bon..... œil : il est vrai qu'il était du Midi !.

F. de Lapersonne est, en effet, né à Toulouse en 1853. Interne des hôpitaux de Paris, en 1879; aide d'anatomie en 1881, docteur en 1883, avec une thèse sur la *Maturation artificielle de la Cataracte,* travail qui dénotait la spécialité à laquelle il allait consacrer sa vie, il fut nommé Chef de clinique ophtalmologique à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1883, poste qu'il occupa jusqu'en 1886. Nommé alors agrégé à Lille, puis chargé du cours complémentaire des Maladies des Yeux (1886-1890), il enseigna en même temps la Médecine opératoire. — Titulaire de la chaire de Clinique ophtalmologique de Lille en 1890, ce qui n'était que justice, il devint Doyen de cette Faculté en 1893. Lorsque le Pr Panas mourut, en 1901, il fut, au grand désespoir des agrégés parisiens, quoique les chirurgiens ne voulussent pas lui ravir la place — — nommé au même titre à Paris.

De ce jour-là, la Faculté de Paris qui n'avait pas voulu se lancer à temps dans la spécialité, fut débordée; elle avait perdu la moitié de son prestige centenaire !

A Lille, bien entendu, le Pr de Lapersonne occupa toutes les situations qu'il désira. Il fut nommé Officier de l'Instruction publique et Chevalier de la Légion d'honneur. A Paris, il est, par la force des choses, cantonné dans sa chaire ; on l'a accusé — mais il aurait bien du mal à voir se réaliser cette ambition — de vouloir arriver ici au Décanat ! Ce qui était facile à Lille exigerait à Paris une diplomatie et une roublardise de première envergure ; on l'a bien vu au départ du Pr Debove !

En réalité, ce n'est là qu'un canard, lancé par des jaloux, pour faire trébucher le solide provincial ! M. de Lapersonne a de la résistance : il ne marchera pas, quoiqu'il ait fait ses preuves d'administrateur éminent !

Désormais, le professeur d'ophtalmologie se consacre exclusivement à son enseignement : ce qui lui vaut la reconnaissance de tous les étudiants de la Faculté, peu gâtés sur ce point, même aux temps passés.

On lui doit des travaux très importants. D'abord sa thèse d'agrégation sur les *Arthrites infectieuses ;* puis ses nombreux mémoires sur la pathologie de l'œil.

Il faut noter tout spécialement ses recherches sur les *maladies de l'iris*, sur les *affections du cristallin*, sur les *rétinites*, les *kystes de la rétine*, *l'amblyopie toxique*, les *traumatismes*, les *malformations congétinales*, les *maladies des paupières*, les *membranes externes de l'œil*. — On connaît son rôle dans les Congrès spéciaux ; son enthousiasme pour *l'exentération ignée* dans les panophtalmies ; les notes qu'il a publiées dans les Revues particulières ; et les journaux médicaux du Nord ont reproduit presque toutes ses leçons cliniques de Lille.

En cas ordinaire, un homme de la valeur du Pr de Lapersonne, qui se déplace à cinquante ans, peut craindre de ne plus retrouver, dans la ville nouvelle où il se rend, la situation médicale et mondaine qu'il avait jadis ! Mais il n'a pas eu à se plaindre de ce changement.

Dans son service, on le surnomme *le Colonel*, vu sa bravoure : la *Cataracte du Niagara* elle-même ne l'effraie pas !





SA SEULE AMBITION:

L'opérer!

Biographie du Professeur Pierre-Marie

Pierre-Marie est né à Paris, le 9 septembre 1853. Après avoir été un brillant élève du lycée Louis-le-Grand, il commence ses études médicales en 1875, devient externe en 1877, interne en 1878, docteur en 1883, agrégé en 1890.

On peut dire que toute la carrière médicale de Pierre-Marie est intimement liée aux noms des chefs qu'il s'est choisis pour son internat : Broca, Bouchard et Charcot. C'est d'eux qu'il reçut l'initiation à une méthode de travail qui a donné, dans leurs mains et dans celles de leurs successeurs, des résultats remarquables.

Sa thèse de doctorat, en 1883, sur les *Formes frustes de la Maladie de Basedow*, modifia profondément la symptomatologie de cette maladie. A la triade symptomatique ; goître, exophtalmie et tachycardie, il ajoutait un quatrième symptôme, le tremblement menu et rapide, désigné sous le nom de *signe Charcot-Marie*.

Il fit un travail très important sur *l'origine infectieuse des Maladies médullaires* (1884) et notamment de la *sclérose en plaques*. Il sut reconnaître que cette maladie éclate spontanément, soit dans le cours, soit à la convalescence d'une maladie infectieuse, soit plusieurs mois après.

Sa plus belle découverte est, sans contredit, *l'acromégalie*, maladie nouvelle, qui déforme le squelette, grandit démesurément le maxillaire inférieur, hypertrophie les mains et les pieds, provoque la formation de deux bosses de polichinelle, amène enfin le *gigantisme*. Cette maladie porte, à juste titre, le nom de *Maladie de Marie* (thèse de Souza Leite).

L'examen attentif des malades lui permit également de découvrir plusieurs signes curieux, tels que le thorax en bateau des syringomyéliques, la taille de guêpe dans la myopathie progressive.

S'il a dirigé, d'une façon spéciale, ses recherches sur certaines maladies du développement osseux (acromégalie, achondroplasie, dysostose cleido-crânienne héréditaire), il n'en a pas moins étudié différentes maladies du système nerveux telles que l'hérédo-ataxie cérébelleuse, l'amyothrophie familiale Charcot-Marie, etc... Il a également décrit un nouveau type morbide, la spondylose rhyzomélique ou ankylose des articulations scapulo humérales et coxo-fémorales...

Plus récemment, il a étudié, avec son élève, Clunet, l'action des rayons X sur les tissus, et a pu, dans deux cas, produire, par les irradations prolongées, chez le rat blanc, des lésions cancéreuses indiscutables et même transmissibles par greffe.

Des nombreux et brillants élèves de Charcot, Pierre-Marie rappelle le mieux le Maître, par sa méthode de travail lente et sûre, par sa patiente logique, par ses découvertes même. Il n'a pas seulement, comme lui, l'esprit net et dogmatique, mais encore son goût profond pour les arts. Comme lui, il sait s'entourer de nombreux élèves, car il possède une grande qualité, un vrai talent de professeur, qui charme et instruit. Ses conférences, si originales, pendant ses neuf ans d'agrégé, ont été réunies en deux volumes : *Leçons sur les maladies de la moelle* (1892) et *Leçons de clinique médicale* (1896).

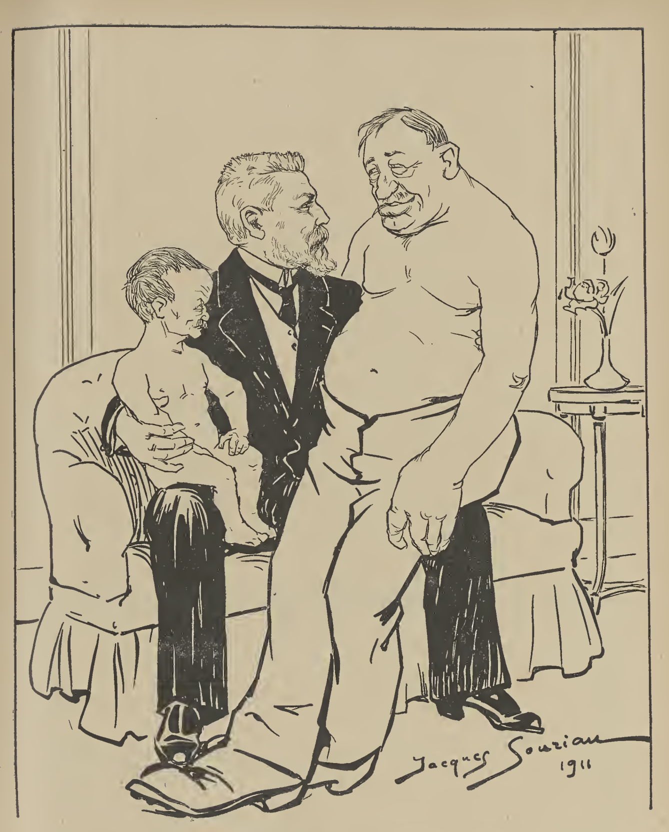
Pierre-Marie a passé la plus grande partie de sa vie médicale à la Salpêtrière, puis à Bicêtre. Depuis cette année, il est médecin à la Salpêtrière et a pu goûter ainsi la joie de revenir, comme chef de service, dans l'hôpital où il avait été jadis interne et chef de clinique.

Professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de Paris, Chevalier de la Légion d'honneur, Pierre-Marie vient, le 27 juin 1911, d'être élu membre de l'Académie de Médecine, en remplacement du Docteur Kelsch, décédé (section de pathologie médicale). Cette date est à retenir ; car la docte assemblée se trouva ainsi complète, fait qui n'arriva jamais, ou presque, depuis sa fondation (1821).

Les 110 savants qui la composent — et nous pouvons affirmer ici, hautement, que ce O terminal ne représente pas le dernier élu, loin de là — viennent de partir en vacances, tous en parfaite santé. Nous souhaitons qu'ils reviennent de même. C'est aussi le vœu, — osons refaire une nouvelle affirmation —, de tous ceux que la *chasse au fauteuil* a bien fatigués cette année et qui, eux aussi, ont droit à un repos bien mérité.

Dr E. Hamaide (de Plombières).





ENTRE LES DEUX SON CŒUR BALANCE

— « Mon cœur a des raisons que ma raison connaît. »

Biographie du Professeur Fernand Widal

Fernand WIDAL est l'un des professeurs les plus récemment nommés de la Faculté de Médecine de Paris et un de ceux qui font le plus d'honneur à l'Ecole Française.

Fils d'un médecin militaire à étoiles, *la sienne* le fit naître à *Dellys* (Algérie); interne des hôpitaux en 1885, le succès le suivit partout; il conquit rapidement ses grades de Docteur, Médecin des hôpitaux et Agrégé. Médaille d'or des hôpitaux, il a tous les titres, même la médaille d'or des épidémies.

Dès le début de ses études, le Dr Widal se consacra aux recherches de laboratoire, avec son maître Chantemesse. En clinique, il prit surtout pour modèle le disert Dieulafoy. Il est membre du Conseil supérieur d'Hygiène publique et vice-président de la Société de Biologie.

On doit à ce savant de nombreux travaux et des méthodes universellement reconnues qui portent son nom. On connaît ses recherches sur l'origine hydrique de la fièvre typhoïde. Il a, en outre, étudié, avec le Pr Chantemesse, la vaccination de cette affection, après avoir établi que le bacille d'Eberth était bien spécifique, et montré comment on peut distinguer les microbes analogues.

Widal imagina ensuite le *Séro-diagnostic de la fièvre typhoïde*, procédé fort original, aujourd'hui connu dans le monde entier et qui ne trompe guère le clinicien. Ce faisant, il dota la médecine du *cyto-diagnostic*, qui permit de découvrir plus tard des méthodes analogues pour les affections de la plèvre, des méninges, du liquide céphalo-rachidien, etc.

On doit aussi à Widal une magnifique étude sur les *maladies du rein*, contre lesquelles il a imaginé la *cure de déchloruration*, qui fait fondre les œdèmes; cette découverte ayant fait beaucoup de bruit, notre dessinateur s'en est inspiré.

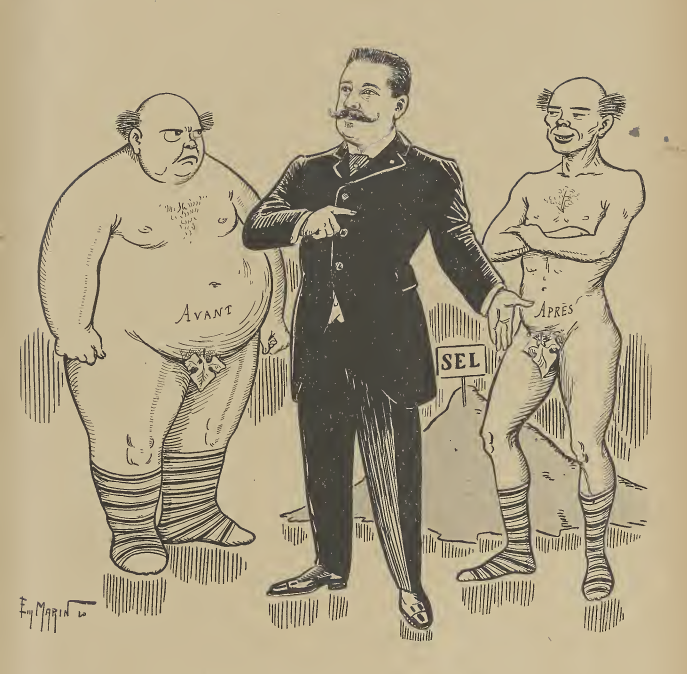
Fernand Widal a abordé bien d'autres sujets: l'érysipèle, la phlegmatia-albadolens, l'aspergillose, l'actinomycose, l'hémoglobinurie; il a trouvé, avec Chantemesse, le bacille de la dysenterie: ce qui est capital.

Ce maître est donc un Savant, au sens propre du mot; mais il allie, aux qualités de l'homme de laboratoire, les mérites nécessaires au médecin. C'est le type du clinicien moderne et du professeur de la nouvelle école.

Il a admirablement organisé son service de l'hôpital Cochin, et ses leçons au lit du malade sont extrêmement suivies. On peut être sûr que le cours de *Pathologie interne* qu'il professera à la Faculté, en remplacement de notre regretté ami Brissaud, aura le plus légitime succès.

Le Pr Widal, a d'ailleurs, le tempérament du médecin pondéré qui ne peut que réusir dans la vie; et sa bonté égale son talent. C'est un sympathique, un ami sans pareil, dont l'aimable sourire et le caractère facile ont muselé, depuis longtemps, les critiques les plus difficiles. Il est membre de l'Académie de Médecine (y faisant partie, bien entendu, de la section d'Hygiène publique) et officier de la Légion d'honneur.





L'APÔTRE DE LA DÉCHLORURATION

— « Je l'ai dessalé ! »

Biographie du Professeur Anatole Chauffard

— « *Oui monsieur, je suis provençal, « pur sang provençal », et je m'en vante.* »

Tel fut le trait que nous décocha M. le Professeur Anatole CHAUFFARD, lorsque *Rictus à la Houppe*, — ainsi nous surnomma un de nos amis, à cause de notre *toupet* formidable, de notre *culot* inimitable — eut l'audace de lui dire, apprenant qu'il naquit à Avignon : — « *Alorss, vous êtes du Midi.* »

Et la figure du Maître, perpétuellement souriante, s'épanouit encore plus, lorsque nous lui fîmes remarquer qu'il portait fort allègrement les cinquante-six étés auxquels il a droit, étant né le 22 août 1855.

En effet, le Professeur CHAUFFARD — malgré le poids énorme d'une dynastie illustre (poids qui en écraserait d'autres que lui), augmenté de celui de sa valeur personnelle — donne l'impression, lorsqu'on se trouve en sa présence, d'un officier déguisé en *pékin*, et on se le figure facilement

Parcourant à cheval, le soir d'une bataille,

son service de l'hôpital Cochin. Allure militaire que vient encore accentuer sa rosette d'officier... de la Légion d'honneur.

C'est qu'il a de qui tenir, le Professeur CHAUFFARD ! N'est-il pas, en effet, le fils de Paul-Emile, le petit-fils d'Hyacinthe CHAUFFARD; et, par son beau-père, le Docteur BUCQUOY — que le *Rictus* « pourtraictura » jadis en *Roi de Cœur*, et dont tous admirent l'éternelle verdeur — ne remonte-t-il pas à Antoine DANYAU, au baron ROUX, et jusqu'au baron BOYER, chirurgien de Napoléon Ier?

Eh bien, malgré une pareille ascendance, ou plutôt précisément pour se montrer

Généreux héritier d'une illustre famille,

Anatole CHAUFFARD tint à *payer son écot* et à ajouter sa pierre au glorieux édifice ancestral.

Abandonnant, pour un instant, notre style imagé, nous dirons qu'il fut interne des hôpitaux en 1877; médaille d'argent des hôpitaux en 1879; médaille d'or de l'internat en 1881 ; Docteur en médecine en 1882; médecin des hôpitaux en 1883; agrégé en 1886. En outre, il fut lauréat de la Faculté, 1882; de l'Académie, 1894 (sans compter d'une foule d'autres sociétés savantes et médicales). L'Académie de Médecine lui ouvrit ses portes en 1902, et enfin, en 1908, il devint titulaire, à la Faculté de Paris, de la chaire d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie, chaire qu'il abandonna récemment pour celle de Pathologie interne.

N'oublions pas de mentionner qu'il occupa, et cela fort brillamment, le poste de secrétaire général du XIIIe Congrès International de Médecine de 1900.

Les travaux publiés par M. CHAUFFARD sont très nombreux et tous consacrés à la pathologie interne. Il s'est surtout spécialisé dans l'étude des infections aiguës, des maladies du foie et des voies biliaires, des ictères hémolytiques, des maladies du sang et du système nerveux. Ses Mémoires sur les méningites et les hémorragies méningées sont très connus, et, pour les maladies précitées, il collabora largement au *Traité de Médecine* CHARCOT-BOUCHARD-BRISSAUD, ainsi qu'au *Traité de Pathologie générale* de BOUCHARD. M. CHAUFFARD avait, du reste, suppléé le Professeur BOUCHARD dès 1894, et fait des cours cliniques de 1888 à 1908.

C'est à dessein que nous avons insisté sur tous les détails qui précèdent, pour bien montrer — chose si rare aujourd'hui — que le *népotisme* n'a pas couvert de sa louche protection la brillante carrière de M. le Professeur CHAUFFARD.

Au point de vue clientèle, c'est un consultant extrêmement en vue, que ses qualités médicales et chevaleresques font rechercher par l'aristocratie parisienne. Et il ne croit pas déroger à son caractère lorsque, sortant d'un palais princier, où son tempérament artistique et... mondain a éprouvé une jouissance personnelle, il se rend, du même pas et avec la même honnêteté professionnelle, régler le régime alimentaire d'un ministre de la Troisième République, qu'un *oiseau* moderne a mis à mal.

Hippocrate n'en eût pas fait autant... mais Hippocrate n'était pas un gentilhomme français et la Troisième République n'est pas la Perse. Ce n'est même pas le Pérou!





LES ANCÊTRES (*Hernani*, Acte III)

Biographie du Docteur Charles Nélaton [1]

Afin de boucler son budget, et sur les conseils d'esprits avisés, notre Gouvernement avait décidé de faire remettre en état certaines œuvres d'art qui encombraient nos Musées, pour les vendre à des milliardaires américains. Parmi ces œuvres figurait la célèbre *Victoire de Samothrace*. Consulté, quant au choix de l'artiste auquel cette statue pourrait être confiée pour qu'une tête fût replacée sur ses épaules, nous ne songeâmes un seul instant à nul autre qu'à l'éminent chirurgien, spécialiste de la tête et du cou, le Dr Nélaton, et bien avisé nous fûmes.

Entraîné par une fougue patriotique bien compréhensible, poussé également par l'atavisme, le fils de l'illustre chirurgien de l'empereur Napoléon III rendit à la statue la tête qu'elle aurait probablement possédée originellement, si le sculpteur grec avait vécu vingt siècles plus tard. Nous ne pouvons que féliciter l'habile et patriotique chirurgien qui, par un tel travail, s'est montré vraiment digne du sang français qui coule dans ses veines. Quelle autre tête que celle de Napoléon, soit comme Petit Caporal, soit comme Empereur, pourrait, en effet, représenter *La Victoire* à nos yeux ? Nous n'en connaissons pas. Merci à Nélaton, d'avoir, par une telle œuvre, sû faire vibrer nos fibres les plus intimes. Et maintenant que nous avons présenté "*La Victoire Restaurée*" à nos lecteurs, présentons-leur l'artiste.

Né en 1851, Charles Nélaton est le type du *fils à papa*, ce dont d'ailleurs il se fait gloire. Fils du grand Nélaton, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, et laissé par son père dans une large aisance, il n'a eu d'autre ambition que de faire de la chirurgie honorablement.

Sans crainte d'être écrasé par son nom, il s'est lancé dans la carrière des concours, où il a pris facilement des grades jusqu'à l'agrégation. Puis, il a poursuivi sa carrière en faisant son service d'hôpital, on peut dire, très consciencieusement et en cherchant surtout à se rendre utile au plus grand nombre de gens possible.

Comme chirurgien, il a écrit divers mémoires se rapportant surtout à l'*orthomorphie*. C'est ainsi que ses premières publications ont trait aux affections articulaires. Dans le *Traité* de Duplay et Reclus, il a écrit l'article *Luxations*, puis il a fait paraître divers articles sur les luxations anciennes et leur traitement. Nous signalerons également un mémoire paru dans les *Archives de Médecine* sur le *traitement du pied bot invétéré*. Enfin, et surtout, il s'est occupé des réparations des *difformités de la face*; on lui doit un *traité sur la rhinoplastie* et une étude sur les différents procédés d'*autoplastie de la face*. Membre assidu de la Société de Chirurgie, il y a fait de nombreuses communications et en a été le Secrétaire Général. Il représente aujourd'hui ses collègues au Conseil de Surveillance de l'Assistance publique.

Au point de vue du caractère personnel, nous pouvons dire du Dr Nélaton qu'il est la Bonté et la Douceur personnifiées en un seul être. Qualités nullement incompatibles avec sa situation *chirurgicale*; car n'est-ce pas pour adoucir le sort de ses contemporains qu'il se voit obligé de faire couler leur sang ? En faisant avec lui la *visite* quotidienne de son service à Boucicaut, on voit cet homme trapu, — qui, pourtant, représente aux yeux des malades *celui qui coupe et démembre*, — accueilli comme un ami ; on lui sourit, on lui fait fête ; pour chacun et chacune il a la délicatesse la plus prenante, la plus affectueuse : — « As-tu bobo, mon enfant ? — Eh bien, mon chou, comment as-tu passé la nuit ? » sortent de sa bouche à chaque lit qui se trouve sur son parcours.

Et, nous a-t-on dit, il apporte même cette douceur sublime dans un sport dont il est fervent adepte et auquel il sacrifie pendant ses vacances annuelles : le gibier, qui foisonne dans sa propriété d'Orsay, exulte à l'ouverture de la chasse ; c'est à qui, bête à plume ou à poil, se fera tuer, non *pour* mais *par* Nélaton, fusil merveilleux, d'une adresse incomparable qui, s'il s'abandonne à ce cruel passe-temps, ne fait pas souffrir inutilement ceux qui se trouvent de l'autre côté de la *barricade*.

L'avenir réserve encore de belles journées au Dr Nélaton, à la fois dans son sport favori et dans sa carrière médicale. Portant belle allure, il jouira pour de nombreuses années d'une verdeur exceptionnelle et, lorsque l'Académie de Médecine lui offrira enfin le fauteuil qui l'attend, il y a gros à parier que Nélaton n'abandonnera aucunement pour cela sa rondeur, sa bonhomie et sa bonté. Ce jour-là, les faiseurs de calembours pourront sortir celui-ci, je le leur donne pour ce qu'il vaut :

Question : N'élit-on ? N'élut-on ?
Réponse : Nélaton.

1. Le Dr Charles Nélaton est mort le 23 juillet 1911, quelques mois après la publication de cette biographie.

SIROP " ROCHE "

AU THIOCOL



RESTAURATION

Biographie du Docteur Camille Champetier de Ribes

Le Docteur Camille Champetier de Ribes est né le 3 juin 1848, à Draveil-Vigneux (Seine-et-Oise), au milieu de la forêt de Sénart, dans une ferme modèle : « Les Bergeries de Sénart ».

C'est dans cette propriété que son grand'père maternel, Camille Beauvais, installa un élevage de vers à soie. Cette magnanerie est une de celles qui servit à Pasteur pour faire ses immortels travaux sur la flacherie

Son père, Auguste Champetier de Ribes, qui a fait partie du Conseil de l'Ordre des avocats, est né en Béarn où la famille était venue se fixer au moment de la Révolution.

C'est en Béarn, à Laâ-Mondrans que Camille Champetier de Ribes passa son enfance et retournait chaque année au moment des vacances. Dès son jeune âge, il fut attiré par les sciences naturelles, à l'étude desquelles il consacrait de longues heures, disséquant plantes, grenouilles, oiseaux et jusqu'à des chevaux mécaniques.

Il fit ses études à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand. Reçu bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences, il exprima le désir de devenir médecin. Mais son père voulait en faire un ingénieur et le destinait à Centrale. Ne croyant pas sa vocation sérieuse, il demanda à son fils de passer l'examen d'admission à cette école. Camille Champetier de Ribes lui donna cette satisfaction.

Il fut reçu en 1867, démissionna au bout de huit jours et se fit immédiatement inscrire à l'Ecole de Médecine. Reçu externe en 1869, interne en 1874, il fut successivement l'interne de Lannelongue, Dolbeau, Moutard-Martin et Tarnier. C'est durant sa quatrième année d'internat qu'il se spécialisa définitivement dans l'étude des accouchements.

Il passa sa thèse en 1879. Elle a pour titre : « *Du passage de la tête fœtale à travers le détroit supérieur rétréci du bassin dans les présentations du siège* ». Cette thèse, à laquelle la Faculté de Médecine décerna sa plus haute récompense, est une mise au point définitive de la question. C'est un travail d'une importance capitale et l'extraction de la tête dernière retenue par le détroit supérieur, à l'aide de la *Manœuvre de Champetier de Ribes*, a permis de sauver bien des enfants dans des cas où des tractions aveugles auraient voué ces derniers à une mort certaine. L'importance de cette manœuvre n'a pas échappé à Farabeuf qui a pris soin d'en figurer tous les temps dans son « Introduction à l'étude clinique et à la pratique des accouchements ».

C'est comme interne de Tarnier que Champetier de Ribes se lia avec Pinard, au moment où ce dernier, concourant pour l'agrégation, faisait ses recherches sur l'action des anesthésiques sur la femme au travail. Pinard fut pour lui le meilleur des maîtres et se lia avec lui d'une affection que le temps n'a fait que resserrer toujours davantage.

Il est nommé accoucheur des hôpitaux le 15 mai 1884. En 1888, il devient chef de service et est placé à la tête de la maternité de l'hôpital Tenon.

C'est un chef de service modèle par l'exactitude, la conscience et la bonté qu'il met dans l'accomplissement de ses fonctions. Malgré l'éloignement extrême de son service (il n'existait alors ni automobiles, ni métropolitain), il est là tous les jours à 9 heures sonnant et il ne se contente pas des rapports de ses subordonnés, mais tient à se rendre compte par lui-même de tout ce qui peut intéresser les mères et les enfants. Son extrême douceur, sa patience proverbiale ont vite fait de rassurer les plus craintives. Il étudie à fond chaque cas qu'il examine, n'ayant garde d'omettre le moindre détail, aussi a-t-il vite acquis un sens clinique et une sûreté de diagnostic qui ne sauraient être dépassés. Secondé par une sage-femme en chef, Mlle Graillot, d'une valeur exceptionnelle et qui ne quittera plus son service, il arrive à une organisation qui est véritablement parfaite.

Il reste à Tenon jusqu'en 1897, puis passe à la maternité de l'Hôtel-Dieu annexe, qu'il dirige jusqu'à sa démolition, c'est-à-dire jusqu'en 1908. Champetier de Ribes a alors soixante ans, les règlements administratifs lui auraient permis de diriger pendant deux ans encore un nouveau service; mais, aux regrets de tous, il a préféré prendre sa retraite. Il l'a fait en pleine activité et en se laissant déterminer par des raisons qui prouvent, une fois de plus, le souci qu'il a toujours eu de faire passer l'Intérêt général avant son propre intérêt.

En 1900, notre maître est élu membre de l'Académie de Médecine et, en 1908, décoré de la Légion d'honneur.

Nous n'énumérons pas ici toutes les publications et toutes les communications qu'il a faites, toutes les thèses qu'il a inspirées ; mais il est une chose que nous ne saurions passer sous silence, c'est son ballon, *le Ballon de Champetier de Ribes*, car c'est une des plus belles découvertes de l'Obstétrique.

Dans le mémoire qu'il fit pour la médaille d'or, sur les effets du ballon Tarnier, Champetier de Ribes vit nettement ce qui manquait à ce dernier. Le ballon Tarnier, dont les parois sont uniquement en caoutchouc, est un excitateur mais non un dilatateur. Par des tractions lentes et soutenues, on arrive à faire traverser à un ballon de 3 centimètres de diamètre une bague dont le diamètre n'est que de 1 centimètre. C'est l'extensibilité des parois qui rend pareille chose possible. Champetier de Ribes eut alors l'idée de faire construire un ballon en taffetas. Il pria Berguerand d'en couvrir les deux surfaces avec du caoutchouc. C'était très facile pour la surface extérieure, mais, pour la surface intérieure, Berguerand déclara la chose impossible. Champetier de Ribes allait-il échouer? Son idée, qui a, depuis, sauvé tant d'existences, n'était-elle vraiment pas réalisable? C'est lui-même qui sut résoudre le problème, en retournant simplement comme un gant le ballon à moitié achevé. La surface externe devenait interne, le ballon à parois inextensibles, le ballon dilatateur de Champetier de Ribes était construit et prêt à être employé.

Je ne saurais passer ici en revue tous les servi-



UN RECORD D'ALTITUDE

ces qu'il rend journellement en obstétrique. C'est à lui que l'on recourt pour provoquer l'accouchement de la manière la plus sûre; il permet également d'accélérer le travail et, quand on sait le manœuvrer, il n'a pas son égal pour compléter rapidement une dilatation.

Dans le placenta prœvia, non seulement il a permis de sauver la mère dans des cas qui semblaient désespérés, mais, en rendant inutile la manœuvre de Braxten-Hicks, il a fait descendre la mortalité fœtale dans des proportions inconnues jusqu'alors. Grâce à lui, on peut dilater le bassin mou chez les primipares et faciliter beaucoup l'extraction de l'enfant dans la présentation du siège ou après la pelvitomie; il permet de remplacer la poche des eaux rompue en cas de présentation de l'épaule, et toute la série des petits ballons rend d'inappréciables services quand il y a rétention placentaire après l'avortement. Tous les jours on lui trouve des applications nouvelles : Dührssen vient de perfectionner, grâce à lui, sa technique de la césarienne vaginale et je l'ai personnellement employé plusieurs fois, avec le plus grand succès, dans la cure radicale du vaginisme.

Nous le répétons, le ballon inextensible est une découverte de tout premier ordre ; il a sa place en obstétrique à côté du forceps et du basiotribe, et inscrit pour toujours le nom de Champetier de Ribes dans les traités d'accouchement de tous les pays.

Actuellement, notre maître, tout en continuant à s'intéresser d'une manière active aux progrès de son art, partage sa vie entre Paris, où ses amis voudraient le retenir le plus possible, et sa belle propriété d'Argagnon où, à l'ombre des grands arbres, il peut se reposer de toutes les nuits blanches que lui a fait passer sa rude profession. Il y séjourne de longs mois, aux côtés de sa noble, digne et si aimable compagne, Mme Champetier de Ribes, qui est la fille de Labric, l'éminent médecin de l'hôpital des Enfants, dont le souvenir est encore présent à toutes les mémoires.

Champetier de Ribes est, non seulement pour ses élèves, qu'il aime comme des fils, et dont il est le guide le plus dévoué et le conseiller le plus sûr, mais pour tous ceux qui le connaissent, le type de toutes les vertus professionnelles. Il est un de ces hommes dont on est fier de se dire l'élève, et qui sont l'honneur du corps médical.

Dr L. Funck-Brentano.





POSTURAS ACADÉMICAS

Par le Docteur JULIO CORTIGUERA

1. — Pr. Pouchet **2. — Pr. Gilbert** **3. — Pr. Fournier**

Biographie du Docteur J. Babinski

C'était à l'hôpital de la Pitié, un matin de 1898. J'entrai dans une grande salle où un géant blond, au regard doux, assis en face d'un malade déshabillé, lui grattait, avec une aiguille, la plante des pieds. Il faisait placer alternativement sur ses genoux le talon droit et le talon gauche; il finit par avoir sous les yeux, côte à côte, les deux pieds du malade. Dix minutes s'écoulèrent ainsi dans le silence avant qu'il releva la tête, tout absorbé qu'il était par l'observation méthodique d'un réflexe : je me trouvai pour la première fois, en présence de Babinski.

J'étais venu avec l'idée que l'étude des maladies nerveuses consiste, pour une large part, dans une manière de littérature; je désirais voir hypnotiser selon les rites de la Salpêtrière et entendre philosopher sur le « moi inconscient »... Je sortis de l'hôpital, l'esprit dominé par l'image de cet homme dont la douceur slave tempérait de charme un abord réservé, dont l'œil scrutait les énigmes et dont on sentait que la parole sobre énonçait des vérités. A ceux qui viennent écouter ses leçons du samedi je n'apprendrai rien en disant qu'il est doué du don rare de l'observation, d'un amour passionné pour la démonstration des faits qu'il avance. Son esprit, exempt de tout dogmatisme, ne se complait guère dans l'exposé de rêveries qui prétendent expliquer les phénomènes morbides. Babinski, c'est une âme de mathématicien qui se condamne aux approximations du biologiste.

Son œuvre considérable de neurologue résonne en sourdine d'un accent révolutionnaire. Convaincu qu'il existe un abîme entre les maladies organiques du système nerveux et les troubles hystériques, il désira d'abord de mettre en évidence, par des caractères objectifs, les différences fondamentales sur lesquelles étayer un diagnostic de certitude. Par l'étude minutieuse et comparée des hémiplégiques, il découvrit le signe de *l'extension des orteils* (aujourd'hui désigné par tous les médecins sous la dénomination légitime de **signe de Babinski**) qui fait défaut dans l'hystérie et décèle une perturbation du faisceau pyramidal. Un autre signe, celui de *l'éventail* (abduction des orteils), venait, avec une signification semblable, compléter le premier. Puis ce fut la découverte de cette pléiade de symptômes (*hypotonocité musculaire;* signe du *peaucier; griffe mécanique de la main; flexion combinée de la cuisse et du tronc; signe de la pronation)* qui tous caractérisent objectivement les lésions de la voie motrice et présentent l'avantage de ne pouvoir être reproduits avec exactitude ni par la volonté, ni par la suggestion. En même temps, Babinski se rendait compte de la valeur absolue qu'il fallait attribuer à l'exagération des réflexes tendineux et, contrairement à l'opinion classique, il faisait de cette exagération un criterium permettant d'écarter à coup sûr le diagnostic d'hystérie. Ses contradicteurs l'amenaient à étudier spécialement la *trépidation épileptoïde du pied* et, bientôt, il mettait en évidence la cause des erreurs d'interprétation, en distinguant une trépidation *légitime et parfaite*, une trépidation *légitime et fruste*, physiologique celle-ci, et enfin une *fausse* trépidation ou tremblement.

En collaboration avec un de ses élèves, il montre, en 1899, que l'abolition permanente du réflexe pupillaire à la lumière et le signe d'Argyll-Robertson sont causés par la syphilis du système nerveux central, ce qui apporte une preuve importante à l'appui de l'opinion de Fournier sur la nature spécifique du tabès et de la paralysie générale.

Toujours orienté dans la même direction, il a contribué à différencier les tics de la face, maladie psychique, de l'hémispasme facial, maladie organique, en décrivant deux signes objectifs qui appartiennent à cette dernière affection : les *contractions déformantes* et la *synergie paradoxale*. Ses études sur les affections de l'appareil cérébelleux ont fait connaître trois phénomènes qu'on n'avait pas encore observés : l'*asynergie*, qui consiste dans l'impossibilité d'exécuter simultanément les divers mouvements constitutifs, d'un acte; l'*adiadococinésie*, ou impossibilité de faire rapidement des mouvements successifs, malgré l'intégrité de la force musculaire; la *catalepsie cérébelleuse* ou exagération paradoxale de l'équilibre au repos.

Je n'insisterai pas sur les découvertes de clinique et de physiologie qui se rapportent au *vertige voltaïque*. Elles ont permis de débrouiller un peu le chapitre obscur des vertiges, tout en dotant l'arsenal thérapeutique d'un moyen efficace contre le vertige auriculaire.

Mais, pour moi, le couronnement de cette œuvre qui, certes, n'est pas terminée, le triomphe de cet esprit clair et logique réside dans les quelques pages qui ont pour titre : *Définition de l'hystérie* (1901); elles contiennent, lumineuses de bon sens, en même temps que la critique des fables les plus saugrenues, la base inébranlable de cette classification nouvelle que les découvertes de séméiologie devait faire naître, je veux dire ; le *Pithiatisme*. Babinski a dénommé *pithiatiques* les phénomènes qui, créés par la suggestion, sont susceptibles de disparaître par la persuasion seule; il les a séparés des phénomènes émotifs et des phénomènes réflexes avec lesquels — sous la dénomination vague d'hystérie — on les avait confondus. Il a établi que la suggestion est incapable de modifier les réflexes tendineux, d'engendrer des troubles trophiques, etc.

Avec tout le respect qu'il professe pour la mémoire d'un maître aimé, il s'est vu obligé de démembrer l'hystérie traditionnelle et de détruire les superstitions médicales entées sur l'hypnotisme

Si tant de médecins, tant d'étudiants admirent le savant que mon amitié eût désiré mieux présenter ici, c'est parce que l'œuvre de Babinski rayonne du pur éclat de la vérité.

Dr Albert Charpentier.



Comme dans la « Belle-Hélène »

« — Dis-moi, Babinsk', quel plaisir trouves-tu,
A v'nir ainsi chatouiller, chatouiller, chatouiller mon pied nu ? »

Biographie du Docteur Victor Galippe

M. le Dr Marie Louis Victor GALIPPE est originaire des environs de Paris. Né à Granvilliers (Oise), le 29 mai 1848, il est Docteur en Médecine, quoique spécialisé dans l'Art dentaire depuis longtemps. Chevalier de la Légion d'honneur, Membre de l'Académie de Médecine, il est dentiste des hôpitaux de Paris depuis le 15 octobre 1887.

Le Dr Galippe, sans être ni médecin officiel, ni agrégé de la Faculté, a, par ses seuls travaux, réussi à se créer à Paris, dans le monde médical, une place bien à part et très en vue. Cela n'étonna jamais ceux qui ont toujours connu sa vaillance et ses originales qualités d'esprit.

Il est, en effet, un des premiers qui, parmi nous, se soit livré aux études bactériologiques; et il est devenu célèbre par ses recherches, très-spéciales et très-personnelles, sur l'innocuité des sels de cuivre, de 1874 à 1879. On sait qu'il démontra victorieusement, par une expérience sur lui-même qui fit beaucoup de bruit à l'époque, que le sulfate de cuivre n'était pas un poison. Cette audace rendit un grand service à la mémoire d'un pauvre herboriste, à de nombreux commerçants et à l'industrie de la fabrication des conserves alimentaires. Avant de se lancer dans l'étude des microbes, Galippe avait étudié aussi la toxicologie de la cantharide à l'aide d'expériences connues. Plus tard, s'étant fait stomatologiste — car il faut vivre avant de philosopher — il a étudié aussi de nombreuses questions de pathologie buccale et des voies respiratoires.

C'est à ce chercheur et à Bourquelot que l'on doit d'avoir prouvé le peu d'efficacité des filtres à microbes en porcelaine. On n'a pas oublié non plus ses travaux sur les micro-organismes des calculs salivaires et biliaires, vésicaux et rénaux; ce sont là des recherches de première importance.

Au point de vue Odontologique, on doit signaler les études faites par ce distingué confrère sur la pyorrhée alvéolaire, les maladies du système dentaire du chien et de l'éléphant, la nécrose phosphorée, la stomatite mercurielle, l'ostéite infantile, le rachitisme, les obsessions dentaires, etc, etc. — N'oublions pas son fort important ouvrage sur *L'Hérédité des stigmates de Dégénérescence dans les familles souveraines,* ainsi que son *Traité d'Anatomie microscopique végétale et animale,* en collaboration avec Beauregard, et *Les débris épithéliaux paradentaires de Malassez,* ouvrage tout récent.

En somme, Galippe fut un des bactériologistes les plus méritants du début de la Microbiologie; c'est pour lui un titre de gloire impérissable. D'ailleurs, Galippe était fait pour être exclusivement un homme de laboratoire, un savant, un chercheur de petites bêtes... Son esprit, très à-part, sa liberté d'allures, son indépendance, son tempérament solide, l'empêchèrent de suivre la voie ordinaire; aussi ne put-il trouver une place capable de lui assurer l'existence, et dut-il se tourner vers la clientèle! La science française y a beaucoup perdu; et son exemple devrait faire comprendre à nos dirigeants qu'à-côté des professeurs, il faut des savants, de métier! Quand obtiendrons-nous cette réforme?

Et, actuellement, Galippe est un stomatologiste mondain, installé place Vendôme, au lieu d'être à l'Institut Pasteur! Voilà la logique de notre pays... Mais sa réputation doit s'étendre bien loin, car, lorsque notre dessinateur alla lui rendre visite, il s'y rencontra avec les *Dents de la Chaîne des Alpes*, qui venaient raconter leurs souffrances au maître.

Quoiqu'il en soit, c'est un savant et un éminent praticien. Sa belle tête et ses yeux vifs, que cache un solide binocle, donnent à sa physionomie une allure très typique. Malgré son aspect un peu hirsute, c'est un homme à l'intelligence alerte, très averti des choses du Tout-Paris. — La science la plus profonde fait souvent bon ménage avec les artistes les plus raffinés.

THIOCOL

"ROCHE"



— « C'est ici le salon où, contrairement au dicton, **les montagnes se rencontrent.**»

Biographie du Docteur Ernest Mosny

Je demandais, un jour, au Dr Mosny de vouloir bien me donner quelques renseignements, pour établir sa biographie dans le *Rictus* ; il me répondit, du ton le plus aimable et avec la simplicité qui convient à un homme de valeur : — « *Que voulez-vous que je vous dise ? Je n'ai point d'histoire.* »

Aussi, pour ne pas froisser cet excellent Maître, nous allons raconter de lui ce que nous savons, le plus simplement du monde...

Voici, tout d'abord, son portrait : En le voyant, vous êtes frappé de son allure martiale, de sa physionomie souriante, de ses yeux si francs et si loyaux s'abritant sous un binocle, de ce je ne sais quoi de sympathique qui se dégage de toute sa personne, et qui, auprès des malades, doit inspirer tant de confiance et tant d'espoir. C'est qu'en effet, le Dr Mosny donne l'impression d'un praticien très entendu, d'un caractère en qui le savoir est aussi appréciable que l'homme, car c'est un caractère et un homme d'une droiture et d'une discipline accomplies,

Ernest Mosny est né à la Fère (Aisne) le 4 janvier 1861. Il fit ses études au collège de Saint-Quentin et, une fois ses diplômes conquis, vint faire sa médecine à Paris, vers 1880. Depuis cette époque, il n'eut qu'à gravir victorieusement tous les échelons de la Carrière médicale, et cela en une trentaine d'années. En 1882, externe des Hôpitaux ; en 1886, interne-lauréat des Hôpitaux (médaillle d'argent) ; en 1889, moniteur au laboratoire de pathologie expérimentale et comparée de la Faculté de Médecine ; en 1891, docteur avec sa thèse très remarquée : *Étude sur la broncho-pneumonie* ; en 1895, auditeur au Comité consultatif d'hygiène publique de France ; en 1897, Médecin des hôpitaux, en 1909, membre de l'Académie de Médecine ; telles sont les étapes d'une vie déjà si bien remplie.

Les travaux du Dr Mosny s'appliquent aux ordres les plus divers de la science médicale contemporaine. Toutes ses recherches ont contribué puissamment à jeter une vive clarté sur bien des points osbcurs de la pathologie interne, de l'anatomie pathologique, de la bactériologie clinique, de la prophylaxie appliquée aux épidémies et à l'hygiène. Ses écrits, ses conférences, ses missions sanitaires disent assez l'activité inlassable de ce savant. Les observations qu'il a pu recueillir, au cours de ces missions, aidèrent beaucoup au développement de l'épidémiologie dont il est devenu un des maîtres incontestés à l'heure actuelle. Ses recherches, relatives à l'hygiène lui permirent d'établir, dans un grand nombre de cas, l'étiologie de la fièvre typhoïde et celle du choléra, notamment en 1887, pendant un séjour à Vienne en Autriche, et en 1893 à Alais, dans le département du Gard, où venaient d'éclater ces deux maladies. Les moyens prophylactiques qu'il indiqua dans ces affections ont toujours été, depuis, employés avec succès.

Ses nombreux mémoires, plus de quatre-vingts, ont trait à différents points de la pathologie ; mais ils portent plus spécialement sur le saturnisme, la broncho-pneumonie, l'hygiène scolaire, et surtout la tuberculose.

Citons encore les comptes-rendus de la *Société anatomique*, les *Archives de Médecine expérimentale et d'anatomie pathologique*, les comptes-rendus de la *Société de Biologie*, et une foule d'autres ouvrages tels que les *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale*, le *Traité d'hygiène* de Brouardel, le *Traité de médecine et de thérapeutique* de Brouardel et Gilbert, auxquels le Dr Mosny a apporté sa précieuse collaboration.

Tel est le savant que l'Académie de Médecine a accueilli, il y a deux ans dans son sein.

Jeune encore, puisqu'il n'a que cinquante ans, Ernest Mosny saura déployer son activité infatigable dans les études qui lui sont particulièrement chères : l'Hygiène et l'Epidémiologie. Puisse-t-il continuer longtemps encore à rendre à notre Pays et à l'Humanité tout entière les services qui ont déjà reçu, il y a quelques années, une première récompense en la croix des braves qui orne sa boutonnière, juste hommage de reconnaissance rendu à l'homme de science et de dévouement !...

Dr E. Hamaide (de Plombières)





OUSQU' Y A D' L' HYGIÈNE Y A PAS D' PLAISIR

Biographie du Docteur Alexandre Marie Kermogant

Parlons aujourd'hui de la Marine et des Colonies et de l'un de leurs grands chefs médicaux : M. le Dr Alexandre-Marie Kermorgant. Né à Brest (son nom l'indique, car il sent son celtique d'un mille marin), en 1843, ce confrère a fait ses études médicales dans l'Ecole spéciale de cette Ville. Nommé au Concours chirurgien de 3e classe de la Marine en 1863, il partit pour le Mexique en 1861 et y séjourna jusqu'en 1866, prenant part à plusieurs expéditions. Rentré en France, on l'embarque en 1867 sur l'aviso *Coëtlogon*, qui va faire le tour du monde : heureux homme ! Kermorgant prend part à l'Expédition d'Oubatch en Nouvelle-Calédonie ; au Japon, en 1869, il soigne des blessés japonais, et assiste en 1870 à une épidémie de variole en Extrême-Orient. Revenu en France, il fait, en 1870, partie du 6e bataillon de Marins, et poursuit les Allemands sur la Manche. Ce n'est qu'en 1872 qu'il passe son doctorat, à la mode antique.

A partir de ce moment, sa carrière est toujours aussi régulière, quoique agitée par les flots d'orient ; mais il monte peu à peu en grade, passe des concours, comme tout bon citoyen français, et fait la navette entre les Colonies et la Métropole. En 1890, il entre dans le nouveau *Corps de santé des Colonies* comme médecin en chef de 1re classe, et, dès le 30 janvier 1892, il était promu au grade de médecin inspecteur de 2e classe. Il passait à la première classe en 1897, comme Inspecteur général du service de santé des Colonies.

Au Ministère, où il fit du bon travail, il continua l'œuvre du Dr Treille ; il multiplia les laboratoires de recherches dans nos nombreuses possessions. Il créa les Centres Vaccinogènes. En 1898, il fonda les *Annales d'Hygiène et de Médecine Coloniales*, huit ans après que les services Médicaux de la Marine eurent été coupés en deux : *Marine* et *Colonies !*

C'est dans cette Revue qu'il a fait paraître depuis la plupart de ses travaux scientifiques : sur les *Camps de dissémination aux Colonies ; sur la Peste ;* sur *le Service de Santé en Campagne aux Colonies ;* sur leurs *eaux thermales et minérales ;* sur le *paludisme*, la *lèpre*, le *béri béri*, la *fièvre thyphoïde*, le *choléra*, la *variole*, etc., etc.

On lui doit encore : *la prophylaxie du paludisme ;* un *historique de la Lèpre* dans nos colonies ; *la Tuberculose chez les Indigènes* ; des *notes sur la maladie du Sommeil au Congo ;* l'*Assistance Médicale à Madagascar*, *en Indo-Chine*, *en Afrique*, etc.

Actuellement, M. Kermorgant, médecin inspecteur général de l'armée coloniale, est membre de l'Académie de Médecine depuis 1902 et membre correspondant de l'Académie royale de Médecine de Belgique. Il est, bien entendu, Commandeur de la Légion d'honneur.

C'est le type du parfait fonctionnaire, du vrai Breton et de l'excellent marin, du praticien instruit, de l'administrateur actif et résolu. C'est grâce à de tels hommes que notre pays a une armée, et surtout une marine, que l'Europe nous envie.

Inclinons-nous respectueusement devant cette *Force*, qui permet à Paris d'être la première ville d'artistes du Monde ; et à la France de se faire respecter de tous.





FERMÉ POUR CAUSE DE PALUDISME

Les nègres : — « Il n'y a pas que nous qui ayons des *boules noires ;* les anophèles aussi sont blackboulées et doivent se chercher de plus hospitalières régions. »

Biographie du Docteur Pierre Bazy

Tous les médecins de France se souviennent d'une intervention récente — et inattendue — du Président de notre République : La décoration de la Légion d'honneur accordée à Louis Bazy, interne des hôpitaux de Paris, fils du Dr Pierre Bazy. — Cela rappelle un peu l'Impératrice décorant à l'Hôtel-Dieu, au moment d'une épidémie, un de mes braves confrères de Vendée, alors interne, lui aussi. — Mais qu'importe? — Le principal, c'est de l'avoir, quand on l'a bien méritée !

Le Dr Pierre Bazy, que cet événement a rendu célèbre bien malgré lui, aurait certainement préféré ne pas être apprécié par la foule d'une telle façon ; mais la " Gloire " ne choisit pas ses victimes ! En tout cas, ce n'est que justice de n'avoir pas, en l'espèce, oublié le père. — Il est bon qu'on dise désormais : — « Tel fils, tel père ! »

En effet, Pierre Bazy, chirurgien des hôpitaux depuis 1886, est un confrère tout à fait digne des plus grandes sympathies. Aujourd'hui spécialiste comme urologiste et chirurgien des voies urinaires, après avoir été interne des hôpitaux, il fut jadis chef de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris (1880-1884).

Depuis 1894, il dirige un service spécial à Beaujon, où il a accompli la meilleure des besognes. On lui doit, en effet, des mémoires nombreux sur les tumeurs de la vessie et la chirurgie des uretères ; des recherches particulières sur le rétrécissement congénital de l'urètre et sur cette maladie si curieuse appelée l'Hydronéphrose intermittente, restée ignorée en France jusque vers 1890, et qui n'a pas mené pourtant son inventeur à l'Institut !

Mais Pierre Bazy n'est pas qu'un spécialiste. On lui doit, en outre, des publications sur la chirurgie générale. C'est lui qui a prouvé — avant d'autres — qu'il n'y a aucun danger à ouvrir la plèvre pour savoir ce qu'il y a derrière ; qu'on peut agir sur les tumeurs médullaires ; qui a insisté sur le rôle important des injections préventives du sérum antitétanique, — non seulement a-t-il *insisté*, mais encore a-t-il, s'inspirant des recherches de Nocard sur les animaux, été l'*initiateur* de l'application de cette méthode sur l'homme ; — etc., etc.

Pierre Bazy est, depuis plusieurs années, chevalier de la Légion d'honneur. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne soit pas de l'Académie. — En tout cas, c'est un excellent homme, aimé de tous, qui, sans beaucoup crier, fait d'excellente besogne. Ses amis et élèves le lui ont prouvé, en lui offrant jadis une œuvre d'Art qui, sur son grand Erard à queue, orne agréablement le salon du maître. — Tous les médecins respectent son habileté, son labeur, son grand cœur, et son indépendance d'esprit.





LA COMÈTE JALOUSE DU PAPILLOME

— « Jalouse ! par Halley.., je le suis !.. moi, Comète,
« Moi, d'Argent-Chevelue et Reine de l'Ether,
« Qu'on peut contempler sans prisme ni cathéter,
« Et sans que pour cela sur le dos je me mette,
« Je me vois préférer un étrange rival
« Qui s'est choisi pour ciel un bas-fond vésical ! »

Biographie du Professeur Joannès Chatin (1)

Au moment où l'U. F. M. R. T. (*Union Fédérative des Médecins de Réserve et Territoriale*) va, dans son banquet annuel, fêter son 1000e adhérent, il nous semble d'actualité — pas moyen de la suivre de plus près, l'*Actualité*, le banquet ayant lieu le 26 de ce mois — de présenter, aux nombreux lecteurs du *Rictus*, l'éminent Président de cette jeune et si vivante société médico-militaire : M. le Professeur Joannès Chatin.

Dût sa grande modestie en souffrir, nous allons essayer de bien mettre en relief sa double personnalité de savant et de médecin-major de territoriale, — qu'a d'ailleurs su si bien saisir notre habile caricaturiste.

Qui ne connaît l'aimable savant? Professeur à la Sorbonne, il initie et charme son nombreux auditoire en exposant l'histologie ; chercheur consciencieux et patient, il a fait paraître un grand nombre de travaux, dont nous ne citerons que les principaux : *Recherches sur les Valérianées* (1871); *Le Tanguin de Madagascar* (1873) ; *Les glandes nidoriennes des mammifères* (1874); *Recherches helminthologiques* (1873-76); *La trichine et la trichinose* (1881) ; *Les organes des sens dans la série animale* (1879) ; *La Bilharzie* (1887) ; *L'anguillule de la betterave* (1887-91) ; *La clasmatose* (1897); *Les altérations nucléaires* (1900); etc.

Aussi, membre de l'Académie de Médecine de 1887, Chatin entra-t-il à l'Institut (Académie des Sciences) en 1900. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1881, il fut promu à la rosette en 1908, *à titre militaire*, ce dont il a été particulièrement fier, car il est militaire dans l'âme.

Né à Paris, le 19 août 1847, il passa son doctorat en médecine en 1871 et le doctorat ès-sciences deux ans après. Agrégé de l'Enseignement supérieur (1874), maître de conférences (1877) et Professeur-adjoint à la Sorbonne (1886), il y fut nommé titulaire d'une chaire en 1889. — Il avait, déjà à cette époque, été plusieurs fois lauréat de l'Institut, notamment en 1885 (Grand Prix des Sciences Physiques).

Remontant en arrière, nous dirons que Joannès Chatin fut aide-major à l'armée du Rhin (12e corps), et qu'il remplit la même fonction à l'armée de Paris (17e corps), pendant la guerre de 1870. A cette époque, il eut trop souvent à constater les déboires subis par le Service de Santé, alors sous la tutelle de l'Intendance. Aussi fut-il des premiers à applaudir à l'autonomie du *Service de Santé* (que jamais il n'a cessé depuis de défendre de la façon la plus énergique) et à suivre, de la façon la plus attentive, l'organisation du *Corps de Santé des Réserves*. — Il était donc tout qualifié pour présider aux destinées de l'U. F. M. R. T. ; il accepta ses fonctions au moment où celle-ci, épuisée par une croissance un peu trop rapide, menaçait de s'éteindre. Ce fut là un acte courageux ! Sous la sage et ferme direction de J. Chatin, secondé ardemment par MM. Emile Reymond et P. J. Jeanton, la crise cessa bientôt; plus vaillante, l'U F. M. R. T. reprit sa marche ascendante, affirmant sa puissante vitalité non seulement par une augmentation rapide de ses adhérents, qui en 5 ans 1/2 atteignirent le millième, mais encore par une transformation complète des rapports entre les divers éléments constitutifs du Service de Santé militaire : grâce à lui, entre tous existe à l'heure actuelle la meilleure camaraderie et la véritable union.

Aussi pouvons nous dire que, si comme savant le Pr Chatin ne sera pas oublié, le médecin-major de la Territoriale ne le sera jamais par le Corps de santé militaire.

(1) Décédé le 5 Juillet 1912.





LE COLOSSE DE RHODES

Biographie du Professeur Félix Legueu

J'ai de bonnes raisons pour connaître les origines du docteur Félix Legueu : nous sommes cousins; et j'en ai d'autres pour en parler, et les voici. Rien ne me semble plus réconfortant que de montrer, dans un homme arrivé à la grande notoriété, l'aboutissement et comme la résultante d'une longue suite de braves gens, rien de plus honorable pour lui, rien de plus juste pour eux, rien de plus nécessaire pour la masse des lecteurs, auxquels on a fait croire que presque tout, dans la destinée, s'improvisait. La vérité est toute contraire, et presque rien ne s'improvise, de ce qui est beau, de ce qui est bien et utile.

De vieux papiers m'ont permis de reconstituer la généalogie de la famille Legueu depuis la fin du xvii[e] siècle. Elle était établic dans le haut Anjou, dans la paroisse de Bouillé-Ménard, pays de sol profond, pays de labour, et le plus ancien du nom y exerçait la profession de marchand de laine. Il avait neuf enfants, dont deux entrèrent dans les ordres et se succédèrent, comme curés, dans la même paroisse. L'un d'eux avait tant de goût pour la sculpture et tant de piété, qu'il fabriqua lui même, sans avoir jamais appris le dessin, les statues qui ornaient son église. Le cinquième fils continua la famille et l'enrichit. Ce bourgeois de village, au millieu du xviii[e] siècle, avait dans le bourg de Bouillé-Ménard, où il était aussi marchand, comme son père, « une grand-maison de maistre » et quatre autres maisons avec jardin. un mobilier estimé 1.440 livres, une autre maison et onze métairies dans la campagne voisine. En revanche, il n'avait que sept enfants. L'ambition lui vint avec la fortune, non pour lui-même, mais pour ceux-ci, et au commencement du siècle dernier, on voit apparaître un Jean-Baptiste Legueu, chirurgien à la Chapelle-Craonnaise. Le titre de ce grand oncle est modeste, et il n'eût pas mené son homme à l'Institut. Mais la vocation médicale était née dans la famille, et elle devait se transmettre. J'ai connu. dans ma toute petite enfance, le dernier frère de ce « chirurgien », Gabriel, qui ne mourut qu'en 1863, et que mes parents, deux ou trois fois, me menèrent visiter, dans son logis du Verger, en Sainte-Gemmes d'Andigné. C'était un vieillard comme on en voit dans les tableaux et les gravures de légendes, de haute taille, de figure vénérable et ferme, et dont la barbe, qui tombait jusqu'au bas de sa poitrine, lui faisait comme un miroir d'argent. Tout le pays l'honorait, et même aujourd'hui, dans les fermes, dans les champs de blés entourés de quatre haies de chênes, dans les prés où l'herbe foisonne autour de ruisseaux invisibles, on trouverait plus d'un ancien qui se rappelle, avec émotion et avec respect, « Monsieur Gabriel », qui fut un homme de foi, de bon conseil, de générosité, d'humeur indépendante, calme et charitable.

Je passe maintenant à l'arrière-neveu.

Félix Legueu est né à Angers, le 12 août 1863. Il y commence ses études de médecine, et voici, depuis lors, les étapes de sa brillante et rapide carrière.

Externe des hôpitaux et lauréat de l'Ecole de Médecine d'Angers, en 1882; externe des hôpitaux de Paris en 83; interne provisoire en 84 ; interne en 85; aide d'anatomie en 87; prosecteur en 90; interne-lauréat (méd. d'or de chirurgie) et docteur en 91; chef de clinique en 92; chirurgien des hôpitaux en 95; agrégé en 98; lauréat de la Faculté (médaille d'argent) en 91; lauréat de l'Académie de Médecine (prix Alvarenza en 91; prix Huguier en 99); lauréat de l'Institut (prix Mège) en 1900.

En même temps qu'il conquérait ainsi, dans les concours les plus ardus, tous les titres qui peuveut tenter l'ambition d'un chirurgien, le docteur Legueu devenait un des praticiens réputés de Paris, enseignait et publiait enfin des œuvres scientifiques très nombreuses, dont même les profanes, — et j'en suis un, — peuvent apprécier la méthode, l'exposition aisée, claire, vivante et aussi littéraire que peut l'être un cours de chirurgie ou d'anatomie. Je donnerai seulement les titres de quelques-unes de ces publications.

D'abord, les belles *Leçons de clinique chirurgicale*, Hôtel-Dieu, 1901, (1902); un *Traité médico-chirurgical de gynécologie*, en collaboration avec M. Labadie-Lagrave, 3[e] édit. (1904); un volume sur *La chirurgie du rein et de l'urétère*, collection Charcot-Debove (1894); *De l'appendicite* (1897); *Traitement de l'appendicite* (1899); *Maladies de la vessie et de l'urètre* (1900); puis, parmi les mémoires, rapports, communications, les études spéciales de chirurgie opératoire : *Un procédé d'hépatopexie* (1898) ; *Un procédé d'hystéropexie*, (1896); *Un procédé d'urétrotomie externe chez la femme* (1897); *Traité chirurgical d'Urologie* (1909), œuvre considérable, etc.. etc. ; des travaux d'anatomie, de pathologie chirurgicale, d'urologie, de gynécologie, dont le nombre dépasse déjà la centaine.

Ce sont là, assurément, des preuves d'un haut mérite et d'une activité peu commune. Je serais cependant désolé de n'avoir rien à y ajouter, et de clore ces notes biographiques sur une liste d'examens, de concours et de livres. Ce qui fait la renommée et la fortune d'un homme a si souvent détruit l'homme même, tout ce qu'il avait d'idéal et de caractère au début de la vie ! Heureusement quelques-uns échappent à ce danger du succès. Mon cousin et ami le docteur Legueu est de ceux-là. Il est demeuré l'homme simple et bon que j'ai toujours connu. Les vieux parents, l'aïeul de Bouillé-Ménard, les deux abbés, le marchand aux cinq maisons, s'ils le voyaient, retrouveraient en lui la droiture, la fermeté et la foi de leur race; le chirurgien de Sainte-Gemmes découvrirait avec joie, chez son petit-neveu devenu Parisien et cité parmi les maîtres, ce même cœur compatissant, ce dévouement au malade, cette charité où lui-même, dans les campagnes du Craonnais, avait aperçu et cherché une des grandeurs toujours possibles de son métier; tous ils eussent été contents et fiers, s'ils avaient pu lire, comme je l'ai fait, sur l'album d'un client, cette belle pensée, signée d'un praticien de leur sang et de leur nom : — « Dans la guérison dont je suis l'instrument, j'apprécie moins encore le soulagement d'une douleur physique que la consolation d'une âme inquiète et d'un cœur tourmenté. » (1)

René Bazin, de l'Académie Française.

---

1. — Le D[r] F. Legueu fut décoré chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1911, et son *Traité chirurgical d'Urologie* lui fit décerner, la même année, par l'Académie de Médecine, le prix du Marquis d'Argenteuil. Et en Juin 1912 le D[r] Legueu fut choisi comme Professeur titulaire de clinique chirurgicale des voies urinaires, en remplacement du P[r] Albarran, décédé.



APRÈS LA PROSTATECTOMIE

UN CONSOMMATEUR : — « Allons! Bon! Mon chalumeau ne tire pas. »

LE GUIDE DU DÉTACHEMENT : — « Un de mes hommes va vous donner sa sonde; ils n'en ont plus besoin. »

Biographie du Docteur Lucien Picqué

M. le Dr Lucien Picqué est un chirurgien des hôpitaux de Paris, qui s'est évadé de la Médecine Militaire. Comptant beaucoup sur lui-même, il crut qu'il n'était pas destiné à suivre les bataillons en marche et s'élança sur la voie des concours. Le chemin était plus rude ; et notre ancien soldat dut travailler avant d'atteindre le but souhaité. S'il n'avait pas changé son fusil d'épaule, il serait sans doute aujourd'hui professeur au Val-de-Grâce, ou à la retraite...

Né à Versailles, Lucien Picqué réussit à se faire nommer chef de clinique du Pr Gosselin en 1881 et du Pr Richet à l'Hôtel-Dieu de 1884 à 1886 ; il fut nommé chirurgien du Bureau Central en 1887.

Lors de l'invention des Assistants de Chirurgie, il devint à l'hôpital Lariboisière l'aide du Dr Périer, de 1890 à 1895; c'est à cette école qu'il apprit l'antisepsie et l'asepsie, inconnues de ses premiers maîtres.

Il occupa depuis successivement un poste de chirurgien à l'hôpital d'Ivry (1895) à la Maison Dubois (1896-1898), à la Pitié (1899), à l'Hôpital Bichat (1900-1908), dans l'ancien service du Pr Terrier ; il est actuellement à Lariboisière depuis 1908.

Chevalier de la Légion d'honneur de 1900, L. Picqué vit la rosette remplacer le ruban au début de 1910.

L. Picqué est membre de nombreuses Sociétés Savantes : *Société anatomique* (quoiqu'il n'ait jamais été interne des hôpitaux de Paris), *Société de Chirurgie* (depuis 1892); *Société de Médecine légale, Société d'obstétrique, Société Médico-psychologique, Société de psychiâtrie, Société clinique de Médecine mentale, Société de Médecine de Paris* (ancien président), *Société de Médecine militaire*, etc. Son entrée dans des Sociétés purement médicales, fait assez rare pour les chirurgiens, s'explique par l'une des fonctions qu'il remplit : il est aussi chirurgien des Asiles d'Aliénés de la Seine depuis 1884, et, pour cette raison, obligé de se tenir au courant des questions de Neurologie et de Médecine légale.

L. Picqué a beaucoup écrit. Il dirige actuellement la Collection de Pathologie externe dans l'Encyclopédie scientifique de la maison Doin. On lui doit de très nombreux travaux relatifs à la chirurgie générale, et spécialement aux hernies, à la gynécologie et à l'ophtalmologie.

Depuis quelques années, il s'est surtout consacré à une branche de la science chirurgicale un peu nouvelle : la médecine opératoire appliquée à la Psychiâtrie. C'est surtout depuis 1901, époque où il put faire édifier le pavillon de chirurgie de l'Asile Sainte-Anne, qu'il a pu mener à bien ses recherches. En tout cas, on lui doit d'avoir créé le mouvement à la suite duquel on commença à opérer les fous. Il publie d'ailleurs chaque année d'importants volumes uniquement réservés à cette spécialité originale et contenant ses travaux et ceux de ses élèves ; travaux fort intéressants et qui, en outre, démontrent que la psychiâtrie peut rendre chaque jour à la chirurgie de très grands services.

Chirurgien très soigneux, brave homme dans toute l'acception du mot, Picqué s'est appliqué à une œuvre spéciale et intéressante : Partisan des idées de Ribot sur le terrain scientifique, et admirateur de ses travaux, il dut à une forte culture philosophique de tracer un sillon déjà profond dans la chirurgie des aliénés.

En s'associant, en effet, sur le terrain pathologique, aux Philosophes qui cherchent à la périphérie du corps la source des idées, il put étudier les origines extra-cérébrales de certaines formes du délire et jeter ainsi les bases d'une thérapeutique rationnelle de la folie.





MESSALINE MODERNE

— « L'amour m'a rendue folle !.. Docteur, opérez-moi ! »

Biographie du Docteur Auguste Brindeau

BRINDEAU naquit à Nantes, à une époque où cette ville, déjà glorieuse, devenait le berceau attitré des grands hommes.

Eut-il, au Lycée, de retentissants succès? Ce n'est pas sûr. — Il fut un élève plus calme que docile, plus instruit que laborieux.

Après deux années d'internat dans les hôpitaux Nantais, il vint à Paris, sans prétendre aux hautes destinées. L'internat, là aussi, devait l'attirer. Il y parvint vite.

Et, dédaigneux de cette boutade injuste et cruelle : « *Si mon fils est intelligent, j'en ferai un médecin; s'il est médiocre, un chirurgien ; s'il est idiot, un accoucheur* », il choisit bravement la pratique des accouchements et devint bientôt un excellent élève du regretté Budin.

En 1896, il est docteur. En 1899, il arrive au Bureau central. En 1904, il devient un agrégé aimable et ferme, dont la sévérité, exempte de faiblesse, est singulièrement redoutée de ceux-là mêmes que leurs aptitudes supérieures sembleraient désigner pour la Médecine pure. — Que sera-t-il demain? Les destins seuls le savent. Mais ils sont capricieux; ne les irritons point.

C'est qu'en effet, son bagage est lourd. Qu'il s'agisse d'anatomie, de pathologie, de clinique obstétricales, voire de bactériologie, il sut apporter à ses travaux la plus séduisante concision, la plus lumineuse clarté.

Accoucheur de *toute 1re classe*, il est triplé d'un médecin fort éclairé et d'un chirurgien éminent. Son habileté, son sang-froid, sa chance. ne redoutent rien et le succès est presque toujours au bout de ses interventions. — Notre artiste a bien saisi ce double tempérament obstétrical et chirurgical de BRINDEAU . il l'a campé, avec une fantaisie particulièrement humoristique, auprès d'une parturiente chez laquelle une césarienne s'imposait, et, tandis que, délicatement, le brillant opérateur saisit, *de la main droite*, un des pieds du *lardon* qui gigote, de la *gauche*, il amputerait volontiers, si besoin, une jambe à la souriante mère !...

Aussi supérieurement doué, que serait-il donc devenu, s'il eût obéi à sa vocation ?

BRINDEAU devait être *marin*. Il en a l'âme et le pied. Il aime la mer et c'est sur le pont d'un navire qu'il faut le voir. Là, il est réellement beau! Vêtu de quelque chandail mal ajusté, coiffé d'un béret fatigué, il est transfiguré. Dépouillé de sa douceur et de sa timidité, il réveille ses affinités premières. En vingt minutes, il est bronzé par le hâle ; ses bras deviennent noueux, en restant filiformes, et sont tout prêts à la manœuvre. Son énergie s'affirme; son esprit de décision se précise; son profil de loup de mer s'accentue.

Pris d'ironique pitié pour ces lamentables *terriens*, dont l'estomac chancelle ou se révolte, il reste indifférents aux roulis les plus tourmentés. La joie de vivre déborde en lui. Il scrute les horizons incertains ; lannonce le grain qui menace, l'orage qui gronde au oin. Quand, par hasard, il se trompe, demandez-lui l'aveu de son erreur, et, si vous l'obtenez, vous serez digne de passer à la postérité.

C'est bien cette perspicacité, cette confiance, cette obstination, cette bravoure et l'amour des voyages, qui font les grands navigateurs. BRINDEAU eut été cela, n'en doutez pas. Car il les aime, les voyages. Et quel précieux compagnon ! Avec une merveilleuse précision, il trace les itinéraires. Ne parlant aucune langue, il les comprend toutes, et sait éviter ainsi les fâcheux interprètes. Nul, mieux que lui, ne sait dépister les bonnes maisons *non recommandées*, où l'on trouvera la savante cuisine qu'il aime, les multiples entremets qu'il adore, les vins généreux qu'il savoure. Et, chose plus rare, il brossera volontiers, le matin venu, les vêtements du camarade attardé dans le lit voisin.

Artiste consommé, il vous mène d'abord aux grands peintres. Puis, laissez-vous conduire parmi les rues des villes et si, d'aventure, une charcuterie flamboyante apparait, il s'y arrêtera avec complaisance, vous offrant le spectacle de ses yeux émerveillés et pleins de convoitise.

Grâce à lui, vous entendrez, le soir, quelque œuvre magnifique. Mais souscrivez à son éclectisme, en chantant largement les louanges de WAGNER, et en vous gardant bien de critiquer MASSENET! Votre félicité sera complète, quand, au retour, à l'aide d'un piano intime et d'une demi-voix très juste, mais particulièrement acide, il saura vous réjouir encore, en soupirant les nombreux airs que sa prestigieuse mémoire aura retenus.

Fervent des sports, il les aime tous et n'en pratique aucun, hormis la chasse où, ardent et extraordinairement frugal, il accomplit, quoique néophyte, de réelles prouesses.

Mais les sports plus violents l'attirent davantage. La boxe n'a pour lui aucun secret : *Uppercuts, swings, crosses*, sont toujours appréciés comme il convient, et, si une sélection judicieuse le hisse un jour sur le *ring*, à l'instar d'un confrère américain, pour y arbitrer un de ces combats qu'il suit assidûment, nul doute que sa décision ne soit l'équité même.

Naguère, il se passionnait pour les bras roulés, les ceintures en souplesse, les colliers de force ; mais aujourd'hui, en France, la *lutte* est morte Il essaie de s'en consoler en organisant, chez lui, entre confrères quelque match sensationnel. dont les résultats ont, parfois inattendus. Malgré la courtoisie de ces combats, leurs péripéties ne sont pas sans danger pour les bronzes somptueux qui pullulent chez le Maître de céans, et dont il ne voudrait, à aucun prix, se dessaisir.

C'est qu'il a le culte des souvenirs, quoiqu'il soit resté jeune : au moment ou j'écris ces lignes, il n'a pas encore quarante quatre ans ! Il les aura quand elles paraîtront. — On lui en donnerait trente; moins encore, peut-être, s'il ne s'obstinait à porter une longue barbe plus rude qu'élégante. En cela, il faut incriminer son entêtement de Breton et aussi, sans doute, sa spécialisation : Fréquemment en tête à tête, — si j'ose dire — avec les organes génitaux féminins, il s'inspire de leur fidélité aux vieilles traditions. Il suppose, apparemment, que ces derniers ont leurs raisons pour ne pas massacrer leurs charmes, et il n'en trouve aucune pour ne point suivre cet exemple séculaire.

N'empêche que BRINDEAU, tel qu'il est, nous plaît infiniment. Aimable et généreux, il a d'autres vertus. Je renonce à les énumérer. Assurément, il est de ceux qui sont aimés pour eux-mêmes et, de plus, c'est un maigre. C'est donc un homme heureux. Il eût dû s'appeler FÉLIX ; mais il n'a pu accumuler tous les privilèges, car c'est *Auguste* qu'on le nomme, et, chose plus grave encore, *il n'est pas Officier d'Académie*. La perfection est rare, en vérité! (1)

Dr L. CHAPON.

(1) Cette décoration, accordée tardivement au Dr BRINDEAU, vint, en janvier 1912, démentir la spirituelle boutade de notre collaborateur.

OVULES "ROCHE"
AU THIGÉNOL



— « Si Dieu nous a donné deux mains, c'est, apparemment, pour nous en servir. »

Biographie du Docteur Bernard Cunéo

En novembre 1890 (il y a 21 ans... déjà), j'arrivais, un beau matin, à Toulon. J'avais quitté le collège depuis trois mois et j'allais, comme étudiant, à l'Ecole de Médecine navale. Pour moi, il me semblait que j'étais devenu un homme, et j'ajoutais : un « *homme libre* ». Songez! l'internat au collège, pendant dix ans, subitement remplacé par la chambre en ville et la pension au restaurant. Je devais être même, à mon avis, d'une essence supérieure aux étudiants dont la famille habitait la ville et dont la liberté, par ce fait, me paraissait très atténuée.

Parmi ceux-ci s'en trouvait un que j'avais immédiatement remarqué Grand, imberbe, tout fluet, avec un regard d'une vivacité surprenante, il était le plus jeune de nous : il avait dix-sept ans Sa réputation d'élève brillant de réthorique et de philosophie l'avait suivi à l'Ecole de Médecine, si bien qu'un de ses camarades du Lycée de Toulon, un ancien de l'Ecole de Médecine, avec lequel je m'étais lié dès le premier jour et qui s'était fait mon cicérone, me disait, en me parlant de lui : — « Il aurait pu aller à Polytechnique ou à Normale — (ce qui, en province, était alors le criterium pour l'élève brillant). Mais son père veut en faire un médecin. » C'était BERNARD CUNÉO.

Son père était alors sous-directeur de l'Ecole de Médecine navale; depuis fort longtemps déjà il était professeur de clinique interne et Médecin en chef de la Marine; il devait terminer sa carrière en plein service, comme Inspecteur général et Président du Conseil supérieur de Santé. Ce père fut son premier maître, et c'est par lui que j'eus le bonheur de comprendre tout ce que, dans notre profession, ce nom de « *cher maître* » renferme tout à la fois de reconnaissance, de dévouement et d'intimité.

Le « *papa Cunéo* », comme nous l'appelions, était un maître exquis, d'une culture élevée, d'une simplicité charmante. Il avait beaucoup vu, beaucoup lu, et il avait su retenir. Même les choses les plus étrangères à la Médecine lui étaient familières, et c'était là le charme de son esprit et de son commerce. Avec un tel maître, BERNARD devait aller loin ; il n'y a pas manqué, et il ne s'est pas encore arrêté.

L'on travaillait à l'Ecole de Toulon ; le premier Doctorat se passait à la fin de l'année! BERNARD CUNÉO fut lauréat à la Faculté de Montpellier, puis vint à Paris. Ce fut le concours de l'Externat : en 1893, il est nommé le premier; c'est son premier concours. Après un an d'externat, il devance l'appel pour son service militaire ; cela lui permet de choisir le 111me (un régiment de Provence).

En 1895, Concours de l'Internat des Hôpitaux; BERNARD CUNÉO est encore le promier des internes nommés. Il s'oriente vers l'anatomie ; POIRIER le devine et lui ouvre tout grand son laboratoire; l'année suivante, en 1896, il est aide d'anatomie. De plus en plus anatomiste, il collabore à l'ouvrage de POIRIER, le « *Traité d'anatomie humaine* ». *Les nerfs crâniens, les Lymphatiques* sont rédigés par lui. Pour ces derniers, CUNÉO est un anatomiste original : avant tout il veut voir. Et voir ! N'est-ce pas encore une des meilleures façons de comprendre l'anatomie! Or, il est difficile de voir des vaisseaux lymphatiques! CUNÉO a rapporté de son séjour en Allemagne le procédé d'*injection au Bleu de Prusse*, dit *de Gérota*; c'est lui qui l'introduit en France et en apprend la technique à son maître POIRIER et à la Faculté. Les lymphatiques, jusqu'alors invisibles, vous font voir l'anatomie en bleu...

En 1898, B. CUNÉO est nommé Prosecteur; ses conférences font le maximum. — Il passe sa thèse en 1900 : « *De l'envahissement du système lymphatique dans le cancer de l'estomac, et de ses conséquences chirurgicales* ». Il émaille sa thèse de si jolies figures toutes résillées de bleu que la Faculté lui donne une superbe médaille en argent.

Nous voici en 1901 ; le Concours d'agrégation d'Anatomie est ouvert. CUNÉO est candidat; l'amphithéâtre regorge d'auditeurs, c'est la leçon publique ; « *Os tympanal et membrane du tympan* »; tel est le sujet. CUNÉO arrive, met sa montre sur la table, fixe son lorgnon, prend un morceau de craie et commence : — « Messieurs... » (avec l'accent provençal). L'on sourit, puis l'on se tait; l'on écoute une heure durant sans avoir une seconde d'inattention C'est fini; la plus vigoureuse salve d'applaudissements que j'aie jamais entendu fait résonner l'amphithéâtre pendant bien longtemps. CUNÉO est nommé agrégé d'anatomie : *il a vingt-sept ans !*

L'année suivante (1902), il arrive *le premier* au concours de Chirurgiens des Hôpitaux Décidément, mon camarade de Toulon a bien marché ; il a même couru. Le voici Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis depuis janvier 1911.

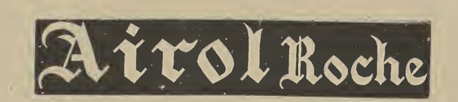
Durant toutes ces années si bien remplies, BERNARD CUNÉO a, néanmoins, quelques loisirs ; il les emploie et publie un tas de choses intéressantes à la Société anatomique, dans la *Revue de Chirurgie*, à la Société de Chirurgie, etc... Chez Masson, le résumé de l'Anatomie de POIRIER, le maître et l'ami disparu, auquel il a conservé le culte du souvenir.

Malgré ces multiples travaux, BERNARD CUNÉO ne s'est pas confiné à l'amphithéâtre et au laboratoire ; il est devenu surtout *chirurgien*. Il apporte à l'*Art chirurgical* ses connaissances anatomiques si complètes, son esprit éveillé, sa précision et j'ajouterait son élégance opératoire qui n'est ni la recherche de la difficulté, ni (ce que quelques-uns pensent) la rapidité vertigineuse d'exécution ; mais la décision et la solution rapide, en présence des difficultés ou des complications inattendues.

Le voir opérer vous apprend beaucoup et vous démontre aussi combien la chirurgie est plus un art qu'une science : car, si nous pouvons tous être savants ou habiles par le travail et la pratique, il n'est donné qu'à une élite d'être de *ces* artistes.

Toutes ces brillantes qualités, ces dons précieux, BERNARD CUNÉO les dissimule sous la plus sincère modestie. Son abord facile, sa courtoisie, sa simplicité sont devenus légendaires et lui ont acquis la sympathie et l'amitié de tous à l'Hôpital, à la Faculté, à la Ville, et auprès de ses Confrères.

Dr C. S.





— « Coquin de sort!... Quelle lanngue, mon pitchounn! Allons, je te le rendrai bieng, ton assent de Toulong! »

Biographie du Docteur Marcel Lermoyez

Marcel Lermoyez naquit le 24 juillet 1858 à Cambrai (Nord), bonne ville flamande, carillonnante, embaumée de bière et de chicorée. Les gens y sont grands, blonds, calmes. D'emblée, il fut tout le contraire : sans doute manifestait-il déjà cette indépendance de caractère qu'il a conservée jalousement, comme un précieux héritage de ses ancêtres « *Camberlots* », lesquels, moins rétrogades que les Parisiens, avaient déjà proclamé la Commune et massacré leur évêque au XIIe siècle.

Issu d'une famille de polytechniciens, il fut congénitalement orienté vers les Sciences ; et, à dix-sept ans, il prenait contact avec les *intégrales* et les *imaginaires*, quand la mort soudaine de ses parents le déracina. Recueilli à Paris, par son cousin, l'archéologue Edmond Le Blant, il s'y vit transplanté en un milieu purement littéraire, vivant dans la fréquentation de Taine, Renan, Egger, de Rozière, Du coup, les mathématiques sombrèrent. Hésitant alors sur le choix d'une carrière, il finit par se décider, sans raison aucune, et se fit étudiant en médecine.

Cependant, de sa double éducation de jeunesse, il a gardé une double empreinte : Scientifique, quand il s'attache, en ses cours, à préciser méthodiquement sa pensée et à résoudre en formules symétriques les vagues problèmes de la clinique ; littéraire, quand il s'attarde, en ses écrits, à polir ses phrases, à y laisser traîner quelques brindilles d'esprit qu'il a glanées jadis en la compagnie de ses seconds éducateurs. N'a-t-il pas dit, un jour, que l' « *Adrénaline est l'alcaloïde de la Bande d'Esmarch ?* ».

Il concourut bien. Or, bien concourir, c'est-à-dire bien réciter ce que d'autres ont dit, c'est tout ou presque tout ce qu'il faut pour réussir en notre état-major médical français. Aussi, concourant bien, il arriva vite. A vingt ans, il était nommé premier externe. A trente-deux ans, il fut nommé médecin des hôpitaux. Il n'avait concouru que deux ans au Bureau Central, ce qui lui fut quelque peu reproché.

Il aurait pu se reposer alors dans le calme des services hospitaliers conquis, suivant l'usage traditionnel. Tout au contraire commença pour lui une existence pénible et combative. Au grand scandale de ses vieux maitres, il se mit en tête de déchoir jusqu'à devenir rhinologiste ! Donc, il s'en fut à Vienne passer l'année 1892, laissant à Paris ses titres, pour n'être, au bord du Danube, qu'un simple étudiant, « *un commenceur.* » De la ville sainte de l'Otologie et de la Laryngologie, il rapporta, en plus de bons principes, un livre sur l'O. R. L. à Vienne, qui lui valut bientot un prix à l'Académie de Médecine. Mais, le jour où il voulut mettre ses doctrines en pratique, il se heurta à une formidable opposition du Corps médical officiel. Et, s'étant vu presque interdire l'exercice du nouvel art dans les hôpitaux de Paris, il dut s'organiser une Clinique en ville, et devenir, pour un temps « *Professeur libre* ».

Heureusement, les hasards du roulement l'amenèrent dès 1896 à l'Hôpital Saint-Antoine, où il se fixa, bien décidé cette fois à y agir à sa guise. Avec l'aide de M. Peyron, alors Directeur de l'Assistance Publique, il put enfin réaliser son rêve en organisant un service indépendant d'O. R. L., le premier qui ait officiellement fonctionné en France. Et, ayant sû convaincre son Directeur, il obtint la reconnaissance de l'autonomie de l'O. R. L. dans les Hôpitaux de Paris, puis la création d'un corps d'Oto-rhino-laryngologistes recrutés au concours. C'était ce que, vingt ans plus tôt, Tarnier avait fait pour l'Obstétrique.

Lermoyez est fort connu à l'Etranger. Il est membre de toutes les Sociétés d'O. R. L. d'Europe, et s'enorgueillit surtout de faire partie, depuis dix ans déjà, de la sévère Société de Laryngologie de Berlin, qui ne compte en tout et pour tout que quatorze correspondants étrangers, dont deux seulement en France : Moure et lui. Il est vrai que Lermoyez n'est pas membre de l'Académie de Médecine de Paris : mais il est membre de la Société Royale de Médecine de Londres. Peut-être permuterait-il volontiers ? (1)

Les Congrès internationaux d'Oto-rhino-laryngologie ont surtout occupé son activité un peu fébrile. Depuis 1899, il a été rapporteur à tous, d'autant mieux qu'un premier rapport anaphylactise pour les Congrès suivants. Secrétaire-Général du Congrès International d'Otologie de Bordeaux, en 1904, il a, en vieillissant, été promu au rang de président d'honneur à partir du Congrès de Lisbonne en 1907. Et il a momentanément clôturé la première série de ses exercices internationaux en 1908, à Vienne, en prononçant un éloge de Turck dans la langue de Gœthe, qui lui valut, une heure durant, un franc succès de curiosité de la part des « Herren Collegen ».

Lermoyez, quoique non agrégé, est-il donc un pur agrégat de qualités et de gloires ? Détrompez-vous : car voici l'instant de la critique finale. Cet homme a un très grand tort, c'est de n'être pas du tout persuadé que la médecine soit la chose la plus intéressante, la seule qui doive exister pour un médecin. Aussi bien a-t-il souvent cherché à s'en évader. Son internat, à cet égard, fut mouvementé. Lassé de scarifier interminablement des visages lupiques à Saint-Louis, et d'ailleurs très bon musicien, il s'improvisa compositeur, en une manière intermédiaire à Meyerbeer et à Hervé ; et il fit représenter, en 1883, l'*Opéra Polymorphe* de joyeuse mémoire, sur la scène même de l'hôpital. L'année suivante, voyageur aventureux, il s'en alla naufrager dans les mers d'Islande.

Aujourd'hui, l'âge lui a apporté des passions plus correctes. Il n'est plus que botaniste : mais il l'est avec ferveur, et goûte infiniment plus de joies à poursuivre des saxifrages sur les sommets alpestres qu'à chasser, dans leurs terriers mastoïdiens, les streptocoques, que lui rabattent les leucocytes, vêtus de blanc. Aussi lui a-t-on prédit comment il mourrait — une mort dans le genre d'Anna Karénine — écrasé par un train de luxe en herborisant sur le ballast de la Cie P.-L. M. dont il est médecin consultant. Il en soigne les *voies*...

Original, d'ailleurs, au dire de ceux dont c'est le métier de s'amuser, et qu'il appelle des « fins de France », atteint d'une « *mondophobie progressive* », il se cloitre dès que le soleil ne luit plus sur les plantes ou que son photophore n'illumine plus les tympans. Diner en ville, courir les théâtres à la mode sont choses qu'il s'interdit avec entrain. D'ailleurs, s'il se plait chez lui, c'est qu'il y trouve amples joies médicales. Gendre de Léon Labbé, il a, à son tour, pour gendre Maurice Chevassu, agrégé et chirurgien des hôpitaux. Et son fils ainé est en passe de devenir un brillant candidat à l'externat. Trois générations médicales coexistent donc en lui et autour de lui. Et rien n'est gai comme les hebdomadaires diners de famille où la conversation, les mots, les ripostes pétillent sur la pourriture d'hôpital — « *Musigny ou Romanée ?* » — sur les vessies ammoniacales et incontinentes — « *Romanée, je vous prie....* » — sur l'ozène.

Le Dr Lermoyez est officier de la Légion d'honneur depuis 1906.

---

(1) Le Dr Lermoyez fut élu membre de l'Académie de Médecine, le 30 mai 1911, en remplacement du Dr Huchard, décédé.

Thiocol Roche



— « Avez-vous besoin aussi de l'étrier? »

Biographie du Docteur Allyre Chassevant

Il est probable que si Cervantès n'avait pas écrit *Don Quichotte*, notre dessinateur aurait dû chercher une autre idée humoristique pouvant se rattacher au spécialiste de l'estomac qu'est le Dr CHASSEVANT. Mais l'illustre écrivain espagnol s'immortalisa par une œuvre grandiose; de sorte que, s'inspirant alors du *déjeûner de Sancho Pança dans l'Ile de Barataria*, notre ami Jacques nous apporte, ce mois-ci, un Dr *Chasse-plats* vraiment quinzième siècle.

Mais, malgré ce dessin, n'allez pas croire qu'ALLYRE CHASSEVANT soit espagnol et moyen-âgeux! Loin de là: il est parisien de Paris, et notre contemporain à tous les points de vue; c. à. d. qu'il s'habile à la mode de 19.. (date du journal) et qu'il comprend la plaisanterie. Au cas contraire, je ne conseillerais à personne de le blaguer, car, bâti presque comme un Jeffries (d'avant Reno), il pourrait procurer au malappris l'occasion de faire connaissance avec un atelier de réparations.

Sapristi! que c'est donc difficile maintenant, après ces digressions fantaisistes, d'aller vous raconter d'une façon plus sérieuse, partant plus sèche, qu'Allyre Chassevant naquit à Lutèce le 24 mars 1865, fit ses études classiques à l'Ecole alsacienne, à la Sorbonne (Faculté des Sciences), à l'Ecole de Pharmacie et à la Faculté de Médecine! Enfin, dévidons le reste de notre rouleau.

Externe de Dujardin-Beaumetz, il prit, sous la direction de ce maître, goût à l'hygiène et aux applications des sciences exactes à la médecine. Successivement élève de Le Fort, Charcot, Hutinel, Pinard, Landouzy et Richet (dont il fréquenta quotidiennement le laboratoire), il passe sa thèse en 1893, sur un point de la nutrition minérale des micro-organismes : *Action des sels métalliques sur la fermentation lactique.*

Dès 1887 préparateur à l'Ecole de Pharmacie, il est appelé en 1893, par Landouzy, comme préparateur de thérapeutique et devient en 1895 agrégé de chimie biologique et de toxicologie. Continuant à suivre la voie où il s'était orienté dès le début, il s'occupe de toutes les questions dans lesquelles la chimie collabore étroitement avec la clinique, pour asseoir le diagnostic ou dicter l'intervention thérapeutique. Il s'est spécialisé dans l'étude des maladies de l'estomac et de la nutrition, et leur traitement thérapeutique, diététique et hygiénique.

Consultant technique, il apporte, à ceux de ses confrères qui lui adressent leurs malades, les renseignements précis que lui fournissent les analyses des liquides et excrétas faits par lui au laboratoire, renseignements sur lesquels ils basent les diagnostics et les indications thérapeutiques.

Chassevant a fondé, en 1906, sous la direction scientifique du Pr Chantemesse, une Revue d'hygiène : *L'Hygiène générale et appliquée*. Chef du laboratoire d'hygiène à la Faculté, auditeur au Conseil supérieur d'hygiène publique de France, Expert près le Tribunal de la Seine, il est membre de plusieurs sociétés savantes : Hygiène alimentaire et alimentation rationnelle de l'homme; Médecine légale; Thérapeutique; Médecine publique et génie sanitaire; Médecine de Paris; etc.

Ses travaux sont trop considérables pour en donner ici la nomenclature; notons simplement ses deux principaux ouvrages : *Le Précis de chimie physiologique*, résumé de son enseignement officiel d'agrégé; le *Précis de pharmacologie*, où il a condensé l'enseignement libre qu'il fit au laboratoire de thérapeutique. Citons aussi, récemment : *La cure diététique de l'obésité* (congrès de physiothérapie) *in* Bull. de Thérap.; *Comment on doit prescrire la pepsine* (communication Soc. Thérap.) *in* Bull. Médical. En feuilletant les périodiques et les compte-rendus des sociétés, on peut se rendre compte combien a été importante la collaboration de Chassevant aux questions d'hygiène alimentaire, de diététique et de thérapeutique des maladies de l'estomac et des organes digestifs.

Au point de vue professionnel, il ne comprend pas la scission que certains veulent faire entre officiels et praticiens. Membre du Syndicat médical de Paris, il est très assidu aux séances du conseil, où il s'occupe principalement de la répression de l'exercice illégal de la médecine.

Et, pour terminer, souhaitons-lui d'aller un jour, lui aussi, prendre place dans une Maison bien connue, de façon à pouvoir faire route, bras-dessus, bras-dessous, avec ses deux illustres co-locataire actuels. Mais sa *barbe est claire* encore. (Il ne porte que la moustache!)

SIROP " ROCHE "

AU THIOCOL



Sancho Pança : — « Chasse-vent?... Non!... CHASSE-PLATS! »

Biographie du Docteur Louis Ombrédanne

Né à Paris en 1871; externe en 1893; interne en 1895; aide d'anatomie en 1896; prosecteur en 1899; chirurgien des hôpitaux en 1902; agrégé de chirurgie en 1907. *Voilà pour ses titres.*

Assistant du Pr Nélaton de 1902 à 1908, à Saint-Louis et à Boucicaut; chef de service à l'hôpital provisoire d'enfants de Saint-Louis à partir de 1908. (Ancien interne du Pr Lannelongue, il s'était consacré de bonne heure à la chirurgie infantile). Actuellement chef de service de chirurgie infantile à l'hôpital Bretonneau. *Voilà pour ses services hospitaliers à l'Assistance publique.*

Cours de chirurgie infantile à la Faculté de Médecine (juin 1910); cours de chirurgie infantile dans le service du Pr Kirmisson (septembre 1910). *Voilà pour son enseignement.*

Les Autoplasties (2 vol. en collab. avec Nélaton): *Chirurgie des muscles, tendons, aponévroses* (in Le Dentu et Delbet); *Chirurgie des mâchoires* (in Le Dentu et Delbet); *Chirurgie du thorax et de l'abdomen* (in Gilbert et Fournier); *Etudes sur le Genu Valgum, sur la rupture du ligament rotulien* (Revue d'orthopédie); *Extension continue pour fractures de jambe* (Soc. de Chirurgie); *Etude expérimentale sur les fractures de l'astragale; Correction des gibbosités pottiques; Thoracotomie pour plaie du poumon; Un procédé nouveau d'orchidopexie*, etc. *Voilà pour ses publications scientifiques.*

Appareil pour l'anesthésie par l'éther; appareil pour le traitement des abcès froids; appareils de gymnastique orthopédique; appareils divers d'orthopédie. *Voilà pour ses créations instrumentales et mécaniques.*

Eh bien! devant ce bloc de titres chèrement acquis par un travail obstiné, de services rendus à la chirurgie hospitalière, de fonctions d'enseignement remplies, de publications scientifiques, de créations d'instruments ingénieux, qui oserait prétendre, sans affronter le ridicule, qu'il n'y a pas là, de la part d'un homme jeune, la manifestation d'un magnifique labeur, d'une très belle intelligence et d'une haute volonté?

Si je dis cela, c'est parce que je pense en ce moment et suis bien obligé de le dire, en face d'un certain courant de mentalité qui n'est pas au fond toujours sincère, que lorsqu'on envisage l'évolution de la cérébralité, de l'instruction et de l'expérience de certains hommes ayant puissamment travaillé dans le domaine intellectuel, on peut affirmer que l'égalité, tant prônée et convoitée par de mesquins esprits, n'existe pas. Elle ne sera jamais, pas plus que l'égalité physique, l'égalité de santé, l'égalité du travail, l'égalité de volonté, l'égalité des aptitudes. Elle ne sera jamais, soyons tranquilles, et tant mieux! et tant mieux pour le Progrès, dont la pensée reste pour nous, quoi qu'on en puisse dire et sourire, le seul et intéressant idéal planant au-dessus des dieux abolis et des croyances dispersées.

Je ne suis pas pour l'aplanissement, qui est trop souvent de l'aplatissement; pour le nivellement, qui est le néant de toute pensée, de tout effort et de toute création; c'est une théorie de fainéantise, de jalousie et d'impuissance, sous couleur hypocrite de bienfaisance sociale; l'égalité scientifique n'existe pas plus que l'égalité du travail et de l'intelligence et, par conséquent, l'égalité du résultat cérébral.

Aussi, en toute indépendante conscience, je dis que doivent être admirés, *selon l'équité*, ceux qui *font*, qui *créent*, qui *enfantent*, qui *parturient* la science. Car c'est grâce à eux que ses bienfaits grandissent et se répartissent incommensurablement et indéfiniment des plus grands aux plus humbles et que s'établit plus de lumière, plus de certitude, plus de vie saine et soulagée ou guérie... plus d'espoir aussi. Ombrédanne appartient à ceux-là.

En este mundo traidor todo es mentira ôes verdad.
Todo es segim el color del cristal con qué se mira

(Dans ce monde trompeur tout est mensonge ou tout est vérité, selon la couleur du miroir avec lequel on le regarde).

Ces deux vers du célèbre poète espagnol Espronceda expriment bien pourquoi l'entente n'est pas toujours cordiale entre des intelligences qui sont cependant ouvertes et qui, semble-t-il a-priori, devraient penser de même. C'est ainsi que l'on voit des gens qui passent pour avertis, mais que la situation honorifique déforme, qui ne peuvent par contre comprendre ou avouer que de vraies intelligences, de grands efforts, de grandes vertus sont volontairement ou routinièrement tenus à l'écart. Il est cependant de réelles forces intellectuelles, de savoir et d'habileté, inutilisées et soumises aux plus grandes difficultés de la lutte, parce que l'on ne veut pas, souvent par esprit de caste, il faut le dire, partager des services auxquels des maîtres ne suffisent pas; on assiste à ce spectacle ridicule de chirurgiens de réelle valeur à qui l'on ne donne pas l'occasion de développer leurs aptitudes à la période où ils peuvent produire et sont féconds et qui attendent un service dix et douze ans, ou d'autres chirurgiens qui n'auront même jamais l'espoir d'en avoir un.

Ce ne sont pas les travailleurs qui manquent, ce sont les champs de travail; ce sont même pas les champs de travail qui font défaut, ce sont les droits d'entrée dans les terrains de chasse chirurgicale réservée soumis ainsi à la jachère. Aussi est-ce une honte pour des hommes de laisser, par orgueil et avarice restrictifs, se morfondre d'autres hommes vigoureux, intelligents et instruits, tandis qu'ils s'abandonnent au prélassement béat des prébendes encensées par les thuriféraires. Et l'on préfère, quant au domaine qui m'intéresse ici, le sabotage chirurgical par des mains tombées en désuétude que l'apport nouveau de science, d'intelligence et de dévouement, par des hommes nouveaux et jeunes!

Ombrédanne a sû s'assouplir, pour entrer dans le moule bien étroit de l'unique statue intellectuelle que la Faculté a trop souvent coulée, à beaucoup d'exemplaires, pendant des générations et des temps périmés qui ne sont plus pareils au nôtre, qui voit s'ouvrir, à grandes ondes de lumière, les plus magnifiques horizons que la pensée humaine ait jamais vus et même osé concevoir. Mais, belle et solide matière de cérébralité, il a sû aussi et pu briser la vieille carapace crustacée que la Faculté offre, en les étouffant, à ses candidats cependant si riches de mentalités et d'aptitudes variées, d'intelligence splendide et de jeunesse exultante. Une fois libéré, le cerveau aéré et purgé des matières de concours (sont-elles ainsi bien coprolaliquement nommées!) il a su produire beaucoup, bien et utilement.



— « M'sieur, donnez-nous nos billes. »

Je me rappelle les jours d'Ecole pratique, où ruisselant de verbe, de sueur et de craie multicolore, je venais de m'efforcer de faire pénétrer la vérité anatomique dans les cerveaux, embués de digestion et d'amour, des jeunes étudiants sceptiques et rieurs : je pénétrais dans le cabinet du prosecteur et il m'arrivait de trouver Ombrédanne extasié comme un jeune Vésale devant un corps caverneux affalé et un testicule flaccide de cadavre et murmurant des paroles de haine contre la stupidité des concours organisés comme ils le sont. Il doit être apaisé maintenant que le succès a couronné sa répulsion vaincue.

Mon ami Ombrédanne a un nom curieux. Les superficiels pourraient y voir une signification d'inintellectualité : l'ombre de l'animal mégaloriculaire qui symbolise l'ignorance. Mais, heureusement, Ombrédanne a donné l'éclatante preuve du contraire. Je suis persuadé que son nom est d'origine espagnole et veut dire : l'Homme d'Anna (*Hombre de Ana*).

Quoiqu'il en soit, si, par certains côtés de son aspect physique, il peut nous apparaître comme une sorte de Don Quijote qui serait jeune et beau, par sa taille souple et élancée, ses grands cheveux noirs bouclés, ses yeux de gazelle que le travail aurait quelque peu frippés, ses lèvres un tantinet sensuelles, il évoque le type des grands favoris italiens de la Renaissance, aux pieds desquels les reines les plus puissantes se roulaient énamourées : je ne peux, pour ma part, le voir sans penser au Fabiano Fabiani de Marie Tudor.

Fils d'un médecin distingué, au puissant et beau masque romain, Ombrédanne est né dans le faubourg Saint-Antoine en 1871 : il faisait froid et faim, et Paris se présentait par le siège : je ne sais si Ombrédanne en fit autant, mais il est un enfant de ce faubourg populaire où ont toujours bouillonné les ferments révolutionnaires et où beaucoup de gaîté se mêla souvent à beaucoup d'héroïsme. Ombrédanne en a gardé une allure de grand gavroche aimant la vie, et je suis sûr qu'il ne pourra jamais être un pontife congelé dans son hermine.

Quand on résume une individualité, on l'aperçoit sous une note caractéristique. Ce qui fait la personnalité d'Ombrédanne c'est l'*ingéniosité*. Il est certain que son cerveau pense par lui-même, qu'il trouve de la subtance en lui-même, qu'il ne remue pas seulement les notions que lui ont apprises les autres ; il a l'esprit qui réfléchit, voit, invente : Ombrédanne est un esprit inventif.

Les nombreux appareils qu'il utilise dans son service, son appareil à éthérisation, qui s'est rapidement vulgarisé, en sont la preuve. Ombrédanne, en dehors des habituels instruments chirurgicaux, manie le marteau, l'enclume, la scie, la lime, le rabot, la varlope... et l'électricité. Mon voisin de chambre à l'Hôtel-Dieu en 1896, Ombrédanne avait, un jour de griserie de goût littéraire, troué les pupilles d'un portrait à moi en peinture, et, transformé par lui en Œdipe dernier siècle, je jetais par mes yeux crevés des torrents de lumière. Notre ami Cavasse en fut illuminé pour toute sa vie et alla, par la suite, à Cannes, contempler l'azur méditerranéen dont il ne peut plus se passer.

L'âme du chirurgien est ataviquement, je crois, celle d'un homme de sang et de carnage ; aussi recèle-t-elle parfois un peu de crudité endrapée de beaucoup de bonté. Doyen, paraît-il, pourchassait les chats à coup d'épée et rivalisait avec eux d'adresse et de souplesse ; De Martel s'est plu au tir des blanches colombes : j'ai vu Ombrédanne, dans le couloir de nos chambres à l'Hôtel-Dieu, tirer les chats bondissants à coups de pistolet : nous entendions parfois les balles siffler à nos oreilles et cela nous aguerrissait et nous donnait l'âme de Larrey sur les grands champs de bataille de l'Empire. L'amour raffiné est cruel ; l'habileté raffinée l'est aussi. Ombrédanne est maintenant assagi ; il soigne gentiment les petits enfants, redresse leur colonne et fixe leurs testicules. C'est aussi beau que de « fixer l'âme et le cœurs humains » comme disent, en posant, de présomptueux romanciers.

Ombrédanne a eu le bonheur d'avoir un maître, *un vrai*, qui l'a aidé, soutenu, encouragé, guidé comme un père intellectuel, ce qui est très rare. Bien des maîtres, honteux d'une fécondité et ne se voulant pas d'héritiers, portent clandestinement leurs élèves aux Enfants-Trouvés. J'ai vu, un jour d'agrégation, Nélaton juché au haut de l'amphithéâtre comme un aigle couvant anxieusement son aiglon et écoutant une leçon de son cher élève, précisément sur les tumeurs du testicule.

Ombrédanne a tout ce qu'il faut pour arriver au succès : en dehors de ses mérites fonciers, il a même «les qualités superficielles qui font réussir », comme disait Renan. Il est instruit, habile, et, qualité belle et rare : ingénieux ; de plus, il est bon et tendre pour les enfants malades qui l'aiment quand, selon l'admirable expression de mon ami Olivier Lenoir, lors de son allocution pour la remise de la médaille à notre excellent maître Segond : — « Sa force se penche sur leur faiblesse ».

On pourrait lui prédire le plus bel avenir, si l'avenir n'était déjà le présent pour lui, l'actuel moment où il est dans la plénitude de ses moyens et de son talent et, où, chirurgien d'enfants, il « enfante » par la science et dans la science... et aussi en bon père de famille !

Dr DARTIGUES,

Ex-chef de clinique gynécologique de la Faculté.

THIGÉNOL

" ROCHE "



POSTURAS ACADÉMICAS

Par le Docteur Julio Cortiguera

1. — Dr Lucas-Championnière 2 — Pr Hayem 3. Dr Roux

Biographie du Docteur Henri Claude

M. le Dr Henri Claude est né à Paris, le 31 mars 1869. Interne des hôpitaux de la promotion de 1893, c'est-à-dire à 23 ans, médaille d'or de 1897, docteur de la même année, il était médecin des hôpitaux en 1902, et agrégé en 1904. Carrière, on le voit, tout à fait régulière et normale.

Lauréat de la Faculté en 1896 (Prix Saintour), il fut nommé préparateur du Laboratoire du Pr Bouchard en 1898. Il est lauréat de l'Académie de Médecine (1897) et de l'Académie des Sciences (Prix Monthyon, 1901).

Membre des Sociétés de Neurologie et de Psychiâtrie et de la Société de Biologie, et spécialisé en Neurologie, il est expert auprès du Tribunal de la Seine. Il est titulaire d'un service à l'Hôpital Saint-Antoine depuis 1910.

En Juillet 1902, dans le laboratoire du Pr Bouchard, avec Desgrez et Balthazard, il fit le premier de ces *cours de vacances*, si en faveur, sur les méthodes des Laboratoires appliquées à la Clinique.

Comme agrégé, il est attaché à la chaire de clinique des maladies nerveuses, et a créé des cours complémentaires où il enseigne la pathologie nerveuse d'une façon pratique, en présentant des maladies et en discutant des diagnostics. C'est la *pathologie animée*, réclamée de tous côtés actuellement, et qui est l'auxiliaire rationnel de la vieille clinique française.

Comme suppléant du Pr Raymond, il a fait de nombreuses leçons à la Salpêtrière.

On lui doit un grand nombre de travaux. Voici les principaux : 1° Pour la pathologie expérimentale : tuberculose du foie et des voies biliaires; lésions nerveuses dues aux toxines (myélites, etc.) ; actions des toxines sur les reins, le foie (thèse de doctorat). — 2° Pour la physiologie pathologique : cryoscopie des urines ; chlorurie alimentaire ; toxicité urinaire ; emploi des rayons de Rontgen pour le diagnostic de la tuberculose (1898). — 3° En clinique : mémoires sur les glandes vasculaires, l'acromégalie, le gigantisme, les glandes à section interne chez les épileptiques et les nerveux, la myasthénie bulbo spinale, etc. — Ses publications et ses recherches spéciales sur la Neurologie sont nombreuses et considérables. Mentionnons ses études sur le Clonus du pied; les troubles de nutrition d'origine nerveuse; la pathogénie des crises épileptiques; l'hystérie; sur l'émotion et les états névropathiques ; la méningite séreuse; la sclérose en plaques; la poliomyélite ; les chorées persistantes ; les névrites alcooliques ; l'apraxie, etc., etc.

Il a publié des livres connus : *Les maladies du cervelet et de l'isthme de l'Encéphale* (Traité de Brouardel-Gilbert) ; une *Pathologie générale* avec Jean Camus ; *Les Maladies du Foie et des Reins*; un *Précis de Pathologie interne*. — Avec le Pr Raymond, il est Rédacteur en chef du journal spécial, *l'Encéphale*, pour la neuropathologie. — Comme on le voit, le Dr Claude est un travailleur, un clinicien émérite et un homme de laboratoire.

Il s'est, enfin, en dernier lieu, occupé des insuffisances glandulaires et, dans cette branche, est arrivé à démontrer que, chez un même individu, il peut exister une insuffisance *pluri-glandulaire*, dont le résultat, peu esthétique, est un portrait composite des diverses insuffisances déjà connues. C'est ce que démontre élégamment notre dessin. — C'est la régularité même ; chez lui, tout est règlé au chronomètre. Jamais le moindre à-coup. Il arrivera donc, dans un fauteuil : je veux dire à la chaire convoitée.





L'Eunuque : — « Nous ne comptons plus, ma vieille !... Il n'a d'yeux que pour lui ! »

Biographie du Docteur Joseph Castaigne

Né dans le département de la Charente, le 27 février 1871, et appartenant à une famille qui avait déjà fourni six générations de médecins ayant tous exercé leur profession dans leur petit village de Bassac, où ils donnèrent, pendant trois siècles, l'exemple le plus complet du dévouement professionnel, Joseph Castaigne vint, à son tour, faire ses études médicales d'abord à Bordeaux, puis à Paris, avec la ferme intention de continuer la tradition familiale sur les bords de la Charente où il avait passé sa jeunesse.

Mais la Faculté de Bordeaux lui décerna d'abord ses plus hautes récompenses; à Paris, il fut reçu interne dans un rang très brillant et, dès le début de son internat, il se *voua au bleu...* de méthylène; à partir de ce moment, il ne connut que des succès : successivement lauréat de la Faculté et de l'Académie, médaille d'or des hôpitaux, moniteur d'anatomie pathologique, chef de Laboratoire à la Faculté, et enfin, au cours de la même année (1907), médecin des hôpitaux et agrégé, le premier de sa promotion.

Son exposé de titres à cette époque, ne relatait pas moins de 300 travaux personnels, dont, en particulier, ceux qui concernent la pathologie hépatique et rénale constituent un ensemble très important, et les doctrines qui y sont soutenues font, à l'heure actuelle, autorité en la matière. Il n'y a, d'ailleurs, qu'à lire son *Traité des maladies des reins* et son *Traité des maladies du foie et des voies biliaires* pour constater le grand nombre des descriptions nouvelles qui lui appartiennent en propre, et se rendre compte de la clarté avec laquelle il a su mettre en lumière des faits qui, auparavant, paraissaient très embrouillés. Ces deux énormes livres, dont le dernier, qui a plus de 800 pages, vient de paraître l'an passé, sont loin de résumer tout son effort médical : aucune partie de la pathologie interne et de la thérapeutique ne le laisse indifférent, et ses travaux sur la pathologie gastrique (en particulier le remarquable rapport sur l'ulcère de l'estomac — *Congrès de Médecine* 1907); ses recherches sur le traitement de la tuberculose, qu'il continue avec suite et méthode depuis trois ans et où il a déjà recueilli des résultats du plus haut intérêt; ses travaux de pathologie médico-chirurgicale, entrepris de concert avec plusieurs chirurgiens de ses amis, constituent un ensemble de recherches de la plus haute portée qui suffiraient à remplir une vie très active.

Et cependant, si nous arrêtions là sa biographie, nous n'aurions pas mis en lumière le trait peut être le plus fondamental de la personnalité de Joseph Castaigne : sa caractéristique est d'aimer l'enseignement médical et d'y consacrer toutes ses forces. Avant d'avoir ses titres officiels définitifs, il dirigea une conférence d'internat où déjà il faisait montre des qualités didactiques qu'il possède au plus haut point. Depuis qu'il est agrégé, il a montré comment il comprenait ses devoirs d'Enseigneur officiel, en cherchant à mettre en œuvre par lui-même les trois modes d'enseignements qui peuvent être utiles aux médecins : la parole, le journal et le livre.

Il suffit d'être entré au grand amphithéâtre de la Faculté, un jour où il fait ses conférences, pour apprécier l'ardeur qu'il apporte dans son enseignement oral qu'il cherche toujours à rendre pratique et à mettre à la portée de ses auditeurs : on peut, d'ailleurs être assuré qu'il y réussit, rien qu'à voir l'attention soutenue des élèves toujours de plus en plus assidus à le suivre.

Mais il comprit vite que si l'on peut être utile en apportant la bonne parole aux *étudiants* studieux, il serait encore plus important, peut-être, de pouvoir tenir au courant des progrès de notre art les *médecins* qui ont terminé leurs études depuis plusieurs années déjà et qui, restés désireux de s'instruire, le peuvent difficilement, étant éloignés des Facultés et des hôpitaux. C'est à ces médecins qu'a pensé Castaigne, en fondant le *Journal Médical Français* qui, chaque mois, met au point une des questions d'actualité médicale susceptible d'intéresser particulièrement le praticien. Dans cette œuvre d'enseignement médical professionnel, il intervient personnellement en choisissant le sujet qui lui paraît le plus apte à être utile; en sollicitant les collaborateurs qui lui paraissent particulièrement désignés pour traiter les différentes questions qui s'y rapportent; et en montrant lui-même, dans des causeries très personnelles, l'intérêt pratique du sujet choisi. On ne saurait donc trop remercier et féliciter en même temps le jeune maître de l'effort considérable qu'il a été obligé de donner, pour mener à bien cette entreprise nouvelle et originale d'enseignement médical, appréciée d'ailleurs universellement comme elle le méritait.

Mais l'enseignement par la parole et le journal serait insuffisant s'il n'était complété par l'enseignement par le livre, dont le but peut être double : d'une part, il faut que, dans certains ouvrages, on trouve exposée complètement toute l'histoire des maladies au point de vue scientifique et pratique; d'autre part, il serait utile que, dans une autre série de livres, le praticien puisse trouver groupées toutes les notions indispensables pour porter un diagnostic et instituer un traitement.

Castaigne a senti la nécessité de compléter son enseignement par ces deux ordres de livres : avec ses maîtres Debove et Achard, il s'occupe de mener à bien le *Manuel de Pathologie interne*, où il a publié les maladies du foie et celles des reins dont nous parlions tout à l'heure: dans ces livres, l'étudiant et le médecin puisent les connaissances générales qui sont indispensables pour comprendre ce que sont les maladies qu'ils sont appelés à soigner.

Mais, à ce premier mode d'enseignement par le livre, il a voulu ajouter aussi le second, qui lui paraît indispensable, et c'est ainsi qu'il a été amené à concevoir le *Livre du Médecin*, dont il spécifie le but en disant qu'il espère que ceux qui s'en inspireront — *connaissant mieux et aimant davantage leur métier de médecin — seront mieux armés dans la lutte qu'ils doivent entreprendre contre la maladie.* Si ce programme est rempli de la façon annoncée, cette nouvelle partie de l'enseignement du docteur Castaigne sera encore plus utile et plus appréciée que les précédentes.

Dans cette tâche qu'il s'est proposée d'apprendre aux jeunes gens leur métier de médecin, il apporte non seulement les qualités didactiques que nous venons de signaler, mais encore une conception très haute et très digne des devoirs du médecin, qu'il doit sans doute à sa longue hérédité médicale. Bon pour ses malades; affable pour ses confrères qui trouvent toujours auprès de lui l'accueil le plus sympathique; dévoué à ses élèves qui ont un culte pour lui, il sait défendre avec énergie ses amis et ses idées. A un moment où l'on a, de plus en plus, l'horreur des responsabilités, il est de ceux, — nombreux encore, fort heureusement —, qui ont su se tracer dans la vie une ligne de conduite dont rien ne saurait les faire dévier, une fois qu'ils ont conscience que tel est leur *Devoir*.

Nous ne voulons pas faire de prophéties faciles, en disant quels honneurs l'avenir réserve à Joseph Castaigne; mais ce que nous pouvons affirmer, dès maintenant, c'est qu'il est de ceux dont l'effort couronné de succès est apprécié par tous; de ceux également dont on s'honore grandement d'être l'élève et l'ami.

Dr F.-X. Gouraud.

SIROP " ROCHE "

AU THIOCOL



— « Encore un que nous allons passer au bleu. »

Biographie du Docteur Paul Lequeux

— « Lequeux, taisez-vous, insupportable bavard ! » — « Mais M'sieur... » — « Taisez-vous, ou plutôt, sortez sur-le-champ. » C'est en ces termes que, chaque jour, le jeune Paul Lequeux était interpellé par le « pion » chargé d'assurer la discipline à l'étude.

Si bien que, considéré comme incorrigible, il fut expulsé du collège qu'il fréquentait ; et, de guerre lasse, sa famille l'expédia en Angleterre où la sévérité, dit-on, est plus dure, où l'autorité pèse plus lourdement sur les élèves indociles.

De Lequeux, véritable pur-sang français, l'Angleterre n'eut point raison. Après deux ans de séjour, il en revint indompté, si indompté, que, deux fois encore, il fut exclu des établissements qui avaient bien voulu l'accueillir. Il était terrible, en vérité, ce bel enfant blond, dont les traits rappelaient étonnamment le Saint-Jean-Baptiste de Murillo, couvrant de ses caresses attendries une brebis timide et innocente.

Mais, il devait s'assagir. — Admis dans un collège qui, d'ailleurs, aurait été le dernier, il en sortit — sans être, cette fois, expulsé — muni des diplômes que ses parents ambitionnaient pour lui. Il avait, presque brillamment, rattrapé le temps perdu. C'est que le bougre, loin d'être une bête, avait le travail prodigieusement facile.

Quand il fallut chosir une carrière, il opta pour la Médecine et, par un phénomène assez curieux, mais fréquemment observé, il devint un étudiant sérieux, marqué pour les succès. Il n'est pas rare, en effet, de voir les plus brillants élèves des Lycées devenir des « ratés » de la vie, et d'autres, qui, inversement, semblaient tout désignés comme « fruits secs », se créer une situation fort enviable. Lequeux est de ces derniers, et je suis sûr de ne pas être démenti par ses maitres Auvard, Pozzi et Bar, si j'affirme qu'il fut un excellent interne.

Quand, pour lui, le moment fut venu de songer au clinicat, il hésita longtemps. — Car son esprit d'autrefois s'était singulièrement modifié. Il était devenu inquiet, tourmenté. Le chef de clinique obstétricale devant « *résider* » à Tarnier, il craignit le réveil de son aversion premiere pour la *mise en cage*. Il douta de lui-même, eut peur de ses faiblesses, et, tant sa droiture est grande, réfléchit longuement avant de concourir. Il se décida enfin. Ce fut heureux, car le professeur Bar eut, en lui, un collaborateur ponctuellement dévoué. Les malades le prisaient fort. On peut voir, du reste, de quelle sollicitude il les entoure. Une opérée a-t-elle 37.6 il devient soucieux. A 38, le désespoir s'allume. Au moindre gaz se présentant *en transverse*, il se dit abandonné du Ciel. C'est alors qu'il fit des travaux très remarqués sur le traitement de l'éclampsie par le sérum de chèvre, sur les crises génitales du nouveau-né, etc. Puis vint le concours d'agrégation, en 1910.

Il a trente-cinq ans, il y prend part et s'y distingue. Sa leçon sur les « psychoses puerpérales » fut impressionnante par l'éloquence et la clarté. Sa description fut si précise, si vécue, que le jury songea, un instant, à l'interner. Mais il se ravisa bien vite et en fit un brillant agrégé dont le cours fut, dès cette année, très fréquenté. Un autre jury lui confèrera bientôt, j'espère, un nouveau titre dont il sera parfaitement digne. Car c'est un accoucheur très habile, doué, lui aussi, d'un véritable tempérament chirurgical.

De plus — ce qui ne gâte rien — Lequeux est élégant de la barbe aux chaussures. Elégance congénitale, élégance acquise. Ses vêtements sentent le grand faiseur et la coupe en est irréprochable. Pour ses pardessus, il adopte souvent la forme redingote, qui fait valoir sa taille réellement bien prise, et il faut reconnaitre que ce vêtement, dans lequel je paraîtrais assurément ridicule, lui sied à merveille. Son linge est blanchi à Londres évidemment. Mais, chose singulière et inattendue, il ne se chausse ni à Paris, ni en Amérique : C'est à Marseille que son bottier demeure. Pourquoi ? Je vais vous le conter.

Chacun sait quel est l'entêtement de cette variété d'artisans. Vous aurez beau affirmer énergiquement votre désir, vous n'obtiendrez jamais une chaussure dans laquelle votre pied ne sera point cruellement comprimé. Or, si ce fournisseur imprudent habitait sur les lieux, et si, d'aventure, Lequeux se rendait chez lui, amené par la douleur, que se passerait-il, justes dieux ! Ce gentleman, habituellement si distingué, déchainerait, sans retenue, sa colère et accablerait le malheureux. Malgré qu'il soit né à Versailles, ville essentiellement aristocratique où, depuis le Grand Roi, fleurissent les bonnes manières, Lequeux « gueule » comme un putois, si j'ose dire. Aussi se méfie-t-il des emportements que pourrait provoquer une légère modification dans l'état hygrométrique de l'air et il a exilé son bottier. Dès lors, si quelque durillon implacable le torture, il tonitrue dans le vide. Puis, il prend sa plume acerbe qu'il trempe dans une solution concentrée de chlorure de zinc, et c'est à la Poste qu'il confie ses invectives.

S'il en avait le loisir, il sauterait dans le rapide pour apaiser son ressentiment et aussi pour obéir à une de ses grandes passions. Comme beaucoup de ses contemporains, Lequeux aime les voyages. Il les aime au point de rechercher l'illusion du départ, en faisant aux gares, certains jours, de fréquentes visites. Là, il se grise de l'agitation enfiévrée de ceux qui s'enfuient. Il regarde, il admire les puissantes machines et s'imprègne à plaisir de cetté épaisse fumée qu'elle crachent à profusion. Les fortes odeurs de combustion l'attirent et c'est pourquoi, sans doute, ses pipes puent horriblement. Donnez-lui le fourneau le plus dur, le plus réfractaire : il le brûle en deux heures. Le lendemain, il empoisonne. Et Lequeux n'en conviendra pas.

C'est qu'il a l'odorat aussi peu subtil que l'oreille. Il n'est pas plus détestable musicien. Pour lui, il n'existe qu'un seul génie : Reyer. Qu'il entende les ouragans de Wagner, les sonorités pénétrantes de Berlioz ou quelque sirupeuse mélodie, tout cela est dans Sigurd. Cette œuvre, réellement magistrale d'ailleurs, résume tout à ses yeux. C'est une synthèse.

Mais, s'il lui prend fantaisie de vous en détailler les beautés, fuyez, je vous en conjure, au plus vite. Il n'est pas au monde de voix plus fausse, plus lamentable que la sienne. Ah ! vous pouvez être sûrs que par les périodes de sécheresse brûlante et inaccoutumée, observées au cours de cet été, Lequeux n'a pas chanté... Peut-être a-t-il ses tristesses ? Peut-être aussi craint-il les protestations de ses bêtes ? ?

Car, excellent au demeurant, il adore les bêtes. Il élève quelques centaines de souris et possède deux chiennes de prix, deux griffonnes de Bruxelles, dont l'une est de toute petite taille, et l'autre, lilliputienne, est difficilement visible à la loupe. Toutes deux, gâtées à l'excès, règnent en souveraines dans un somptueux appartement où les tentures et les meubles, dignes de Guimet ou de Cluny, démontrent que Lequeux, nonobstant son insuffisance musicale, possède les qualités d'un véritable artiste.

Aussi, tout compte fait, c'est un sympathique au plus haut point. On oublie ses pipes, on oublie sa voix, et l'on retient sa franchise et sa bonté. — Ses amis l'aiment et l'estiment : Ils ont grandement raison. — Ses clientes l'adorent : Elles ont bon goût.

Dr L. Chapon.

SIROP " ROCHE "

AU THIOCOL



L'Infirmière (scandalisée) : — « Oh! Docteur!... C'est Madame qui accouche et c'est vous qui gueulez! »

Biographie du Docteur Louis Funck-Brentano

Le Dr Louis Funck-rentano est né en 1867, à Luxembourg (Grand-Duché de Luxembourg). Il est le fils de Théophile Funck-Brentano, l'éminent philosophe, ce « preux de la pensée » dont Albert Sorel a dit éloquemment la conduite héroïque pendant la guerre de 1870 : — « C'est en 1870, à Tours, que je l'ai connu. Il rendit alors des services qui furent jugés d'ordre supérieur. On voulut l'en récompenser ; il ne voulut entendre parler que d'une récompense : son admission dans la cité française, la cité envahie, la cité blessée. » Cette admission lui fut accordée par un décret en date du 29 décembre 1870.

Louis Funck-Brentano est le frère de Frantz Funck-Brentano, l'historien de la *Bastille et du Drame des Poisons*.

Il fit ses classes à l'Ecole alsacienne, aux côtés des fils de Farabeuf, l'éminent anatomiste dont il devait devenir l'élève. Dans le milieu patriotique où il se trouvait, le jeune Funck — et cela ne vous étonnera point — s'était senti d'abord attiré vers la carrière militaire. Dès la classe de cinquième, n'était-il point déjà à la tête d'un journal, intitulé *la Revanche*, qui tirait à... 20 exemplaires !

Il lâcha cependant Saint-Cyr pour la médecine et, dès le début de ses études, il fut accueilli par le Pr Farabeuf. Il travailla plusieurs années dans le laboratoire de ce « maître anatomiste ». C'est par lui qu'il fut mis en relation avec le Pr Pinard, qui devint dès lors son guide et qui devait décider de son avenir.

Reçu interne des hôpitaux en 1894, Louis Funck-Brentano, fut successivement l'élève de Charles Nélaton, de Gérard Marchant, de Lucas-Championnière, de Rendu, de Champetier de Ribes : internat « panaché », comme on le voit, qui devait meubler son cerveau des plus solides notions de chirurgie, de médecine générale et d'accouchement.

En 1898, il reprit la question encore peu connue « des grossesses utérines survenant après la grossesse extra-utérine » et en fit l'objet de sa thèse inaugurale, à laquelle la Faculté de Médecine décerna sa plus haute récompense : la médaille d'argent. La même année, il devint chef de clinique du Pr Pinard et entra ainsi à la clinique Baudelocque, où il remplit ensuite les fonctions de chef de laboratoire de 1899 à 1903 et où il resta comme répétiteur jusqu'à sa nomination d'accoucheur des hôpitaux, en 1907.

Secrétaire de la *Revue d'Obstétrique et de Pédiatrie* de 1898 à 1903, il y publia des études sur les « Causes de la rupture utérine », la « Phlegmatia alba dolens puerpérale », la « Hernie diaphragmatique congénitale », etc.

Il est, d'autre part, l'auteur de nombreuses communications à l'Académie de Médecine, à la Société Anatomique et à la Société d'obstétrique, de gynécologie et de pédiatrie de Paris. Pour ne citer que les principales, nous mentionnerons ses études sur le « Thrombus superficiel et pédiculé du vagin », les « Tumeurs bénignes du Placenta », la « Pyélonéphrite gravidique », l' « Inversion utérine », etc.

Le Dr Funck-Brentano est un des trois experts d'accouchement près le Tribunal civil de la Seine.

Pendant trois ans, il a rempli les fonctions d'assistant à la Maternité de l'hôpital Saint-Antoine, où il partageait, avec le Dr Doléris la lourde tâche d'assurer un des services les plus actifs de Paris.

Louis Funck-Brentano conserve, dans l'exercice de sa profession, les nobles traditions de science et de conscience que lui ont léguées ses maîtres et qu'exaltait si fort le regretté professeur Brouardel dont il est devenu le neveu par son mariage. Il a gardé l'empreinte de Farabeuf, cet enseigneur de premier ordre. Très goûté des élèves, il sait enseigner et l'on ne peut que regretter qu'il ne fasse partie du corps des agrégés : La Faculté aurait eu en lui une excellente recrue !

Adroit des mains comme de son cerveau, Funck-Brentano excelle dans la chirurgie gynécologique.

Pourvu d'une grosse clientèle, il est adoré de ses clients ; il sait si bien trouver le mot qui console et le remède qui soulage ; il est si doux et si patient, cet amateur « enragé » des matches de boxe !

Voilà ce qu'est l'accoucheur des hôpitaux. Quant à l'homme, élancé, bien pris dans sa taille, les traits fins, les yeux francs et pleins d'intelligence, il est le « grand sympathique » lui-même, l'ami sûr et dévoué.

C'est un passionné de dessins et de peintures dont il a su réunir, dans son luxueux appartement du boulevard Raspail, une collection des plus intéressantes. Funck-Brentano est un électique, et l'on peut admirer chez lui, à côté de fines esquisses du xviiie siècle, des œuvres de nos plus hardis impressionnistes.

Dr A. M.

Pantopon " Roche "

remplace

l'Opium et la Morphine



La Petite Dame : — « Tu vois, petit garnement, dans quel état tu as mis mon pauvre Père Inée. »

Biographie du Docteur Albert Mouchet

Le Dr Albert Mouchet est né à Sens, *Urbs antiqua Senonum*, le siège du primat des Gaules, à deux pas de Saint-Etienne, la belle cathérale où l'on peut contempler la tête de Jean du Cogno, en attendant d'admirer dans le trésor la chasuble de Thomas Becquet et le doigt de Saint-Loup.

Tout comme Aristide Bruant, le jeune Mouchet usa ses fonds de culotte sur les bancs du lycée de Sens. Sage, studieux, ponctuel, on le voyait chaque année revenir de la distribution des prix, la tête couronnée de lauriers et les bras surchargés de livres aux reliures écarlates.

Fils d'Alphonse Mouchet qui, après avoir été, comme interne à Paris, l'élève des Gosselin, des Tillaux, des Périer, avait su conquérir à Sens une très belle situation chirurgicale, devenant chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre correspondant de la Société de Chirurgie et de l'Académie de Médecine, le jeune Albert Mouchet devait tout naturellement se sentir entraîné du côté des études médicales.

Il vint donc à Paris, où l'appelait une carrière brillante. Premier à l'externat, premier à l'internat, il fut l'élève des Prs Duplay, Berger, Lannelongue, Le Dentu. Dès le début de son internat, son activité se traduisait par de nombreuses publications à la Société Anatomique et par un important travail fait en collaboration avec Pierre Delbet sur la *Rectite hypertrophique proliférante et sténosante*.

Sa thèse de doctorat de 1898, sur les *fractures de l'extrémité inférieure de l'humérus chez l'enfant*, avec radiographies, écrite d'après cent observations personnelles minutieusement étudiées, est un travail considérable qui a fait époque et que sont obligés de consulter tous ceux qui s'occupent de cette question. Elle a valu à son auteur la médaille d'argent de la Faculté, le prix Laborie de la Société de chirurgie et une mention de l'Académie de médecine.

Chef de clinique des Prs Le Dentu et Berger, Albert Mouchet fut nommé premier au concours de chirurgiens des hôpitaux en 1908.

Je n'énumérerai pas les innombrables publications faites par lui. Le plus grand nombre a trait aux affections osseuses ou articulaires, aux malformations congénitales dont il a vu beaucoup de cas aux côtés de Broca et de Villemin, quand il était leur assistant. Il est un des premiers en France à avoir signalé la « coxa vara congénitale » et la « scoliose congénitale ».

Les fractures du coude n'ont plus de secret pour lui ! Depuis 1898, tant à l'hôpital qu'en ville, sa statistique s'est prodigieusement enrichie et il a acquis sur cette question une compétence indiscutable que tous se plaisent à reconnaître.

Expert près le Tribunal civil de la Seine, brillant rédacteur au *Paris Médical*, Albert Mouchet dirige actuellement le service de la consultation de chirurgie à l'hôpital Saint-Louis.

Il est, de plus, membre de la Société Internationale de Chirurgie, de la Société de Pédiatrie, de la Société allemande d'Orthopédie et d'un grand nombre d'autres Sociétés que nous renonçons à énumérer, mais aux séances desquelles notre ami trouve toujours moyen d'assister, car sa caractéristique est l'activité : sa parole, son geste, toute sa personne respire la vie et le mouvement. Il se dépense sans compter. A-t-il quelque chose à vous dire ? Il est chez vous. Communique-t-on un cas qui l'intéresse à Berlin ? Il va y prendre la parole ! Et cette activité ne se manifeste pas seulement dans le domaine de la médecine ; fin connaisseur, il s'entoure d'œuvres d'art choisies avec le goût le plus sûr. C'est un méticuleux ; aucun détail ne lui est indifférent, et n'ayant pas pu trouver un appartement réunissant tous ses desiderata, il se le fait construire et dirige les travaux d'architecture, comme il conduit ses opérations, avec le même souci de la forme et la même minutie.

Il aime à faire lui-même ce à quoi il tient réellement et n'a pas voulu laisser à un autre le soin d'opérer le même jour ses deux enfants de l'appendicite.

Albert Mouchet est une nature droite et loyale. Toujours prêt à rendre service, il aime ses amis et est adoré de ces derniers.

Dr L. F.-B.





Le Gavroche : — « Au moins, je vais pouvoir *lever le coude*, comme papa. »

Biographie du Docteur Ange Guépin

Dans l'étonnante transformation de la pathologie génito-urinaire, que ses travaux contribuèrent tant à provoquer, le nom de Guépin restera plus particulièrement attaché au traitement des maladies de la prostate. N'est-ce point de 1894, c'est-à-dire de l'apparition de son ouvrage sur *les glandes de l'urètre*, que date la ruine des idées classiques, sur l'anatomie normale et la physiologie de cette glande, sur l'anatomie pathologique, l'étiologie et surtout le traitement de l'hypertrophie prostatique sénile? N'est-ce point aussi à cette époque que furent établis les rapports des prostatites, avec l'hypertrophie, de l'hypertrophie et des prostatites avec le cancer glandulaire, la curabilité de l'hypertrophie au début, etc., que se répandit cette méthode thérapeutique, dont le succès devait justifier la diffusion mondiale et expliquer ainsi les abus : *le massage de la prostate* que Guépin, à la suite de son maître Reliquet, appelait d'abord : compression digitale prostato-vésiculaire?

De multiples mémoires à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine, plusieurs gros volumes, tels *les Œuvres complètes de Reliquet* (5 vol.), d'incessantes publications dans les journaux, les thèses de doctorat de ses élèves, son enseignement oral à l'Ecole Pratique de la Faculté, démontraient le bien fondé de ses opinions, notamment sur les *fausses cystites* si fréquentes tandis que la cystite vraie est si rare, sur les *rétrécissements congénitaux* et *spasmodiques* de l'urètre, le *rhumatisme blennorragique* et *génital*, l'*albuminurie d'origine prostatique*. Il est impossible de songer même à une simple énumération des questions nouvelles étudiées par lui ; mais comment oublier *les lois des réflexes urinaires* (dites : lois de Reliquet), la *séméiologie du suc prostatique*, les *causes générales des prostatites*, l'*étiologie des calculs de la vessie* dont les conclusions, après plusieurs années de lutte, sont aujourd'hui généralement adoptées. Guépin a eu la joie, qu'il ne dissimule point, de voir ses idées admises peu à peu par ceux-là mêmes qui les avaient combattues à l'origine. Il n'en est plus une seule qui n'ait fait son chemin ; cette constatation lui suffit et le récompense largement de ses peines.

Originaire de Bretagne (Nantes), où son nom est connu de tous, arrivant à Paris, en 1888, pour terminer ses études médicales, Ange Guépin devenait aussitôt l'assistant, puis le collaborateur du célèbre spécialiste Reliquet, l'inventeur du lithotriteur qui, depuis trente ans, est dans toutes les mains. Interne-lauréat des Hôpitaux de Paris, en 1891 et, en même temps, élève éphémère de l'Ecole Vétérinaire d'Alfort, il succédait en 1894 à Reliquet, mort prématurément, et recueillait sa clientèle. Ses titres scientifiques, sa pratique de six années de spécialité génito-urinaire, lui assuraient, dès ses débuts, de nombreux consultants français et étrangers et une grande activité opératoire. Aussi, tout entier à ses recherches scientifiques et à ses clients, négligeait-il, peut-être trop, le soin de sa popularité, ignorait-il les rivalités d'écoles et les mesquines querelles personnelles qui ont parfois divisé les médecins. Cependant la croix de la Légion d'honneur venait promptement donner à ses travaux la consécration officielle. Dans le service des Voies Urinaires de l'hôpital Péan, qu'il dirige depuis 1902, il accueille tous les chercheurs avec cordialité, leur fournit volontiers des documents et leur prodigue un enseignement désintéressé de tous les instants dont beaucoup de thèses reflètent l'originalité ; car Guépin est un semeur d'idées. Tous ses articles de journaux, dont la liste s'allonge chaque jour, toutes ses communications aux Sociétés Savantes marquent un progrès et tendent à avoir une portée pratique ; il veut rester avant tout un praticien ; et s'il a touché à l'anatomie, à l'anatomie pathologique, à la bactériologie (on sait avec quels résultats) c'est pour les mettre au service de la clinique. Elève de Charcot, grâce à Joffroy dont il fut l'interne à la Salpêtrière, et de Lucas-Championnière, il se défend de n'être qu'un chirurgien spécialiste dans les voies urinaires. Il a la prétention de voir les choses de plus haut et de n'être étranger à rien de ce qui fait le médecin.

Les rares loisirs que lui laissent la clientèle, ses opérations et son enseignement sont consacrés à l'Art, dont il apprécie toutes les manifestations. Quelques amis éprouvés constituent ses seules fréquentations. Et, au moment des vacances, il retourne dans sa chère Bretagne, dont il s'efforce de transformer les rochers arides en champs et en forêts verdoyantes, au milieu de ses compatriotes, aussi entêtés, aussi idéalistes, aussi dévoués que lui-même à leur sol et à leurs ambitions de progrès scientifique et social.

THIGÉNOL
" ROCHE."



RÉPARATION GÉNITALE

LE MANNEKENPIS : — « *Pour une fois, sais-tu, monsieur,* maintenant que *tu* m'as remis en état, je puis aussi participer *sur* l'Exposition de Bruxelles. »

Biographie du Docteur Edouard Enriquez

Edouard Enriquez est venu à Paris par le chemin des écoliers : Né à Smyrne, le 17 janvier 1865, il quitta de bonne heure la Turquie, pour commencer ses études à Genève et les finir à Paris, au Collège Sainte-Barbe, où il conquit ses premiers lauriers.

Interne en 1888, il a laissé, dans les fastes de Bicêtre et autres lieux, le souvenir d'un sportsman émérite et d'un économe somptueux. Mais il visait à mieux qu'enrichir les bookmakers.

Docteur en 1892, il est honoré d'un prix par l'Académie de Médecine, pour sa remarquable thèse sur *l'Etude bactériologique des néphrites infectieuses*. De 1892 à 1900 il publie, soit seul, soit en collaboration avec son ami Hallion ou son maître Gilbert Ballet, toute une série de travaux, aujourd'hui classiques, sur les *effets de la toxine diphtérique*, — sur *la secrétine*, — sur *la physiologie et la pathologie du corps thyroïde*, — sur le *traitement du goître par le sérum de cheval éthyroïdé*, etc., — et connut, de ce fait, plusieurs fois les faveurs de l'Académie.

Nommé, en 1901, médecin des hôpitaux, il est chevalier de la Légion d'honneur en 1904.

Dilettante de la bonne chère, gastronome réputé — tout comme nos amis Brindeau et Descoust dont le *Rictus* s'est occupé cet été, — doué d'un estomac robuste, ses instincts compatissants devaient l'incliner vers tous ceux, si nombreux hélas ! auxquels la nature avare a parcimonieusement mesuré les capacités digestives. Il n'y faillit point. Depuis 1900, le Dr Edouard Enriquez s'est adonné plus spécialement aux études sur le tube digestif.

Un des premiers, il a su voir et montrer toute la valeur et les enseignements de la Méthode radioscopique appliquée à cette branche de la science médicale. Ses études sur la *dilatation et la ptose de l'estomac*, *le traitement de la ptose stomacale par la pelote pneumatique hypsogastrique*, sur *l'atonie gastrique*, sont le fruit de son expérience déjà longue de la Radiologie de l'estomac.

En 1909 il a publié, en collaboration avec ses collègues des hôpitaux Bergé, Lamy et Laffite, un *Traite de médecine* en quatre volumes, dont on sait la rapide fortune. On y trouve, entre autres, sur l'appendicite, les dyspepsies, la radioscopie gastrique, la dilatation d'estomac, des pages fort intéressantes où se trouve condensé son enseignement hospitalier, si vivant. A la fois didactique et pratique, son livre s'adresse autant au Praticien qu'à l'Etudiant, et ce n'est pas son moindre mérite.

Le maitre, par ailleurs, n'est pas moins apprécié que son œuvre.

On a dit de lui, après un de ces dîners où les internes se complaisent à inviter leurs chefs, leurs anciens « arrivés » : — « Au moins, voilà un chic patron ! »

C'est qu'aussi bien, à ces agapes où, malgré 93, persiste le sentiment de l'inégalité, c'est lui dont la bonne humeur et la cordialité savent mettre tout le monde à l'aise et donner le ton familier qui fait le charme de ces réunions.

Mais c'est un « chic patron » ailleurs, et surtout au lit du malade. Son enseignement alerte, pittoresque, est toujours essentiellement pratique et bien fait pour séduire tous ceux qui ne se payent pas de mots. Loin de chercher à donner aux « jeunes » le sentiment de l'infaillibilité du chef, il sait « se jeter à l'eau » à l'occasion d'un diagnostic délicat, ce qui est une qualité ; il sait, d'ailleurs, fort habilement « se repêcher », ce qui en est une autre et point négligeable !

C'est un « chic patron » enfin, parce qu'il sait être le Maitre, tout en devenant l'Ami, et, pour lui, la Famille médicale n'est pas un vain symbole. Ce n'est pas là une des moindres raisons qui lui conquièrent l'affection de ses élèves, les plus jeunes comme les plus âgés.

La bonté qu'il témoigne à ses élèves est celle aussi qui le fait aimer de ses malades, pauvres ou riches ; car s'il sait « bien soigner », il sait mieux encore dire les bonnes paroles qui relèvent le courage et font renaitre l'espoir.

C'est un maitre qui fait aimer la Médecine en se faisant aimer.

Dr G. D.





Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Biographie du Docteur Aristide Malherbe

Chez lui, l'homme du monde est séduisant, élégant, causeur spirituel, légèrement sceptique, mais nullement blasé.

Une abondante chevelure argentée, que divise par le milieu une raie impeccable, encadre un visage jeune aux traits fins et distingués. Le front est ouvert, intelligent ; au repos, l'œil est caressant et légèrement voilé.

L'abord est froid ; l'aspect anglo-saxon, sur lequel il se laisse volontiers taquiner, s'accuse encore par une moustache coupée à l'américaine.

Qu'une question de science ardue intéresse son intelligence toujours en éveil, sa parole devient facile, d'une précision et d'une clarté remarquables.

Devant la maladie, le danger, son dévouement est inlassable : Sa nature énergique aime la lutte ; il ne craint ni la fatigue physique ni la haute tension morale si exténuantes aux faibles.

Une opération grave, un cas de chirurgie délicate font-ils appel à sa science, le regard devient incisif, d'une acuité extraordinaire ; ses habiles mains d'opérateur obéissent au cerveau et, sans hésitation, avec calme, il accomplit des miracles de « bijouterie » chirurgicale.

Né à Paris, brillant potache de Condorcet, Aristide MALHERBE, d'abord élève de TILLAUX et MILLARD, fut, de 1892 à 1894, interne des Prs TERRIER et SEGOND, dans les services desquels il apprit la belle et bonne chirurgie.

Reçu docteur en 1895, avec une thèse intitulée : l'*Evidement petro-mastoïdien dans le traitement des suppurations de l'oreilte moyenne,* il s'adonna spécialement à l'étude des maladies de l'oreille, surtout au point de vue chirurgical. Il fut assistant de la consultation de chirurgie à l'hôpital Broussais. Pendant huit ans, il fut chargé de la Consultation oto-rhino-laryngoligique à l'hôpital Bichat et pendant trois ans à l'hôpital Trousseau. Durant tout ce temps, il publia un grand nombre de travaux dont certains ont eu un grand retentissement dans le monde médical : *Chirurgie de la face et du cou,* en collaboration avec son maître le Pr TERRIER ; *Manuet thérapeutique d'oto-rhino-laryngologie...* Il préconisa la position de Rose dans l'opération des végétations adénoïdes et de l'hypertrophie des amygdales. Parmi ses nombreuses publications, nous citerons encore son procédé de traitement de déviation de la cloison nasale par le morcellement ; son traitement des affections chroniques de l'oreille par l'électroïonisation transtympanique, etc...

Il a fait paraître dans divers organes médicaux, et notamment dans le *Bulletin Médical,* des articles remarqués sur l'otologie. Il est aussi l'auteur d'un procédé opératoire pour le traitement de la surdité. Enfin, le premier en Francc... — naturellement ! — il a introduit l'usage de l'anesthésie générale au chlorure d'éthyle et fait sur ce sujet de nombreuses publications.

En 1898, l'Académie de Médecine lui décerna le Prix Meynot pour son livre : *de t'Evidement petro-mastoïdien, nouveau traitement chirurgicat dé l'otite moyenne sèche.*

En 1908, la Légion d'honneur récompensa ses travaux et ses efforts, et le mince ruban rouge sied bien à sa silhouette él ıncée d'officier de cavalerie.

Malgré son activité et l'ordre qu'il sait apporter à une existence si bien remplie, on se demande comment il trouve le temps de lire, d'écrire, de travailler sans relâche et même de faire des aquarelles. Ses nombreux malades abusent souvent de sa courtoisie ; il ne refuse jamais de rendre service à un camarade : les cas urgents le trouvent toujours alerte, prêt à donner tout son temps, toute son attention ; il répond toujours au premier appel, et ceci avec une bonne grâce et un entrain aimable et souriant qui le font aimer de tout son entourage.

Il est chirurgien-adjoint de l'Institution nationale des Sourds-Muets, Médecin du *Figaro* où il compte de nombreux amis, membre de la Société anatomique, de la Société de Laryngologie et d'Otologie française, de l'Association française de Chirurgie et d'autres Sociétés savantes.

Sans être mondain, le Dr MALHERBE aime la société de ses amis. Son meilleur repos est auprès de sa charmante femme dont le tact et l'intelligence ont sû lui créer un home délicieux : fille du général Billot, ancien ministre de la Guerre et sénateur inamovible, parisienne jusqu'au bout des ongles, Mme MALHERBE et son mari donnent de charmantes fêtes et reçoivent dans l'intimité avec une cordiale hospitalité des plus appréciées.

Signe particulier : le Dr MALHERBE aime les chats.

DICK.

IODOSTARINE "ROCHE"

en Cachets, Comprimés, Granulés,

remplace

IODURE de POTASSIUM



— « *Est-il* (éthyle) possible que tu *végètes* dans la *position de Rose ?* »

Biographie du Docteur Thierry de Martel

THIERRY DE MARTEL est né le 7 mars 1875, à Maxéville (M.-et-M.). Il fit ses études classiques « ses humanités » au Lycée Janson de Sailly à Paris et se prépara ensuite à l'Ecole des Arts et Métiers. Mais entre-temps il s'inscrivit à la Faculté de médecine de Paris, fut successivement externe puis interne des hôpitaux et fut reçu docteur en 1907, avec une thèse très remarquable : *Sur le traitement des hémorragies immédiates dans les plaies du poumon*. En 1907 également il fut nommé chef de clinique chirurgicale de la Faculté, dans le service du Pr Segond, à la Salpêtrière.

Parmi les travaux originaux publiés par de Martel, il faut citer : *Un point technique opératoire dans la trépanation du crâne* (1908); — *Quelques mots en faveur de l'hystérectomie abdominale par décoltation antérieure* (1909); — *La Technique opératoire de la crâniectomie* (1910); — *La technique opératoire de la fistule d'Eck* (anastomose de la veine-porte et de la veine-cave inférieure) *dans le syndrome d'hypertension portale* (1910); — *Radiumthérapie du cancer de la langue* (en collaboration avec Dominici, 1910), etc.

Le Dr Thierry de Martel est membre de la Société des Chirurgiens de Paris.

Il est délicat de juger un collègue et un ami. J'estime néanmoins qu'on ne peut et doit être jugé que par ses pairs. De quelle valeur est, en effet, le jugement des incompétences inaptes à comprendre ce qu'elles ignorent? Mais, voilà ! il faut que ces pairs soient au-dessus de toute faiblesse humaine, de toute jalousie, en même temps que de toute tendresse et par conséquent de cécité amicale. C'est très rare. Je crois pouvoir m'autoriser néanmoins à penser que je suis de ceux-là : il n'y a pas d'orgueil malséant à revendiquer l'esprit de justice, de vérité et de désintéressement dont on se pense animé.

Dans son nom, ses antécédents familiaux, ses études, son genre d'existence et ses goûts, on trouve tous les éléments de la personnalité chirurgicale que de Martel a réalisée en lui.

Et d'abord, il porte un nom bien guerrier et très chirurgical. Peut-être descend-il de ce Charles Martel, fils de Pépin d'Héristal, qui, en 732, écrasa tant de crânes sarrazins à Poitiers et qui acquit, à cause de cette spécialité de fracasseur de crânes, en même temps que ses titres de noblesse, le surnom bien mérité de *Martel*. En tout cas, il est curieux de constater qu'à quelques siècles de distance, après le Martel *fractureur* de crânes *sarrazins*, nous avons de Martel *trépanateur* de crânes *modernes*. A l'homme de destruction de jadis a succédé l'homme de réparation d'aujourd'hui. Et ceci donne raison à une théorie qui m'est chère : c'est que les vrais chirurgiens, je veux parler de ceux qui ont « le tempérament et la patte » sont les reviviscents, sous une autre forme et sous une autre tendance, des conquérants, des verseurs de sang d'autrefois.

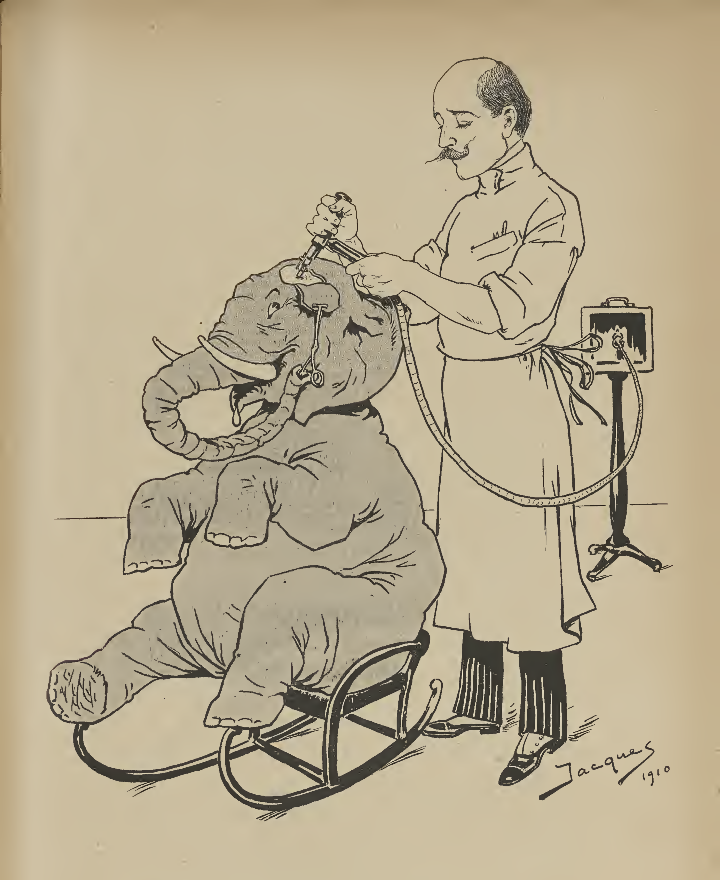
De Martel est le fils de la Comtesse de Martel, si connue sous le pseudonyme de Gyp, la plus parisienne des Parisiennes spirituelles et qui est elle-même l'arrière-petite nièce de Mirabeau. Il y a longtemps que j'ai comparé l'art opératoire à l'art oratoire : en chirurgie, il nous faut des qualités de sang-froid, de précision, de rapidité, de maîtrise et d'improvisation. Il en est qui s'expriment supérieurement par le verbe et d'autres par le geste : il est une éloquence du bistouri comme il est une éloquence de la parole. En de Martel je retrouve les qualités similaires de son aïeul : le coup d'œil d'aigle et les gestes chirurgicaux passant comme des éclairs.

Comme on l'a vu, de Martel se destinait tout d'abord à l'Ecole des Arts et Métiers. Et l'on n'est point étonné de l'ingéniosité absolument originale qu'il a déployée dans l'invention de plusieurs instruments, surtout pour la chirurgie crânienne. Son *trépanateur*, qui permet de perforer la boîte crânienne sans danger pour la dure-mère et le cerveau, est une véritable merveille et, à mon sens, ce qui a été exposé de plus curieux et de plus *réellement nouveau* au dernier Congrès de Chirurgie. Notre maître commun, le Pr Segond, a fait une heureuse et méritoire action scientifique en le présentant, en le prônant, en le défendant même avec son éloquence habile dans le milieu si instruit et si compétent de la Société de Chirurgie.

Tout le monde a dans la mémoire la polémique qui eut lieu, au sujet de cet instrument, entre de Martel et le Pr Delbet, au cours de laquelle de Martel démontra sa priorité incontestable d'une façon logique et irréfutable comme un théorème. Malheureusement, alors qu'il avait séduit et conquis *tous les esprits*, son tempérament de combat lui a fait manier les mots comme la massue de son historique ancêtre et je dois avouer que je préfère voir les instruments *coupants* entre les mains de de Martel que les instruments *contondants*. Quoiqu'il en soit, je suis bien sûr que si le très intelligent Delbet, le très grand professeur qui fit, de beaucoup, le plus magnifique discours que j'aie entendu à la Faculté en ces vingt dernières années, je suis bien persuadé que si ce maître, que j'ai eu l'honneur d'avoir comme prosecteur il y a déjà bien longtemps, était atteint d'une tumeur cérébrale et avait besoin d'une trépanation, c'est au trépanateur d'une sécurité absolue de de Martel qu'il souhaiterait avoir recours et, probablement même, à la main devenue conciliatrice de de Martel lui-même. Mais Pierre Delbet ayant une tumeur cérébrale ne serait plus l'intelligence lumineuse qu'il est et alors l'intervention de de Martel n'aurait pas de chance d'être sollicitée.

L'artiste qui portraicture humoristiquement de Martel a raison de nous présenter ce symbole : le jeune chirurgien trépanant la colossale boîte crânienne de l'éléphant à la cervelle si humainement intelligente.

Une idée que je caresse, car les idées se caressent aussi comme les femmes, c'est que le chirurgien doit être un athlète dans un sens que je ne puis malheureusement pas ici développer. De Martel remplit cette condition, aussi je le range parmi les chirurgiens aux aptitudes complètes. Grand, mince, bien découplé, souple, sans barbe fluviale inutile et anti-chirurgicale, une petite moustache pour consacrer encore au préjugé pileux, le front largement découvert où les idées sont à fleur du cuir chevelu, les cheveux courts, à l'encontre des femmes *qui ont les cheveux longs et les idées courtes*, comme disait le peu galant Schopenhauer, de Martel est un type de parfait sportsman, de l'athlète à détente, celui que j'apprécie ; c'est un vrai « Welter-weight », pour qui hooks, jabs, swings, uppercuts n'ont pas de secret,



L'ÉLÉPHANT : — « Aimez-vous la *fraise ?*... Moi, j'en raffole ! »

et je souris patriotiquement en pensant que, sous l'esquive de l'anonymat, en 1905, à Marigny, il fut des deux français qui ne furent pas *knock-outés*. Aujourd'hui les temps sont changés, les Anglais peuvent débarquer, selon une expression familière, mais nous pouvons prendre contact avec eux, non sans succès. Si je rappelle la sportivité de Martel, c'est que je crois qu'elle a contribué à son habileté rapide. Quand nous disons d'un chirurgien : *il a de la patte*, nous affirmons par là plus complètement sa personnalité, sa puissance et sa valeur, car nous entendons bien, *in petto*, comme disent les Italiens, que l'intelligence et l'instruction, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant, et qu'il nous faut des moyens et des qualités physiques en plus pour appartenir à l'élite chirurgicale.

Jadis, de Martel sacrifia au tir au pigeons : il ne les faisait pas souffrir car il les abattait du premier coup. La cruauté de ce jeu fait se fendre et saigner mon cœur, ce qui n'est pas très chirurgical. Mais je ferme les yeux sur ce souvenir, en absolution de l'adresse montrée.

Une des originalités de de Martel est sa façon d'avoir compris la médecine opératoire, figée dans des rites frigidement marmoréens et funéraires. A mon avis, tout chirurgien fait deux fois son anatomie : sur le cadavre froid, *« sur le pante refroidi »*, comme on dit d'une façon très expressive et imagée en idiome apachique, et sur le corps chaud et vivant au cours des opérations, c'est-à-dire sur une anatomie en état physiologique. De Martel l'a apprise une troisième fois : sur le corps *tiède* du cadavre qui vient de dire adieu à la vie. Cette façon de procéder est très instructive et, certainement, le talent opératoire de de Martel doit beaucoup à cette gamme cadavérique et calorique qu'il a parcourue en passant du froid au tiède et au chaud : mille malades (faut-il le dire?) promus tout récemment *cadavres* passèrent sous le tranchant de son scalpel avide.

De Martel, un des derniers venus mais un des plus talentueux, appartient à cette jeune et si brillante génération chirurgicale, à la tête de laquelle se trouvent J.-L. Faure, ce destructeur du Mal, ce Tamerlan sanglant du néfaste cancer, Morestin ce réparateur des esthétiques déchues et des beautés troublées.

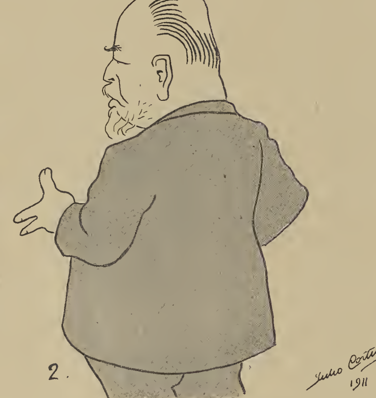
Dans le cercle géant de l'immense Vie qui nous emporte palpitants dans son orbe, les neuves générations montent tandis que d'autres s'abaissent. Très humbles, en nos âmes conscientes, nous ne pouvons qu'admirer les réserves inépuisables de la cérébralité et du potentiel humains, car elles nous donnent la consolation supérieure et sereine de penser que, si les individualités s'évanouissent, la cervelle de l'homme et son initiative grandissent toujours dans le sens du progrès indéfini. C'est pourquoi le cri de : *Place aux jeunes*, partout et en toute chose poussé, a toujours été et sera toujours entendu. Ce serait d'une compréhension bien superficielle ou bien mesquine que de croire qu'il s'agit là d'un cri de guerre ou de jalousie prématurée, car c'est le cri même de la vie qui veut s'affirmer et se poursuivre ; il a été poussé vigoureusement par les vieux d'aujourd'hui et ceux-ci l'entendent à leur tour sonner fatalement à leur oreilles surprises. Et tandis qu'on entend crisser les vieux couteaux glorieux on perçoit déjà le cliquetis étincelant des jeunes lames affilées.

Cependant, honneur aux vieilles gloires, respect à leur travail qui a permis la possibilité de notre labeur, le renouvellement des idées, les hardies tentatives et le choc des audaces.

Parmi les jeunes, de Martel compte comme une des grandes valeurs. Pour lui ce n'est encore que l'aurore, mais il est dans la voie droite et triomphale.

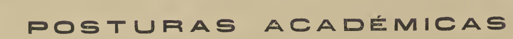
Dr DARTIGUES.











POSTURAS ACADÉMICAS

Par le Docteur Julio Cortiguera

1. — Dr Netter

2. — Dr Doléris

3 — Dr Porak

Biographie du Docteur Claude Chauveau

Poussé par l'instinct inquisitorial inhérent à sa profession, et particulièrement à son caractère personnel qui ne respecte rien, *le Rictus* m'avait prié d'aller, en son lieu et place, *tirer les vers du nez* (locution à employer, n'est-ce pas, quand il s'agit d'un rhinologiste) au Dr Claude CHAUVEAU et de revenir ensuite avec les matériaux nécessaires à la confection d'une biographie digne de prendre place dans la formidable collection d'icelles dudit *Rictus*.

Ah! ben oui! va-t'faire fiche! je ne sais si le dessinateur chargé de portraicturer notre *victime* fut plus heureux que moi, — il faut le croire, puisque voici son exécution ci-contre —, toujours est-il que je n'ai rien pu voir, pas même le sommet de la tête de celui que j'avais été prié d'interviewer.

Non que le Dr Chauveau ait été inabordable, *le Rictus* ayant assez de *cutot* pour forcer les portes les plus solides, ni qu'il se soit caché dans une tour en briques à mon approche, rien de tout cela ; mais voici ce qui arriva :

Introduit dans le cabinet du Dr Chauveau, j'entendis une voix, sans pouvoir discerner d'où elle sortait, qui me dit : — « Monsieur, vous avez dû remarquer dans ma salle à manger cinq personnes ; dans mon salon neuf autres attendent leur tour ; mon bureau d'analyses en cache deux ; par conséquent, faites vite et ne perdons pas notre temps : Asseyez-vous, et dites-moi ce qui vous amène. »

Pendant ce court discours, encore plus court à entendre qu'à rapporter ici, j'avais réussi à constater que cette voix venait de derrière une table (un bureau probablement) surchargée jusqu'à une certaine hauteur de publications diverses, empilées symétriquement et de respectables dimensions. J'inclinai donc mon oreille du côté de cette table et, en même temps, j'essayai de regarder entre deux piles d'ouvrages ; mais elles étaient trop rapprochées pour que je pusse voir mon interlocuteur.

De guerre lasse, et afin de ne pas perdre de temps, j'appris donc à mon partenaire la mission qui m'était confiée. — « Alors, Monsieur, écoutez et surtout... oubliez, car 60 lignes de points me seraient aussi agréables qu'une biographie qui n'a, à mon avis, rien d'intéressant pour vos lecteurs. Et pas d'interruptions, surtout ; nous ne sommes ni à la Chambre ni au Sénat. Je commence. »

Oublier ! ah non ! cela ne serait pas à faire ! on m'aurait cassé aux gages, dans notre sévère administration. J'ai, au contraire, retenu tout fort exactement et voici ce que je puis maintenant raconter à mes aimables lecteurs :

Né le 22 août 1861, à Pouilly-en-Auxois (Côte-d'Or) ; fils de parents *pauvres mais honnêtes*, — son père était un ouvrier —, Claude Chauveau fit ses études classiques à Plombières et au lycée de Dijon. Arrivé à Paris pour étudier la médecine, il devint l'élève du célèbre laryngologiste Fauvel ; Docteur en 1888, avec une thèse sur les *Hypertrophies amygdaliennes*, il se perfectionna ensuite en O. R. L., par de longs séjours en Allemagne et en Autriche.

De retour à Paris, il fonda dans le VIe arrondissement l'une des premières cliniques d'O. R. L., des plus suivies et où l'enseignement y est donné d'une façon permanente. Depuis huit ans, il dirige, *à lui tout seul*, cette formidable Revue de la spécialité : *les Archives internationales de Laryngologie, d'Otologie et de Rhinologie*. En même temps, il publie une collection de travaux français et étrangers qui, sous la signature des noms les plus autorisés, mettent au point les questions scientifiques à l'ordre du jour, portant ainsi à la connaissance du public de son pays la traduction des ouvrages qui peuvent aider à la diffusion de l'oto-rhino-laryngologie.

En outre, il produit nombre de travaux personnels, dont voici les principaux : *le Pharynx, son anatomie et sa physiologie* (1 vol. 1901) ; *Histoire des maladies du pharynx* (5 vol. 1901-1909) ; *Pathologie comparée du pharynx* (1 vol. 1902) ; *les Maîtres de l'Ecole de Paris dans la période pré-spécialistique des maladies du pharynx, du larynx et du nez* (2 vol. 1908-1910) ; et quantité de mémoires : *Contribution à la pathogénie de l'ozène* (France Méd., 1899) ; *Des variétés de glossodynie* (Arch. Gén. Méd., 1900) ; *Hémorragies pharyngées chez les hépatiques* (Arch. Int. Laryng., 1904) ; *Détermination syphilitique du sinus maxillaire* (do 1906) ; *Pharyngite sèche et chloruration* (do 1909) ; *Accidents syncopaux tardifs à la suite de l'adénotomie* (do 1910), etc.

Actuellement, le Dr Chauveau est chef de service d'O. R. L., de l'hôpital Emile Loubet.

Malgré ces considérables travaux médicaux, il n'oublie pas de consacrer une partie de sa vie et de son cœur à ses compatriotes : mutualiste convaincu, il a fondé à Paris la Société d'appui fraternel des *Enfants de la Côte-d'Or*, la plus importante des sociétés similaires départementales, qu'il a dotée de toutes sortes de caisses de secours, de pupilles, d'assurances et de retraites, et d'une Revue mensuelle : *le Journal de la Côte-d'Or à Paris*. C'est un siège au Sénat qui vint, l'an dernier, récompenser son dévouement inlassable à ses compatriotes.

Mais le Dr Chauveau, qui est Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1901, ne veut pas qu'on oublie, en lui, le praticien, et je suis, pour ma part, absolument certain que la prochaine fois où je forcerai sa porte, les piles d'ouvrages qui l'ont protégé contre mon regard irrévérencieux auront encore augmenté de volume... et en volumes.

THIOCOL

“ ROCHE ”



— « Quand j'irai... si je m'y ennuie, au lieu de dormir, je travaillerai. J'ai là de quoi m'occuper. »

Biographie du Docteur Paul Descoust

Vers 1850, dans un tout petit village des Deux-Sèvres, naquit un bel enfant. Je n'assistais pas, et pour cause, à l'heureux événement, mais j'imagine que DESCOUST fut, dès son entrée dans le monde, autre chose qu'un débile. Il ne manqua pas, j'en suis sûr, de réclamer avec énergie son premier festin et je gage qu'il sut se taire jusqu'au second, si ce dernier ne se fit point trop attendre. C'est que, déjà, il jouissait d'un double privilège : avoir faim et ne pas parler pour ne rien dire. Cette dernière qualité, si rare, dit-on, en dehors du Parlement, Paul DESCOUST la possède encore autant que la première.

Que fit-il dans son enfance ? Des fredaines, probablement. Ce dut être un robuste écolier, passionné pour les jeux violents, et séduit par le spectacle de la nature, surtout à certaines heures où sa place, à la classe, n'eût point dû être inoccupée. Je n'oserais affirmer qu'il ne livra pas bataille à quelques oiseaux inoffensifs, dont les nids, haut perchés, l'attiraient spécialement. Je ne me porterais pas garant, davantage, qu'il rentra toujours à la maison, sans que son vêtement offrît quelque large solution de continuité.

Mais tout cela n'a qu'un temps, trop court, hélas ! pour chacun de nous, et le jour vint bientôt où le jeune DESCOUST fut envoyé au lycée de Poitiers dont les horizons, singulièrement plus limités, devaient être favorables au labeur et au recueillement. Il y fut, sans doute, un bon élève. Une fois « dans les grands », il ne manqua pas d'endosser le fastueux complet du *pékin*, et, les jours de sortie, d'aller plastronner sur la fameuse promenade de Blosssac. Elle est bien connue de tous ceux qui ont fréquenté les lycées de l'Académie de Poitiers. C'est là que les jeunes « retoqués » du bachot venaient, sans funèbres intentions, mais pour oublier leurs peines, regarder, de très haut, couler à leurs pieds une jolie rivière tranquille, le Clain, en attendant le retour de leurs camarades, qui, plus heureux, s'étaient arrêtés, pour expédier tous, *sans exception*, à leurs proviseurs respectifs et à leurs familles, la laconique dépêche : — « Reçu *premier* ».

Quand son tour vint, DESCOUST envoya la même dépêche et quitta le lycée.

Rapidement, il devint un homme, car à ce moment la campagne de 1870 allait commencer. Il y prit part et recueillit le douloureux enseignement de cette année terrible, qui forma plus d'un caractère.

Venu à Paris peu de temps après, il travailla d'abord au collège de France, avec MAREY, puis il devint préparateur de BROUARDEL. Si je disais qu'en 1878, il soutint une thèse fort remarquée sur l'*albuminurie dans la syphilis* ; qu'il est, depuis plus de trente ans, chef des travaux de médecine légale, chargé de conférences à la Morgue, expert près des Tribunaux ; qu'il fut Président du Syndicat Médical de Paris, Vice-Président de la Société de Médecine légale de France, Président de la Société Amicale des Républicains des Deux-Sèvres, et vraisemblablement sergent honoraire des sapeurs-pompiers de son village, je serais à bout de souffle, d'abord, et je prononcerais, ensuite, une véritable oraison funèbre. — Dieu m'en garde ! car DESCOUST est un homme infiniment sympathique : personne ne souhaite qu'il disparaisse, et, solide comme un chêne — un chêne vert, — il n'aspire pas, je suppose, à sa dernière heure.

Si j'ajoutais que, dans ces multiples fonctions, il sut se faire remarquer par de solides qualités, je verserais dans un panégyrique interminable auquel je suis peu enclin et que, du reste, ce journal, par définition, ne saurait accueillir. Au surplus, faire son devoir, est-ce donc si impressionnant ? J'avoue, néanmoins, que pour accomplir certaines besognes, il faut un réel courage et la Croix des Braves fut bien placée quand, en 1907, on l'octroya à DESCOUST. Il n'est pas rare, en effet, de le rencontrer, le teint puissamment coloré par un déjeuner probablement hâtif, mais assurément copieux, et de le voir hâter un pas habituellement tranquille et lent, pour se diriger vers le dispensaire de salubrité, à la Préfecture. Sans doute est-il en retard, car je ne le crois pas impatient de scruter les profondeurs variables de certains organes, où de fâcheuses impuretés parfois pullulent, où règne une flore singulièrement vivace, malgré que, parmi les trois conditions nécessaires à son développement : chaleur, humidité, lumière, cette dernière ne soit qu'intermittente. Mais DESCOUST a de l'estomac, et je suppose que, le soir, il dîne encore largement. Il soupera même, s'il le faut, et cette obligation, pour lui, ne sera point cruelle, si l'on en juge par les regards de convoitise dont il couvre les victuailles qui s'offrent à sa vue, dans la brasserie enfumée où quelquefois nous nous attardons, au sortir d'une réunion professionnelle déjà trop longtemps prolongée. Qu'est-ce donc, justes cieux ! quand il se livre à la chasse, son sport favori, si propre à aiguiser les appétits les plus rebelles ! C'est alors qu'il ne faut pas, comme on dit vulgairement, lui en promettre. Je doute même qu'il existe un haut dignitaire du clergé pour oser rivaliser avec lui.

Donc DESCOUST aime la table. Il aime aussi la pêche, la boxe, les bons cigares et autres réjouissances. S'il s'en tenait là, il apparaîtrait comme le plus insupportable des égoïstes. Mais il est, au contraire, un confrère serviable et dévoué. Quoique taillé dans le roc, il n'a pas un cœur de pierre. Toute sa sollicitude est acquise aux œuvres de solidarité. Sans compter, il donne son temps, ses efforts, à une association confraternelle dont il n'est pas le père, mais qu'à juste titre, il considère comme son enfant. L'Association Lagoguey, sous sa direction prudente et éclairée, jouit d'une prospérité réellement étonnante, si l'on veut bien envisager les avantages dont bénéficient ceux de ses membres qui sont irrémédiablement frappés par quelque redoutable affection chronique. Pour que cette prospérité soit durable il faut un gardien vigilant des Statuts. DESCOUST est cela, au plus haut point, et non pas le caporal que certains disent.

Si, d'habitude, dans les différents groupements, il est le président « bon enfant », domptant par un sourire les plus emballés, il est, à Lagoguey, un farouche intransigeant.

Devant ceux qui voudraient, dès maintenant, disperser des richesses devenues, à leurs yeux, superflues, il se hérisse et se dresse, le plastron en bataille. — « Ne touchez pas aux statuts, songez à demain, et prenez garde, » — leur clame-t-il. Puis, quand il est sûr de la victoire, il se radoucit et s'assied. Un peu surpris d'une violence qui ne lui est pas coutumière, il reprend vite toute sa sérénité. — « Plus tard, mes amis, dit-il, nous verrons ; mais, je vous en conjure, ne vous hâtez pas. » — Là, comme dans les moindres actes de sa vie, DESCOUST reste fidèle à sa devise : *Festina lente !*

Dr L. CHAPON.



— « Si les *Statues* n'embellissent pas Paris, du moins ces *Statuts* protègent notre caisse. »

Biographie du Docteur Lucien Théodore Leudet

A ceux qui, — voulant critiquer l'inexactitude possible de notre dessin, — nous donneront comme argument que Moïse portait une barbe pleine, bien fournie — et non des « *side-whiskers* » laissant un menton bien dégagé, — et que ledit Moïse avait en outre une moustache de belle envergure proportionnée à ladite barbe, nous répondrons, jusqu'à preuve contraire, qu'aucune *photographie* ne nous a encore été communiquée à l'appui de leur thèse.

Malgré cette différence physique qui peut exister entre le *Moïse biblique* et notre *Moïse du XXe siècle*, nous avons pensé à illustrer sous cette forme la personnalité du Dr LEUDET, auquel les Eaux Minérales doivent d'avoir conservé et justifié le succès qu'espérait pour elles Moïse l'Ancien.

Lucien Théodore LEUDET est, du reste, né dans une localité dont le nom aquatique devait forcément avoir une influence sérieuse sur la destinée de son citoyen : Pont-Audemer (Eure) est la ville en question.

C'est le 16 mai 1831 que naquit celui qui porte si allègrement encore les deux superbes attributs faciaux auxquels nous faisons allusion au début de notre article.

Vieille famille normande, les Leudet ont déjà eu au siècle dernier deux membres qui acquirent une grande et légitime notoriété dans l'exercice de la profession médicale : Tous deux du même nom MM. Emile Leudet, oncle et cousin de l'actuel, furent l'un et l'autre Directeurs de l'Ecole de Médecine de Rouen.

Après de brillants succès scolaires au Collège de Rouen, Lucien Leudet vint à Paris et commença ses études médicales. Successivement élève bénévole chez Gendrin, Gubler et Gosselin, il resta deux ans en qualité d'Externe dans le service de Rayer, à la Charité, et y reçut une médaille d'argent pour le choléra de 1854.

Reçu Docteur en 1857, et désirant se vouer à l'étude des *Eaux Minérales*, il entreprit en 1859, sur les conseils de son ami Adolphe Richard, Agrégé de la Faculté et Chirurgien des Hôpitaux, un long voyage de quatre mois à travers les principales stations hydro-minérales de la France. Il n'hésita pas longtemps sur la station où se porterait son activité professionnelle : son choix, approuvé par ses maîtres et amis, Rayer, Trousseau et Noël Guéneau de Mussy, se porta sur les Eaux-Bonnes, qui lui offraient un riche et vaste champ d'observation des maladies respiratoires.

C'est là que, de 1860 à 1902, il exerça son art avec un succès ininterrompu, aimé de ses malades, estimé de ses confrères.

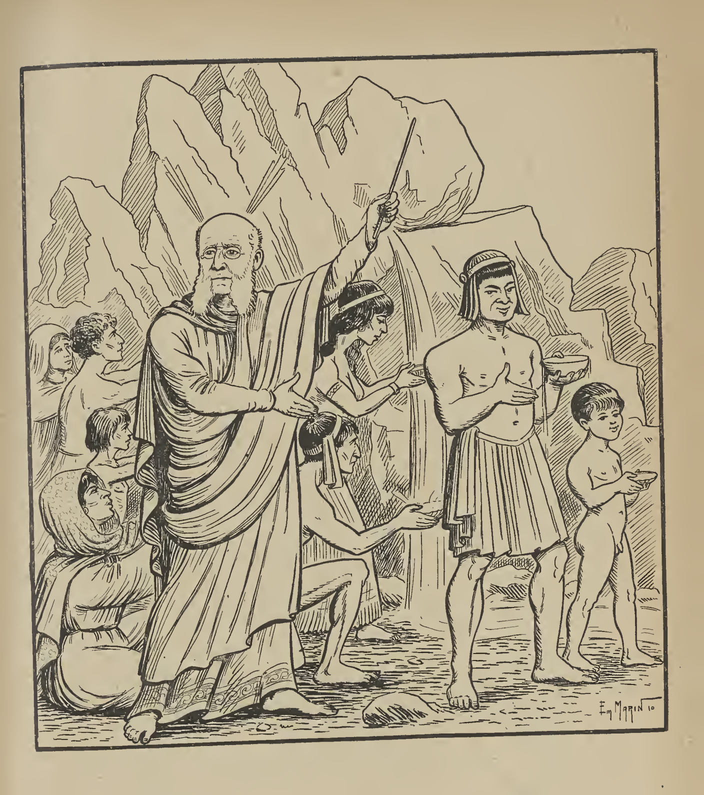
C'est là que, dès la première année de sa pratique médicale, il se lia d'amitié avec Pidoux, dont la doctrine philosophique et les idées biologiques eurent une grande influence sur son esprit. Les résultats de sa carrière hydrologique, le Dr Leudet les a consignés dans une succession de mémoires, présentés et discutés au sein de la Société de Médecine de Paris. Ne sachant les énumérer tous, contentons-nous de citer : *Les Bronchitiques goutteux aux Eaux-Bonnes ; — De la Bronchite Chronique et de son traitement par les Eaux-Minérales ; Phtisie pulmonaire et Bacille Tuberculeux ; — Tuberculose pulmonaire ou Hystérie ; — Aperçus cliniques sur le Tuberculeux pulmonaire.*

Tous ces travaux ne sont pas simplement l'exposé d'observations vues et vécues ; ils portent l'empreinte des idées générales auxquelles obéit l'auteur pour arriver à des indications rationnelles et à des médications effectives.

C'est ainsi que, pour un malade aussi variable, aussi changeant que le phtisique, M. Leudet veut l'avoir suivi dans sa vie pathologique, veut avoir contrôlé ses défenses et jaugé ses forces, veut avoir surpris chez lui des antagonismes salutaires ou des connivences funestes, veut avoir vu à l'œuvre ses moyens de résistance ou son irrémédiable faiblesse, avant de formuler le pronostic, avant de se prononcer sur la nature ou l'issue de la médication. Il traite *un malade*, il ne traite pas une *maladie*.

Le Dr Leudet est membre honoraire de la Société d'Hydrologie, dont il a été Secrétaire Général pendant 20 ans, puis Président ; et de la Société de Médecine de Paris, dont il a été également le Président. Il porte le ruban de la Légion d'honneur depuis 1880.





MOÏSE VINGTIÈME SIÈCLE

Les buveurs : — « Salus ex aquis ! »

Biographie du Docteur Paul Sollier

Né à Bléré (Indre-et-Loire), en cette merveilleuse Touraine qu'arrose le Cher, le 31 août 1861, M. le Dr Paul SOLLIER fit au Mans ses études classiques ; puis vint à la Faculté de Médecine de Paris.

D'abord interne provisoire (1886), il était reçu interne des hôpitaux en 1887. Après son internat, il devint Chef de Clinique Adjoint des Maladies mentales à la Faculté (1891-1894), et, de ce jour, se consacra exclusivement à l'étude des Maladies Nerveuses, d'une façon presque officielle.

Dès 1888, en effet, il avait pris la direction de l'Etablissement hydrothérapique de la Glacière, et s'y était occupé surtout du traitement rationnel des maladies nerveuses et des intoxications. On sait qu'il emploie une méthode de désintoxication essentiellement physiologique, qui ne demande que 60 jours de traitement et dont les recherches hématologiques récentes ont démontré la justesse absolue. Aussi, depuis cette époque, tous les morphinomanes de France viennent-ils lui demander secours !

En 1897, il fut mis à la tête du Sanatorium de Boulogne-sur-Seine, destiné à la cure des mêmes affections, qui, aujourd'hui est l'institut le plus complet et le mieux scientifiquement organisé ; et qui est le seul, en raison de ses luxueuses installations, en état de rivaliser, en France, avec les établissements analogues de l'Etranger.

Paul Sollier a été professeur d'hygiène dans les Ecoles Municipales d'Infirmières (1888-1897), conservateur du Musée de Bicêtre. Il est Chevalier de la Légion d'honneur, de Sainte-Anne de Russie, du Christ de Portugal et Officier de l'Instruction publique. C'est un collègue charmant et un excellent confrère.

Docteur de 1890, il est l'auteur de nombreux travaux. Citons seulement ses principaux livres ; *Le sens musculaire* (1887), traduit en italien ; *l'Hérédité de l'alcoolisme* (1888), traduit en anglais ; la *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile* (1890), traduit en allemand et en polonais ; un *Guide pratique des maladies mentales* (1893) ; le *Traitement de la morphinomanie* (1896), traduit en russe ; *Genèse et nature de l'hystérie* (1897) ; *Le Problème de la mémoire* (1900), traduit en espagnol ; l'*Hystérie et son traitement* (1901), traduit en russe ; l'*Autoscopie* (1903) ; les *Emotions* (1905) ; l'*Association en psychologie* (1907) ; le *Doute* (1909), etc., etc.

Notre excellent camarade d'internat, qui fut notre collaborateur au *Progrès Médical*, a écrit dans les principaux organes de la presse spéciale de Paris. Tout Paris connaît le succès de sa brillante carrière depuis son mariage avec Mlle Alice Mathieu-Dubois (1886), qui est toujours sa collaboratrice la plus dévouée.

C'est, en effet, qu'elle est elle-même Docteur en Médecine de Paris (1887), après avoir été externe des hôpitaux (1883-1886) en même temps que nous ! Cette Association, si remarquée, de deux Docteurs donne au Sanatorium de Boulogne un caractère spécial et unique ; et elle est à citer comme un exemple, en un pays où les femmes-médecins sont encore loin des honneurs masculins...

Paul Sollier est le praticien modèle, instruit, savant même, d'une tenue irréprochable au point de vue professionnel. Tous ses amis admirent sa vie active. Ils s'étonnent seulement qu'il n'ait pas encore posé sa candidature à l'Académie de Médecine, en raison surtout des cours de *Psychologie* si remarqués qu'il a donnés à l'Université Nouvelle de Bruxelles, dont il a été nommé administrateur, quoique étranger, en 1908 — et d'où sont sortis la plupart des ouvrages indiqués plus haut.

L'œuvre maîtresse de Paul Sollier, qui fait honneur à notre pays, est le fruit de l'initiative privée. A ce titre surtout, nous sommes personnellement heureux de le voir tenir, dans le monde médical parisien, une place si haute et si bien méritée.





NOUVEAU SAINT-GEORGES ET MODERNE DRAGON

Biographie du Docteur Emery

Emile EMERY n'est pas, comme essayèrent de le faire croire quelques esprits malicieux, l'inventeur du *papier émeri,* ni le propagateur du système de *bouchage de flacons* de même nom ; il a un autre titre qui le rend digne de figurer dans notre collection, déjà si importante : c'est un *Médecin.* Et puis, aimables lecteurs que l'on ne peut mystifier, vous avez déjà, depuis longtemps, fait justice de ces bruits malveillants et rendu à César ce qui est à César.

Le Dr Emile Emery est un Angevin (ne pas écrire un *ange vain,* typo de mon âme), étant né à St-Mathurin (M.-et-L.) en septembre 1865.

Après avoir fait ses humanités au Lycée d'Angers, il commença, à Paris, en 1887, ses études médicales. Interne en 1892 ; Docteur en 1896 ; chef de clinique adjoint des maladies cutanées à la Faculté de Paris en 1897 ; chef de clinique titulaire en 1898 ; médecin assistant de consultation à St-Louis de 1899 à 1905 ; médecin de l'infirmerie spéciale de St-Lazare, après concours, en 1906, il était encore hier secrétaire-général de la Société de Prophylaxie sanitaire et morale fondée par le Profr Fournier.

Depuis 1907 (il avait 41 ans) il porte dignement le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.

Vous voulez connaître ses principaux ouvrages ; les voici : tous traitant des affections vénériennes et syphilitiques (littérature pour jeunes filles ! !) : Etudes sur la *gangrène foudroyante des organes génitaux externes* de l'homme ; *Atlas manuel* des maladies syphilitiques et vénériennes (en collab. avec le Profr Mracek, de Vienne) ; *Monographie sur le traitement de la Syphilis* (Baillière) ; *Thérapeutique clinique de la Syphilis,* gros ouvrage ayant obtenu le prix Ricord à l'Académie de Médecine en 1910. Enfin, de nombreuses publications et communications faites à la Société de dermatologie et syphiligraphie et à de nombreuses sociétés savantes.

Chef de la rubrique *Syphiligraphie* au journal *La Clinique,* Emery a fait paraître dans cette feuille une série d'articles sur la nouvelle médication d'Ehrlich, dont il fut un des premiers adeptes et le principal propagateur en France ; il appelle cela : *nouvelle façon d'offrir un bock.* Comme nos lecteurs savent bien lequel des deux, lui ou moi, est l'humoriste, ils sauront, ici aussi, rendre au *Rictus* ce qui lui est propre ; merci d'avance. Maintenant, vous savez, en fait de *bock,* j'aime mieux que l'on m'en offre un de bière — peu importe sa provenance — plutôt qu'un du genre de celui sur lequel le sympathique personnage à droite de notre dessin repose sa main gauche. A ce propos, une prime est offerte à tous ceux qui reconnaîtront, en ce *minime* assistant du Dr Emery, notre ami P... (?!?!) ; prime sérieuse, fichtre ! un .... numéro gratuit du prochain *Rictus.* Décidément, nous allons nous faire coller un conseil judiciaire, tout comme un simple fils de famille.

Mais revenons aux choses sérieuses, si nous en sommes capable :

Le Dr Emery vient de faire une élégante traduction du livre d'Erlich sur la *Chimiothérapie des spirilloses,* et fait paraître actuellement (Doin éditeur) le premier ouvrage d'ensemble publié en France sur *l'application thérapeutique* et les *résultats cliniques* du fameux 606.

R'ouvrons une courte parenthèse, pour dire que l'on nous offrait (que d'offres !) une thune seulement pour imprimer le nombre 606 sans le qualifier, ou un Château..... en Espagne si nous voulions l'*apprécier.* N'étant pas homme d'argent, nous avons préféré le second choix.

Spécialiste des plus en vue, élève particulièrement estimé et aimé de son illustre maître, le Profr Fournier ; très répandu à l'étranger, où il compte de nombreux amis et disciples (Espagne, Portugal, Grèce, Egypte, et surtout en Amérique du Sud : Brésil, Argentine, Chili), Emery compte une nombreuse clientèle, qui chaque année vient le consulter.

Comme médecin de l'Infirmerie spéciale de St-Lazare, il s'est surtout inspiré des idées si profondément humanitaires de son collègue et ami, le Dr Jullien ; il traite ses pauvres malades, souvent indociles et révoltées, avec une douceur indulgente inlassable et ne connaît d'autre arme que celle de la persuasion (la seule avec laquelle il soit permis de frapper une femme) pour faire accepter ses soins ; il leur cause d'un ton paternel et familier et a la distribution facile de petits secours d'argent et de friandises : c'est un *miche* idéal.

A son cabinet, Emery excelle à consoler et à encourager ses malades ; il les réconforte et s'en fait volontiers et aisément des amis, par son empressement à leur être utile et le ton familier et plein d'abandon qui dissipe leur gêne et leurs angoisses. Signe particulier : il les tapote amicalement sur les joues et les appelle : — « Mon petit loup ! ». S'il avait eu à soigner la louve qui, suivant la légende, allaita Romus et Romulus, il l'aurait appelée alors : — « Ma petite femme »... Dame, faut croire.

Son vice : éternelle cigarette à la bouche ; j'ignore si c'est Caporal, Muratti, Khédive ou..... Eucalyptus, mais aux Etats-Unis, où les *cigarette-fiends* sont mal vus par les patrons, Emery aurait du mal à trouver une place d'employé de commerce.

Sa distraction extra-médicale : *très-sportif.* Vigoureux et robuste ; chaud partisan de la culture physique, qu'il pratique lui-même avec ferveur, il assiste à toutes les solennités sportives ; ne manque pas, entre autres, une seule séance intéressante de combat de boxe ; grand chasseur, il est également grand touriste automobiliste depuis le début de ce genre de locomotion. Mais il ne néglige pas pour cela les plaisirs artistiques et littéraires : habitué des premières et auditeur assidu des grands concerts, le Dr Emery nous permettra maintenant de terminer ici notre musique : ce mot de *première,* à la fin d'une telle biographie, me fait songer à une qui a lieu ce soir. Allons voir si notre ami Emery entre dans le sacro-saint lieu, armé de l'aiguille de son invention, pour faire une injection d'arsénobenzol à ce nouvel *Enfant de l'Amour......*



NOUVELLE FAÇON D'OFFRIR UN BOCK

La malade, couchée, fredonne néanmoins sur un air connu :

— « Ah ! inject' encor
Injecte toujours
Cett' liqueur couleur d'or
Qui guérit d'l'amour! »

Biographie du Docteur Charles Levassort

Le Dr Charles Levassort, est né, le 11 mai 1859, à Neauphle-le-Château, joli village de Seine-et-Oise, bien connu des touristes et où son père, notaire, aurait désiré que son fils lui succédât. Il est fréquent de voir les enfant préférer embrasser une carrière différente de celle de leurs parents et Levassort, après avoir fait un stage à l'Ecole de Droit pour donner satisfaction aux ambitions paternelles, se mit à chercher sa voie. Il fit d'abord un apprentissage dans le commerce des cuirs, tout comme Félix Faure, qu'il connut d'ailleurs à ses débuts dans la vie politique. Il travailla dans plusieurs manufactures, à la Ferté-Bernard et à Vitry-sur-Seine notamment. Puis, les circonstances aidant, il devint fabricant de bronzes et créa, avec Planchon de jolies reproductions d'horloges et de pendules anciennes qui font encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs.

L'industrie, pour intéressante qu'elle soit, ne laisse pas que de présenter parfois des déboires et, au bout d'une dizaine d'années, se rendant compte qu'il n'arriverait pas à surmonter les difficultés que lui suscitait une affaire trop lourde, il décidait de se refaire une vie et cédait à ses deux premiers employés sa fabrique et sa maison de détail de la place du Théâtre-Français.

Que faire? A trente ans passés on n'a plus la mémoire docile et c'est dur de se remettre à travailler. Quel attrait le poussait vers la médecine ? Il comptait autour de lui de nombreux médecins et tous, plus ou moins, le dissuadaient d'entreprendre des études longues et difficiles, à un âge surtout où l'on est désireux de ne pas voir la réalisation se faire trop attendre. Malgré les avis opposés, et nous serions presque tenté de dire à cause des obstacles qu'on lui signalait, Levassort se mit courageusement à l'œuvre et fut successivement l'élève de Terrillon et de Chaput, de Monod, de Merklen, d'Arrou et de beaucoup d'autres dans les services desquels il passait quelques semaines, se familiarisant ainsi avec la technique des différents chefs et s'assimilant les procédés et les méthodes.

Il avait, d'ailleurs, tout le loisir de se consacrer à la pratique car, dès la seconde année de ses études, il se lia avec les fondateurs de la Polyclinique de l'Hôpital International (Hôpital Péan) et put s'initier à la pratique des opérations en devenant l'assistant de Bilhaut qui venait de se spécialiser dans la chirurgie et l'orthopédie.

En allant de ce côté, Levassort avait surtout un but : il eut voulu voir se créer, rue de la Santé, l'Ecole libre de Médecine et tenter, bien avant les Congrès de Praticiens, la réforme des études médicales, en montrant comment on *pouvait* et *devait* enseigner la médecine. Seul ou presque, à cette époque, il ne put réaliser sa tentative et l'œuvre à laquelle il avait collaboré s'effrita, ou plutôt se scinda, en plusieurs établissements autonomes.

Reçu Docteur en 1896, il présenta une thèse qui obtin une récompense de la Faculté : *La Stérilisation pratique en chirurgie*. Son souci était déjà de faire simple et surtout de mettre l'opérateur et l'opération à la portée de tous et quelque soit le milieu. Sans nier les facilités que donne la maison de santé, il n'a cessé de dire que c'est un rouage souvent coûteux et que les chirurgiens devaient s'ingénier à opérer là où se trouve le malade. Il suffit, pour cela, d'avoir un matériel approprié et, de fait, Levassort, qui est un opérateur très apprécié et souvent demandé, n'hésite pas à faire à domicile les interventions que d'autres ne feraient pas; il y trouve de sérieux avantages : le malade n'est pas dépaysé, il reste dans son cadre familier; le médecin conserve son malade, ce qui a son importance; le chirurgien seul est moins favorisé, car les visites aux clients lui imposent un surcroît de fatigue et de dérangement.

Lauréat de la Faculté en 1895 (Prix Barbier), il se fit admettre à la Société de Médecine de Paris et à l'Association française de Chirurgie, et fit dans ces sociétés d'intéressantes communications.

Parmi ses nombreux travaux, nous citerons : *De l'allongement immédiat produit par les manœuvres de redressement dans les déviations de la colonne vertébrale; Scoliose et mal de Pott* (Bull. méd. et Chir. Prat., 1898); *La position « tête en bas » et ses applications en chirurgie et en médecine* (Congr. chir. 1899 et Ann. de Neurologie 1900); *Emploi du bicarbonate de soude en chirurgie; Obstruction par une énorme tumeur stercorale dans une hernie par glissement du gros intestin ; Traitement chirurgical du genou couronné* (du cheval) (en collabor. avec M. Vinsot, vétér. à Chartres); *Etude sur les sérums et leur réglementation* (Soc. de Méd. de Paris 1909) ; *Le climat marin; utilisation des bains de mer et manière de les prendre* (Soc. de Méd. de Paris 1910); etc., etc.

Bien que ce bagage soit déjà considérable, il serait injuste de n'envisager la carrière du Dr Levassort qu'à ce seul point de vue. Pénétré du désir de rendre service, il comprit tout l'avantage des groupements et Jamain, qui le connaissait bien et présidait alors le syndicat des médecins de la Seine, le fit entrer dans le Conseil d'administration dès qu'il fut en droit d'exercer. De suite, on l'orienta vers la répression de l'exercice illégal et il succéda dans leur fonction à Duchesne et à Richard. A cette époque, déjà lointaine, on suivait, bon an mal an, deux ou trois affaires; aujourd'hui, le service que dirige Levassort a soixante affaires par an et deux fois autant de plaintes à instruire. Le Congrès de la répression de l'exercice illégal en 1906, que Brouardel mourant tint cependant à inaugurer, fut un succès et donna le branle à ce mouvement général de défense professionnelle qui aboutit aux Congrès des praticiens dont le retentissement fut considérable. Depuis, et revenant sans cesse à la charge, Levassort n'a cessé de s'occuper de ces questions et, soit au *Concours Médical*, où il collabore, soit à l'*Aurore Médicale*, il publie des notes, des documents qui ont le don de plaire aux médecins et font que son nom est un des plus populaires chez les confrères de Province. Chaque jour il reçoit un volumineux courrier; on lui demande des conseils, des avis, et la réponse ne se fait jamais attendre, toujours affable et bienveillante.

Sauf dans le camp des illégaux, le Dr Ch. Levassort ne doit pas avoir d'ennemis : mais, de ce côté de la *barricade*, on grince et on grince ferme. Dame, songez que ce n'est pas rien de s'attaquer à des puissances qui disposent de budgets de publicité de plusieurs centaines de mille francs! Mais notre homme est tenace et il veut le succès... Et, ainsi que le montre notre dessin, son balai est solide et bien emmanché.

De plus, comme s'il ne lui suffisait pas d'avoir à combattre les *Charlatans*, Levassort s'est mis en tête d'explorer le domaine des *Assurances*, où il s'est trouvé conduit par ses travaux sur les *Accidents de travail*. Il en est résulté un livre de documentation très précise sur *le Monopole des Assurances*, question plus que brûlante, ouvrage qui valut à son auteur des félicitations et des encouragements de la part des assurés et d'un grand nombre de parlementaires; mais, on le devine, un peu moins de la part des assureurs...

Vice-président du Syndicat des médecins de la Seine, président de la Société du IVe arrond., vice-président de l'Association internationale de perfectionnement scientifique et d'Enseignement médical complémentaire, il fut choisi, lors de la dernière assemblée générale de l'A. G. comme secrétaire-général, en remplacement du Dr Lepage démissionnaire, et, là encore, il va trouver à dépenser son activité et à appliquer ses qualités d'organisation et d'initiative. Cette liste est déjà longue et elle n'est cependant pas complète, mais le *Rictus* ne peut augmenter son format pour la circonstance. Il faut cependant que vous sachiez que le Dr Ch. Levassort a succédé à l'aimable Dr Duchastelet comme médecin en chef du Palais de Glace et qu'ici encore il fait des heureux et des heureuses, en facilitant aux confrères et à leurs familles le moyen de se livrer à un sport agréable autant que parisien.

Il est officier de l'Instruction publique et chevalier du Mérite agricole. Souhaitons qu'un *rouge* bon teint ne tarde pas à ensanglanter sa boutonnière.



L'ARMÉE DES ILLÉGAUX

« Ils sont nombreux ; mais, heureusement, la poigne est solide et le balai bien emmanché. »

Biographie du Docteur Raphaël Raimondi

Fut-il inspiré par son prénom et, comme son illustre homonyme, considéra-t-il que les *Enfants* sont un digne sujet d'attention, tant en *peinture* qu'en *barbouillage* des babines par un lait bien crêmeux, toujours est-il que, depuis de nombreuses années Raphaël RAIMONDI leur consacre son existence et son talent, cela pour leur plus grand bénéfice.

Notre *Nouveau Christ* — ne faites pas attention au binocle : le soleil parisien est tellement vif qu'il abîme les yeux plus que ne le faisait celui de Judée — notre *berger puériculteur* est parisien de Montmartre, où il habite encore la rue même où il est né, le 1er mars 1871, dans le quartier où son père exerça, dignement et avec le plus absolu dévouement, la médecine pendant près de quarante années. Le Dr Raimondi père était populaire à Montmartre où, pendant le siège de Paris et la Commune, il avait assuré gratuitement tous les services de bienfaisance, et où il s'était fait remarquer par son courage pendant l'épidémie de choléra de 1867 et sous celle de variole noire de 1871. Lorsqu'il mourut, une grande partie de population de son quartier l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure; il avait mené une vie toute de travail et de surmenage jusqu'à son dernier jour, puisqu'il mourut, à soixante-treize ans, d'une pneumonie grippale, contractée au chevet d'un de ses malades.

Raphaël Raimondi, son fils, après des études médicales et chirurgicales sérieuses dans les services de Hanot, Terrier, Vargier où il fut externe, ainsi qu'à l'Hôpital Maritime de Berck, où il fut interne du Dr Ménard, s'adonna plus particulièrement, et cela depuis 1896, à cette science encore nouvelle alors : LA PUÉRICULTURE.

En 1898, il créait dans le XVIIIe Arrt une Consultation de Nourrissons : *la goutte de Lait de Montmartre*. A partir de cette époque, grâce à la Société des Conférences populaires, il put mettre à profit ses qualités de *vulgarisateur* et, tant à Paris qu'en province, il organisa — ou fit lui-même — plus de 100 *conférences* relatives aux questions *d'Hygiène infantile*, de *dépopulation*, de *mortalité infantile*.

Nommé *Médecin Inspecteur* des écoles de la Ville de Paris en 1900, il s'inspire des idées préconisées par le Pr Pinard, et institue, dans les écoles de jeunes filles de son ressort, des *Conférences de Puériculture*. L'année suivante (1901) il obtient la direction médicale de *l'Institut de Puériculture* (qui n'était à cette époque que la Pouponnière de Porchefontaine), dont il fut nommé le médecin en chef.

C'est dans cet établissement que, grâce à l'appui du Comité médical, et surtout à sa collaboration avec la Présidente de la Société Maternelle Parisienne, Mme O. Veil-Picard, il put employer des méthodes scientifiques d'élevage du nourrisson.

C'est à lui que revient le mérite d'avoir, sur les plus larges échelles, montré la *valeur alimentaire du lait cru*, son *absence de dangers :* moins de gastro-entérites certainement, depuis l'alimentation au lait cru, et, comme conséquence, l'abaissement de la mortalité.

Le Dr Raimondi a institué à Porchefontaine des *méthodes d'allaitement* et *d'alimentation* personnelles qui lui ont permis, depuis dix ans, d'abaisser le taux de la mortalité infantile en moyenne à 2,77 0/0. En 1910 ce taux n'aura été que de 0,72 0/0.

Il a créé la *cuisine spéciale* pour la préparation de tous les laits modifiés convenant aux nourrissons dyspeptiques, et pour la confection de toutes les bouillies spéciales aux pensionnaires de l'établissement.

C'est à l'Institut de Puériculture de Porchefontaine que, pour la première fois, et cela depuis 1902, on a pu élever, soit à l'allaitement mixte, soit à l'allaitement artificiel, des enfants au *lait cru*. Lait provenant des vaches tuberculinées de la ferme modèle de l'Institut; lait recueilli dans une salle de traite spéciale et dans les conditions d'asepsie les plus rigoureuses.

Il nous faut citer aussi la confection d'une *toise* particulière, servant à la *mensuration mensuelle* de tous les enfants; et la création de *graphiques originaux* établis avec la collaboration de la Directrice, Mme Fromont, graphiques sur lesquels, d'un seul coup d'œil, on peut constater l'accroissement complet de l'enfant avec : courbes de poids, mensuration, ration alimentaire.

Pour montrer à quel point la rigueur scientifique est appliquée à Porchefontaine, signalons une *feuille d'évolution complète de l'enfant* tout à fait originale.

Dans les différents services de l'Institut de Puériculture, le Dr Raimondi dirige *l'Infirmerie temporaire*, destinée à recevoir des nourrissons dyspeptiques et des enfants repris de justice (aïe, pardon : *repris de nourrice*) atteints d'entérite ou de troubles gastro-intestinaux ; l'organisation médicale de cette section est son œuvre.

En même temps que Mme O. Veil-Picard créait les *Nids de Porchefontaine*, Raimondi était nommé Président de cette société destinée à l'élevage de nourrissons par des femmes d'ouvriers logées dans des petits pavillons situés à proximité du *Pavillon de Consultation* où elles doivent, chaque semaine, lui présenter les enfants après la pesée.

Enfin, depuis deux ans, *l'Enseignement* a été introduit à l'Institut de Puériculture; des stagiaires viennent y suivre le service ; des étudiants en médecine y chercher des documents pour leur thèse; les élèves de l'Ecole normale d'institutrices, avec l'autorisation de l'Inspecteur d'Académie, et celles du lycée de Versailles y font, non seulement un stage, mais assistent aux leçons du Dr Raimondi. Vu l'importance prise par cet enseignement, un pavillon, plus particulièrement destiné à cet usage, est en construction et sera terminé au cours de cette année.

En dehors de l'Institut de Puériculture, le Dr Raimondi dépense son activité dans un grand nombre d'institutions : il vient de fonder une nouvelle section de la *Mutualité maternelle de la Seine* et est membre du bureau de *l'Union internationale pour la Protection de l'Enfance du premier âge*, où il est plus particulièrement chargé des questions *Statistique* et *Législation*.

Directeur de la *Revue de Puériculture*, il a intéressé à cette publication un grand nombre de collaborateurs autorisés qui, depuis longtemps, pratiquent l'hygiène infantile. Il a publié une certaine quantité de monographies et d'articles relatifs à la question du *Lait cru ;* à *l'Allaitement mixte ; la valeur de la pesée chez le nourrisson; le lait de chèvres ; le rôle des Pouponnières ; la dyspepsie congénitale et héréditaire du nourrisson*, etc. Le Pr Jacobi l'a autorisé à traduire son important ouvrage de *Thérapeutique infantile*.

Le Dr Raimondi a obtenu de nombreuses récompenses : Médaille de bronze de l'A. P. (1897); Médaille de bronze à l'Exposition de Liège (1905); Diplôme d'Honneur du Ministère de l'Instruction publique pour les *cours de Puériculture* (1906); Médaille d'argent à l'Exposition de Saint-Louis (1906); Médaille d'or à l'Exposition Franco-Britannique (1908). Il est Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique et Chevalier du Mérite agricole. Cette dernière distinction était bien *méritée* par un tel cultivateur... d'enfants.

IODOSTARINE "ROCHE"



LE NOUVEAU CHRIST

« Laissez venir à moi les tout petits enfants. »

Biographie du Docteur Henri Balencie

Henri Balencie est né à Lahitte-Toupière, dans les Hautes-Pyrénées, en 1876, dans un petit village qui n'a pas encore de grand homme statufié en Place de Mairie, tout près du berceau de d'Artagnan, pas loin de celui d'Henri IV : c'est un Gascon mâtiné de Béarnais. Il naquit avant terme, apportant au premier acte de sa vie une précipitation que l'on retrouve dans son geste, sa parole, son succès.

Dans son enfance, ses jouets préférés étaient un marteau et quelques douzaines de vieux clous qu'il enfonçait, consciencieusement et à grand bruit, dans les meubles de la maison : plus tard, il mania la scie, le rabot, la lime ; pétrit l'argile ; ébaucha quelques modèles informes d'animaux apocalytiques. Entre-temps, il grimpait aux arbres et déchirait ses culottes.

Son imagination inquiétait ses maîtres et ses parents. Que serait-il plus tard : menuisier, forgeron, acrobate, casseur d'assiettes, ou simplement..... roi de France et de Navarre ?

Il devint médecin ! On lui acheta un tube et une redingote et on le jeta sur le pavé parisien. Sans relations, il craignit les « *concours de circonstances* » et, ne voulant pas de l'externat comme bâton de maréchal, il travailla à sa guise chez qui lui plaisait et ce qui lui plaisait. Son indépendance et ses goûts de la mécanique le conduisaient à Berck, chez Calot, et là, sous l'œil du maître, il écrasait des bosses sous des compressions savantes, laminait des scolioses, et s'exerçait à enfoncer dans leurs cavités des fémurs récalcitrants. La seringue à la main, il éteignit aussi pas mal de foyers tuberculeux et, quand Calot vint à Paris planter sa tente, Balencie le suivit et lui servit d'assistant pendant six ans.

Tout a une fin, même les ménages heureux et féconds. En 1909, divorce par consentement mutuel. Celui qui devait devenir aviateur allait essayer ses propres ailes. C'était à l'époque où Blériot allait traverser la Manche ; Balencie « décolla » avec maestria, et, en deux ans, monta rapidement dans le ciel... médical. Cette année, sacré pilote (ceci n'est pas un juron), il semble avoir pris pour devise : *quo non ascendam*, et, pour plus de sûreté dans son essor il vient de se coller au corps les quatre ailes d'un biplan Farman et il fait de l'altitude.

Que ses amis se rassurent ; il ne bûchera pas. Tout lui réussit et il est aussi prudent qu'audacieux. D'ailleurs, la difficulté seule l'attire ; quand, jadis, il fallait marcher à quatre pattes sous sa voiture, pour la faire avancer d'un kilomètre, il était un fervent de l'auto. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de pannes, partant plus d'autopsie de mécanisme, ça ne l'intéresse plus. Demain l'aéroplane ne sera plus dangereux et, quand les bourgeois iront en biplan à la pêche à la ligne, Balencie ne se *balance... ra* plus dans les airs. Ils sont tous comme cela, en Gascogne ; ils veulent nous épater, et soyez persuadés aussi que, dès qu'il sera millionnaire et que la médecine ne sera plus une nécessité pour lui, il ira planter des choux. Mais d'ici-là... boîteux, bancroches et bossus peuvent l'aller trouver. Sous ses doigts et une couche de plâtre, Quasimodo deviendrait un Adonis ; et Vénus qui, dit-on, était boîteuse, si elle l'eût connu, fût venue le consulter. Gageons qu'il lui eût conseillé du massage. Peut-être pourrions-nous, de nos jours, lui conduire Thémis ?...





Un des petits Gavroches, montrant l'Aviateur : — « S'il se la casse, il pourra au moins se la réparer. »

Biographie du Docteur Guillaume Guelpa

« *La Science n'a pas de patrie* » dit-on généralement, on l'a même répété fort souvent ces derniers temps, lorsqu'il s'est agi d'introduire chez nous une certaine spécialité étrangère, et on le répétera souvent encore d'ici que la Comète de Halley — ou l'excès même de la Science — ne nous ait tous exterminés. Mais, là où cette formule est particulièrement vraie, c'est dans le cas du Dr Guillaume GUELPA.

Nous ne pouvons faire mieux plutôt que de *broder* une biographie venant alors s'ajouter à celles qui ont déjà été faites sur Guelpa, — que de citer celle qui parut, voici quelques mois, dans un de nos confraternels organes parisiens, sous la signature de notre ami, le Dr Vaintray :

« Parmi les nombreux étrangers qui viennent enrichir la science française de leurs théories personnelles et de leur esprit original, il en est peu qui aient, autant que Guillaume Guelpa, contribué à ses progrès.

« Notre savant confrère s'est fait une belle et juste place, à Paris par son bagage imposant, et ses concitoyens d'Italie ont rendu hommage à ses travaux en le nommant correspondant des Académies de médecine de Turin et de Naples.

« Guelpa est né en 1851 à Camandona ; en 1874 il était reçu docteur en médecine de la Faculté de Turin. Après un court séjour à Novare il vint en France passer son doctorat français à Montpellier, pour aller ensuite s'installer à Sétif, en Algérie. Pendant neuf ans, investi des charges officielles de la ville (médecin municipal, médecin des prisons, du Dispensaire, etc.), il exerce dans notre France d'outre-mer, puis, en 1884, il vient à Paris, entre dans le service de Dujardin-Beaumetz, gagne, entre temps la médaille de vermeil pour sa conduite pendant le choléra de 1883, et rapidement fait sa trouée professionnelle et scientifique dans le corps médical parisien. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1909.

« Tour à tour, il communique au public une quarantaine d'œuvres diverses, parmi lesquelles il faut retenir ses travaux sur la terpine et le terpinol, la pathogénie du tétanos, les injections de sels mercuriels insolubles, l'hygiène des cheveux, et surtout ses magistrales études sur la diphtérie.

« Guelpa fut le premier à oser attaquer la conception classique de la diphtérie et combattre la théorie de Bretonneau. La fausse membrane était alors considérée comme le danger capital de la diphtérie, l'ennemi qu'il fallait à tout prix détruire. Durant six ans, Guelpa proclama que c'était là une grossière erreur pathogénique, et cela malgré les ripostes violentes de Cadet de Gassicourt et de la plupart de ses confrères. Aujourd'hui, les théories de Guelpa, alors paradoxales, sont vérifiées. Il affirma, bien avant l'heure, le rôle définitif de la fausse membrane, découverte féconde en pathologie générale et dont l'application thérapeutique avait permis d'abaisser à 10 0/0 la mortalité de la diphtérie avant la découverte de Roux-Behring.

« Puis Guelpa s'orienta vers la tuberculose. Rapporteur de cette question à la Société de médecine de Paris, il préconisa les sanatoria populaires et fonda l'un de ces premiers établissements en France. Guelpa insista alors sur les moyens hygiéniques dans la cure de la tuberculose et, en affirmant sa confiance très-limitée à l'endroit des médicaments, il laissait entrevoir la voie où il allait s'engager.

« Pour lui, la médecine était moins l'art de guérir que de conserver la santé. C'est de là que partit l'idée directrice de ses travaux sur le *Renouvellement des tissus et le raffermissement des fonctions* ; il y détruisit cette conception que la faim est le cri d'un organisme qui a besoin de réparer ses forces, la faim n'étant en réalité que le cri de l'organisme intoxiqué dans son système digestif.

« Pour réaliser ses idées, il imagina la cure de réduction précipitée, ou cure Guelpa, comprenant des périodes de jeûne absolu de deux, quatre et six jours avec purgation quotidienne.

« Cette cure provoque le rajeunissement des fonctions manifesté par une respiration plus aisée, une souplesse plus grande des articulations, une amélioration des fonctions circulatoires et sensorielles, une activité plus libre de la pensée.

« Cette cure de désintoxication rend de grands services dans le traitement des affections des yeux, ainsi que l'auteur l'exposait récemment à la Société de médecine de Paris, surtout quand ces affections sont d'origine diabétique.

« C'est, en effet, pour le traitement du diabète que Guelpa préconise sa cure, et il faut reconnaître que les résultats communiqués par lui sont impressionnants. Aussi considère-t-il cette maladie, lorsqu'elle n'est pas symptomatique d'une lésion organique, comme une des plus facilement et rapidement curables, même si elle est accompagnée de complications inquiétantes. Guelpa pratique ainsi l'antisepsie interne dont il attend un avenir aussi brillant et aussi fécond que de l'antisepsie chirurgicale.

« Il n'est pas jusqu'à l'hygiène des cheveux, complètement révolutionnée par Guelpa, qui ne profite de la cure de renouvellement des tissus, quand l'arthritisme du sujet fait craindre une calvitie précoce.

« Tous ces travaux, inspirés par une méthode originale et rigoureusement poursuivis, ont assuré à Guelpa une place enviable parmi les savants français. »

Notre dessin, qui est, lui, absolument original et inspiré seulement par cette habitude innée chez *le Rictus* de vouloir trouver, toujours et partout, matière à caricature, se rapporte aux récents travaux de Guelpa sur la goutte, dans laquelle la cure par désintoxication donne de si brillants résultats. Sans vouloir prétendre que Guelpa soit un homme de sport, nous ne sommes pas loin de croire qu'un jour viendra où, grâce à lui, les courses de *chevaux* seront remplacées par des courses de *goutteux*. Ce jour-là, nous connaissons quelqu'un qui *mettra sa chemise* sur le représentant de l'*Ecurie Guelpa* gagnant, et n'aura plus besoin ensuite de chercher son pain à l'extrémité de son stylographe.

IODOSTARINE "ROCHE"

remplace

Iodure de Potassium



LA COURSE DES GOUTTEUX

Biographie du Docteur Numa Baldet

Le Docteur Numa Baldet est un *double* déraciné, selon la formule de Maurice Barrès.

Né au Vibal (Aveyron), le 3 juin 1867, il fut transplanté une première fois, à l'âge de dix-huit mois, dans la Dordogne, pays des truffes et des pâtés de foie gras dont il est d'ailleurs un fin gourmet.

Dès l'âge de dix-huit ans, il se transplanta lui-même à Paris, qu'il n'a jamais délaissé depuis.

Le désir de ses parents le poussait vers la littérature et l'histoire, qu'il cultiva au collège Sainte-Barbe et au lycée Louis-le-Grand. Il fut même reçu licencié en histoire. Heureusement pour lui, l'Ecole normale supérieure ne voulut pas lui ouvrir ses portes, et, suivant ses premières inclinations personnelles, il se dirigea du côté de la médecine.

Mais, en ce temps-là, il était plus riche d'espérance que d'argent, et il fut obligé, pour faire ses études médicales, de rentrer, comme maître répétiteur, au collège Sainte-Barbe, sur les bancs duquel il avait usé ses culottes. C'est là, qu'au milieu de ses turbulents élèves, il prépara ses examens et concours qu'il subit ensuite avec succès.

Reçu toujours avec mention *Bien* ou *Très-Bien* — quel oiseau rare, que ce bon élève-là! — il se vit, le veinard, rembourser tous ses frais d'examen et d'inscription jusqu'à la thèse.

Puis ensuite, externe des hôpitaux, médaille de bronze de l'A. P., interne de Saint-Lazare, il eut comme maîtres des chefs aujourd'hui disparus ou... au repos : Félizet, Dreyfus-Brisac, Jaccoud, Barthélemy, Chéron.

Le Docteur Félizet — qui était, lui aussi, ancien élève et ancien pion de Sainte-Barbe — l'honorait d'une amitié toute particulière, et, sachant tout ce que la vie réservait de déboires à un débutant peu fortuné, lui donnait le plus souvent possible des travaux rémunérateurs.

C'est ainsi que Baldet écrivit, dans divers journaux, plusieurs articles sur : *Le Flambage des plaies en Chirurgie*; *La Folie de l'homme communiquée au chien*; etc., etc. Il fit également paraître d'autres travaux dans *La Nature*, *la Revue de Médecine*, *la Revue de Chirurgie*. Il écrivit une thèse sur la *Pathogénie du Zona* (1895), inspirée des théories de Landouzy sur l'origine infectieuse de cette affection. Il s'est spécialisé de bonne heure en oto-rhino-laryngologie, sans négliger toutefois les études de médecine générale.

Médecin de la Préfecture de la Seine depuis 1897, le Dr Baldet fit partie de la Commission préfectorale chargée de déterminer les rentes à attribuer aux accidents du travail pendant la construction du premier lot du métropolitain. Il fut un des premiers à faire appliquer les dispositions de la loi du 9 avril 1898 sur les Accidents du Travail, et ce n'était pas une besogne exempte de difficultés, à une époque où l'on manquait de toutes bases d'appréciation. Depuis, les applications ont été nombreuses, et certains industriels ont été des virtuoses de ce nouveau jeu : La course à l'obtention des indemnités. Que d'incapacités permanentes, partielles ou totales se sont produites depuis la promulgation de la loi!

Baldet fit aussi partie, à l'Hôtel de Ville, de plusieurs Commissions préfectorales, notamment de la Commission de réorganisation du service médical, dont le projet est actuellement soumis au Conseil municipal, et dont il fut un des principaux auteurs.

Le Dr Baldet, qui porte la rosette violette d'Officier de l'Instruction publique, est membre du Comité de la Société médicale des Praticiens, du Syndicat des Médecins de Théâtre, de la Société de Sociologie, etc., etc. Médecin de l'Assistance publique depuis 1898, il est chargé de l'examen médical des candidats aux fonctions diverses de la Préfecture de la Seine (employés, rédacteurs, cantonniers, octroi, instituteurs, pompes funèbres, etc.). Tous ceux qui, à un titre quelconque, sont entrés dans les divers postes de la Préfecture de la Seine ont été vus *à poil* par lui ! Ce qu'il a dû contempler d'Académies *plus ou moins belles !* (35.000 !!!) depuis onze ans !!!

Il faudra qu'un jour le Dr Baldet nous *raconte* tout cela en détails et peut-être pourrons-nous, grâce à sa précieuse collaboration, terminer enfin la mise au point de notre important ouvrage : « *De l'influence du trois-six et du mêlé-cass sur la pression hydraulique dans les tuyaux d'arrosage de la Ville-Lumière* (!!!) *sous la Troisième République.* »

IODOSTARINE "ROCHE"



— « Je crois que cet accident du travail donnera lieu à une incapacité professionnelle considérable ! »

Biographie du Docteur S.-M. Poulalion [1]

Séverin-Marius Poulalion, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière, lauréat de la Faculté, est né à Frontignan (*Frontinianum Castrum*) (Hérault). Doué des plus heureuses dispositions, il fait, à Montpellier, ses études classiques.

Puis, attiré par le mirage intellectuel et moral de la Grande Ville, il vient, en 1881, à Paris, où il parcourt, en dix ans, tout le cycle varié des études médicales, théoriques et pratiques.

Dans l'activité de ces années d'études, il fait une série de publications intéressantes, d'ordre varié. Parlons seulement de sa thèse :.

C'est à Necker, en 1890, dans le service de Dieulafoy, dont il était l'interne, et sur ses conseils, qu'il met à profit l'observation d'un cas, rare et curieux, de « *cracheur de pierres* » amené par hasard à la consultation. Ce malade fut le point de départ de recherches cliniques, anatomiques et bibliographiques qui fournirent le thème d'une très originale thèse inaugurale : *les pierres du poumon, de la plèvre et des bronches, et la pseudo-phtisie pulmonaire d'origine calculeuse* (Lithiase broncho-pleuro-pulmonaire). Ce travail d'ensemble fut couronné par la Faculté et valut à Poulalion la médaille d'argent.

A ce moment, par ses travaux et par sa juvénile activité, Poulalion se plaçait au rang des jeunes médecins auxquels était promis un brillant avenir *officiel* ; il allait se mettre en ligne. Mais des raisons d'ordre privé le firent renoncer dès le début à cette carrière officielle.

Depuis les années de collège, il se sentait attiré vers ses études de prédilection, la *psychologie*, la *neurologie*, la *psychiâtrie*, c'est-à-dire la recherche des mystères du cerveau, du cœur humain, en un mot, de l'Ame, de ses passions et de ses maladies. Dès lors, son but est défini : la connaissance des *maladies du système nerveux cérébro-spinal et sympathique*.

Dès l'internat, grâce à la recommandation de ses maîtres et à de puissantes relations, il devient, pendant de longues années, médecin particulier de nobles et illustres malades, qu'il accompagne dans leurs divers déplacements, voyages très instructifs en France et à l'étranger. C'est au cours d'une de ces pérégrinations qu'il est brusquement rappelé au pays natal, par la mort de sa mère.

Grâce à ses loisirs et à la fortune, il peut se consacrer désormais entièrement à la médecine des affections nerveuses, mentales et morales.

Dans cette branche de la science médicale, l'observation clinique demeurerait insuffisante, si elle n'était guidée par la profonde connaissance de la nature humaine, telle que nous l'ont transmise les grands penseurs de tous les temps, poètes, philosophes, moralistes : observateurs synthétiques, à qui il ne manquait que la confirmation pathologique, édifiée par la science moderne. Réaliser l'harmonie de ces deux sources de connaissances par une vérification constante et réciproque, multiplier les enquêtes, confronter la diversité des cas, enrichir, à l'aide d'observations bien conduites, l'anatomie et la physiologie de notre plus noble organe, tel est le problème passionnant à la solution duquel Poulalion consacre tout ce qu'il a en lui d'ardeur scientifique et d'amour de l'humanité.

Il avait conçu, tout d'abord, l'idée d'élever, de ses deniers personnels, un établissement modèle, pour y poursuivre, dans les meilleures conditions de recueillement, ses patientes et persévérantes études. Cet édifice de propriétaire-amateur, déjà entièrement construit, dans son pays natal, recevra, seulement dans quelques années, une affectation définitive et précise. Par nature et par décision, philanthrope, désintéressé et généreux, Poulalion destine sa belle et originale propriété de Frontignan à l'installation d'une Maison de Retraite, filiale méditerranéenne de la Maison du Médecin, lieu de Refuge et de Repos pour les confrères frappés par l'âge, la maladie ou l'adversité. Cette fondation sera constituée sous le patronage bienveillant de hautes personnalités médicales.

En attendant, il consacre à ses malades si intéressants, si malheureux, et si dignes de pitié, ses soins et son activité de tous les jours ; il sait s'en faire apprécier et aimer, malgré leur nature spéciale et difficile qui les rend plus exigeants encore. Il sait leur donner une direction réconfortante et consolatrice, en même temps que curatrice dans toute la mesure des possibilités. Toujours il cherche à mettre en pratique la fameuse formule du grand ancêtre Hippocrate : « *Le médecin guérit quelquefois ; il soulage souvent ; en tout cas, il doit consoler toujours.* »

C'est qu'indépendamment des indications thérapeutiques dont la valeur est trop souvent restreinte, il faut mettre en œuvre toutes les ressources qu'un véritable médecin, à la hauteur de son rôle éminent, doit savoir largement utiliser, en faisant appel aux notions de tout ordre : mécaniques, physiques, chimiques, biologiques d'abord, mais aussi philosophiques, sociales, morales et religieuses, d'où dépend l'unité cérébrale et par conséquent l'état d'équilibre mental permanent (*Mentalité, Moralité*).

Mais la Science ne suffit pas à une pareille tâche. Il faut y joindre les qualités d'ordre moral, la douceur, la bonté, l'ardente commisération pour des malades d'un ordre si particulier, aussi les sentiments *altruistes* issus de la Religion du véritable amour, du dévouement et de l'humanité, qui doit être la Religion de la Profession par excellence, notre Sacerdoce médical.

Ces qualités, que doit avoir surtout le *médecin de l'âme*, médecin psychologue et psychiâtre, viennent heureusement compenser l'inévitable gravité inhérente à l'exercice d'un semblable devoir médical. Poulalion les possède naturellement, corroborées par son expérience journalière : il est modeste, simple, délicat, correct, discret, raffiné, de relation amicale très sûre ; à ses heures, il est poète et artiste ; il mérite d'être connu de près et compte parmi les meilleurs spécialistes *praticiens* pour les affections de l'âme, les maladies intellectuelles, affectives et morales, *les maladies de l'esprit, du cœur et du caractère.*

Tels sont, indiqués à grands traits d'esquisse, l'*Initium* et le *Curriculum vitæ* de cet personnalité si modeste, mais assurément complexe et intéressante, qu'est Séverin-Marius Poulalion et les caractères de son individualité médicale : une vie bien commencée, bien ordonnée, bien remplie, bien employée : *heureuse Destinée !*

> O Fortunatos nimium sua si bona norint
> Ægricolas... ! (*Virgile*)

Dr Verax Optimus Memor.

[1]. — Le Docteur S.-M. Poulalion est mort en août 1911, à l'âge de 50 ans.



Les deux Folies : — « Il a fort à faire, entre les furieuses " Imprécations de Camille ", les mystiques " Extases de Sainte-Thérèse " et le tendre " Désespoir d'Orphélie " ! »

Société Française d'Impressions, 200, Quai de Jemmapes, Paris



OVULES "ROCHE"
AU THIGÉNOL
dosés à 30%
F. HOFFMANN LA ROCHE & Cie
PARIS
THIGÉNOL "ROCHE"
Inodore, non caustique,
non toxique,
Soluble eau,
alcool, glycérine.
EN GYNÉCOLOGIE
Décongestionnant intensif
Désodorisant
Analgésique
EN DERMATOLOGIE
Topique kératoplastique
Réducteur faible
Antiprurigineux
RÉSULTATS RAPIDES
Echantillon et Littérature.
PRODUITS
F. HOFFMANN-LA ROCHE & Cie
21 Place des Vosges, PARIS.